



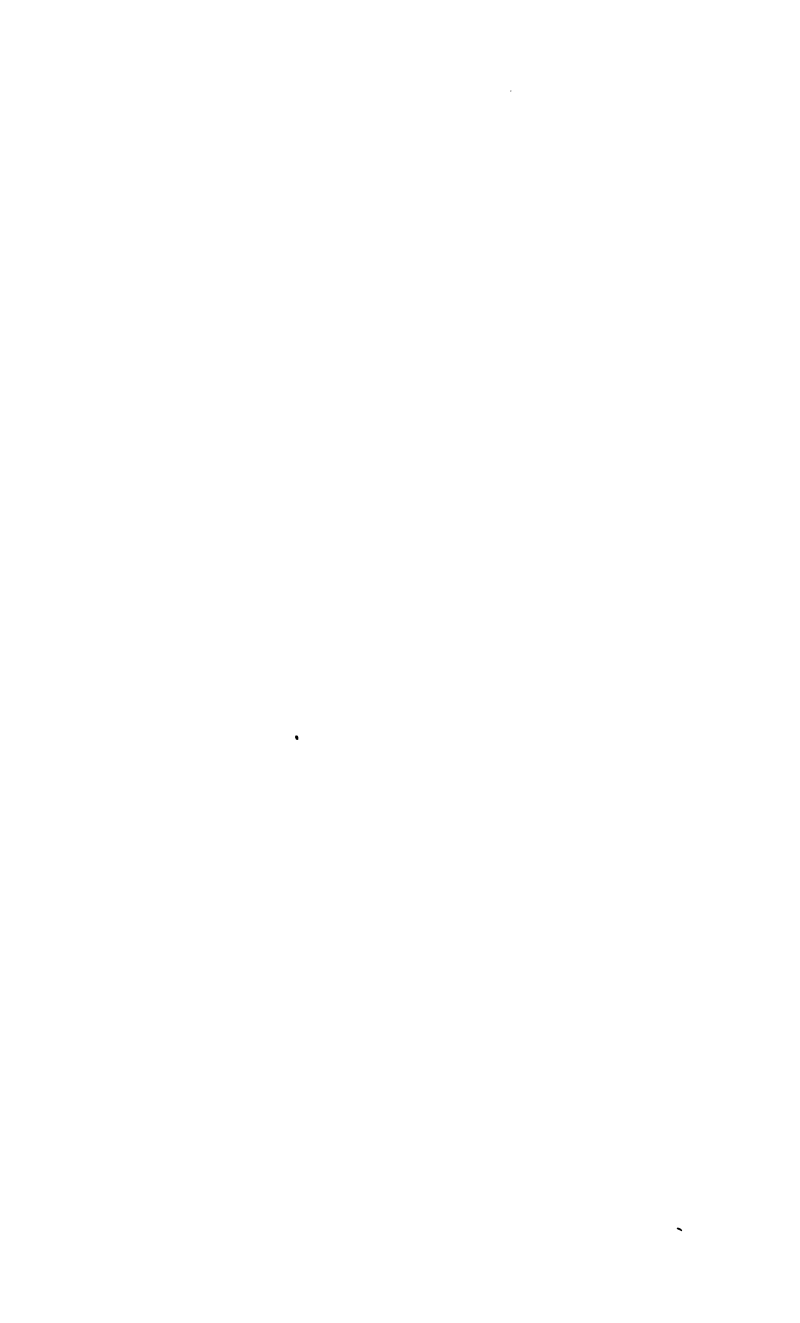




LES CARACTÈRES

DE

LA BRUYÈRE



LES CARACTÈRES

DE

LA BRUYÈRE

PUBLIÉS PAR D. JOUAUST

AVEC UNE

PRÉFACE PAR LOUIS LACOUR

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI

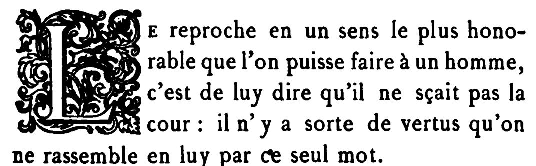


LES CARACTERES

OU

LES MŒURS DE CE SIECLE

DE LA COUR



E reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de luy dire qu'il ne sçait pas la cour : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en luy par ce seul mot.

¶ Un homme qui sçait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage ; il est profond, impenetrable ; il dissimule les mauvais offices, soûrit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit, contre ses sentimens : tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quel-

quefois aussi inutile au courtisan pour sa fortune que la franchise, la sincerité et la vertu.

¶ Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde? De même qui peut définir la cour?

¶ Se dérober à la cour un seul moment, c'est y renoncer : le courtisan qui l'a vûë le matin la voit le soir, pour la reconnoître le lendemain, ou afin que luy-même y soit connu.

¶ L'on est petit à la cour, et, quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel; mais le mal est commun, et les grands mêmes y sont petits.

¶ La province est l'endroit d'où la cour, comme dans son point de vûë, paroît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses agrémens diminuënt, comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop prés.

¶ L'on s'accoûtume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours ou sur l'escalier.

¶ La cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

¶ Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la cour : il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui luy étoit inconnu, où il voit regner également le vice et la politesse, et où tout luy est utile, le bon et le mauvais.

¶ La cour est comme un édifice bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

¶ L'on va quelquefois à la cour pour en revenir et se faire par là respecter du noble de sa province ou de son diocesain.

¶ Le brodeur et le confiseur seroient superflus et ne feroient qu'une montre inutile si l'on étoit modeste et sobre; les cours seroient desertes et les roys presque seuls si l'on étoit gueri de la vanité et de l'interêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, et puiser là de quoy dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et commandement, afin qu'ils le distribuënt en détail dans les provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté.

¶ Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la presence du prince; à peine les puis-je reconnoître à leurs visages, leurs traits sont alterez et leur contenance est avilie : les gens fiers et superbes sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur; celuy qui est honnête et modeste s'y soûtient mieux, il n'a rien à reformer.

¶ L'air de cour est contagieux, il se prend à V** comme l'accent normand à Roüen ou à Falaise; on l'entrevoit en des fouriers, en de petits contrôlleurs et en des chefs de fruiterie; l'on peut avec

une portée d'esprit fort mediocre y faire de grands progrés : un homme d'un genie élevé et d'un merite solide ne fait pas assez de cas de cette espece de talent pour faire son capital de l'étudier et se le rendre propre ; il l'acquiert sans reflexion, et il ne pense point à s'en défaire.

¶ N** arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place; il gratte, il heurte presque, il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule.

¶ Il y a dans les cours des apparitions de gens avanturiers et hardis, d'un caractere libre et familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, et qui sont crûs sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté; ils percent la foule et parviennent jusqu'à l'oreille du prince, à qui le courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vû; ils ont cela de commode pour les grands qu'ils en sont soufferts sans consequence et congediez de même : alors ils disparoissent tout à la fois riches et décreditez; et le monde qu'ils viennent de tromper est encore prêt d'être trompé par d'autres.

¶ Vous voyez des gens qui entrent sans salüer que legerement, qui marchent des épaules, et qui se rengorgent comme une femme; ils vous inter-

rogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé et qui marque qu'ils se sentent au dessus de ceux qui se trouvent presens; ils s'arrétent, et on les entoure; ils ont la parole, président au cercle, et persistent dans cette hauteur ridicule et contrefaite jusqu'à ce qu'il survienne un grand qui, la faisant tomber tout d'un coup par sa presence, les reduise à leur naturel, qui est moins mauvais.

¶ Les cours ne sçauroient se passer d'une certaine espece de courtisans, hommes flateurs, complaisans, insinuans, dévoüez aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles et flattent toutes les passions; ils leur souflent à l'oreille des grossieretez, leur parlent de leurs maris et de leurs amans dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, et fixent leurs couches; ils font les modes, raffinent sur le luxe et sur la dépense, et apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles et en équipages; ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention et la richesse, et ils n'habitent d'anciens palais qu'aprés les avoir renouvellez et embelliz; ils mangent délicatement et avec reflexion; il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent et dont ils ne puissent rendre compte; ils doivent à eux-mêmes leur fortune, et ils la soûtiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée; dédaigneux et fiers, ils n'abordent plus leurs pareils,

ils ne les saluënt plus; ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, penetrent en des endroits et à des heures où les grands n'osent se faire voir; ceux-cy, avec de longs services, bien des playes sur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignitez, ne montrent pas un visage si assuré ny une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands princes, sont de tous leurs plaisirs et de toutes leurs fêtes; ne sortent pas du Louvre ou du château, où ils marchent et agissent comme chez eux et dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits, et sont toûjours les premiers visages qui frapent les nouveaux venus à une cour; ils embrassent, ils sont embrassez, ils rient, ils éclatent, ils sont plaisans, ils font des contes; personnes commodes, agreables, riches, qui prêtent, et qui sont sans consequence.

¶ Ne croiroit-on pas de *Cimon* et de *Clitandre* qu'ils sont seuls chargez des détails de tout l'Etat, et que seuls aussi ils en doivent répondre? L'un a du moins les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourroit les representer exprimeroit l'empressement, l'inquietude, la curiosité, l'activité, sçauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vû assis, jamais fixes et arrestez. Qui même les a vû marcher? On les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse; ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part;

ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine ; ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et long-temps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *satellites de Jupiter,* je veux dire ceux qui pressent et qui entourent le prince, mais ils l'annoncent et le précedent ; ils se lancent impetueusement dans la foule des courtisans, tout ce qui se trouve sur leur passage est en peril ; leur profession est d'être vûs et revûs, et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittez d'un employ si serieux et si utile à la Republique ; ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifferentes, et ils sçavent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens necessaires pour s'avancer mediocrement. Gens neanmoins éveillez et alertes sur tout ce qu'ils croyent leur convenir, un peu entreprenans, legers et précipitez ; le diray-je ? ils portent au vent, attelez tous deux au char de la Fortune, et tous deux fort éloignez de s'y voir assis.

¶ Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais, s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme

sa maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir aux PRINCES LORRAINS, aux ROHANS, aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, et, s'il se peut, aux PRINCES DU SANG ; ne parler que de ducs, de cardinaux et de ministres ; faire entrer dans toutes les conversations ses ayeuls paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme et pour les croisades ; avoir des sales parées d'arbres genealogiques, d'écussons chargez de seize quartiers, et de tableaux de ses ancêtres et des alliez de ses ancêtres ; se piquer d'avoir un ancien château à tourelles, à creneaux et à machecoulis ; dire en toute rencontre *ma race, ma branche, mon nom* et *mes armes ;* dire de celuy-cy qu'il n'est pas homme de qualité, de celle-là qu'elle n'est pas demoiselle ; ou, si on luy dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander s'il est gentilhomme. Quelques-uns riront de ces contre-temps, mais il les laissera rire ; d'autres en feront des contes, et il leur permettra de conter ; il dira toûjours qu'il marche aprés la maison regnante, et à force de le dire il sera crû.

¶ C'est une grande simplicité que d'apporter à la cour la moindre roture et de n'y être pas gentilhomme.

¶ L'on se couche à la cour, et l'on se leve sur l'interêt : c'est ce que l'on digere le matin et le soir, le jour et la nuit ; c'est ce qui fait que l'on

pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit; c'est dans cet esprit que l'on aborde les uns et que l'on neglige les autres, que l'on monte et que l'on descend; c'est sur cette regle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifference, son mépris; quelques pas que quelques-uns fassent par vertu vers la moderation et la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmene avec les plus avares, les plus violens dans leurs desirs et les plus ambitieux : quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remuë, et de ne pas courir où les autres courent? On croit même être responsable à soy-même de son élevation et de sa fortune; celuy qui ne l'a point faite à la cour est censé ne l'avoir pas dû faire, on n'en appelle pas : cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans graces et sans recompenses? Question si épineuse, si embarassée et d'une si penible decision qu'un nombre infini de courtisans vieillissent sur le oüy et sur le non, et meurent dans le doute.

¶ Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à nôtre fortune; je m'étonne qu'il ose se montrer.

¶ Celuy qui voit loin derriere soy un homme de son temps et de sa condition avec qui il est venu

à la cour la premiere fois, s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite, et de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soy-même et de ceux qui l'avoient devancé.

¶ C'est beaucoup tirer de nôtre amy si, ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de nôtre connoissance.

¶ Si celuy qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle luy échappe, s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin, s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque, poste, abbaïe, pour les demander et les obtenir, et qu'il soit muni de pensions, de brevets et de survivances, vous luy reprochez son avidité et son ambition, vous dites que tout le tente, que tout luy est propre, aux siens, à ses creatures, et que, par le nombre et la diversité des graces dont il se trouve comblé, luy seul a fait plusieurs fortunes. Cependant qu'a-t-il dû faire? Si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce que l'on desespere, par la mediocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux et de s'attirer ce reproche. Si l'on étoit à portée de leur succe-

der, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, et l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

¶ Il ne faut rien exagerer, ny dire des cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attente rien de pis contre le vray mérite que de le laisser quelquefois sans recompense; on ne l'y méprise pas toûjours, quand on a pû une fois le discerner : on l'oublie, et c'est là où l'on sçait parfaitement ne faire rien ou faire tres-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

¶ Il est difficile, à la cour, que de toutes les pieces que l'on employe à l'édifice de sa fortune il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux : l'un de mes amis, qui a promis de parler, ne parle point; l'autre parle mollement; il échape à un troisiéme de parler contre mes interêts et contre ses intentions : à celuy-là manque la bonne volonté, à celuy-cy l'habileté et la prudence; tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement luy a coûté à faire, ainsi que des secours qui luy en ont frayé le chemin; on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçû des uns par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier et l'unique soin qu'on a, aprés sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soy.

¶ Les courtisans n'employent pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse et de finesse pour trouver les expediens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire, et ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

Personne à la cour ne veut entamer; on s'offre d'appuyer, parce que, jugeant des autres par soy-même, on espere que nul n'entamera et qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer : c'est une maniere douce et polie de refuser son credit, ses offices et sa mediation à qui en a besoin.

¶ Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier, vous aiment et vous estiment, qui sont embarasez de vous dans le public, et qui au lever ou à la messe évitent vos yeux et vôtre rencontre! Il n'y a qu'un petit nombre de courtisans qui, par grandeur ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul et dénué de grands établissemens.

¶ Je vois un homme entouré et suivi, mais il est en place; j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur : celuy-cy est embrassé et caressé même des grands, mais il est

riche; celuy-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est sçavant et éloquent; j'en découvre un que personne n'oublie de salüer, mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché.

¶ Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de loüanges en sa faveur qui inonde les cours et la chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la gallerie, tout l'appartement; on en a au dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix differentes sur ce personnage: l'envie, la jalousie, parlent comme l'adulation; tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de loüer souvent celuy qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur devient en un instant un genie du premier ordre, un heros, un demi-dieu; il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de luy qu'il paroît difforme prés de ses portraits; il luy est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse et la complaisance viennent de le porter; il rougit de sa propre reputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis; en est-il entierement déchû, les machines qui l'avoient guindé si

haut par l'applaudissement et les éloges sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement et qui en disent plus de mal que ceux qui s'étoient comme dévoüez à la fureur d'en dire du bien.

¶ Je crois pouvoir dire d'un poste éminent et délicat qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

¶ L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mesmes défauts qui les y avoient fait monter.

¶ Il y a dans les cours deux manieres de ce que l'on appelle congedier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contr'eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous et s'en dégoûtent.

¶ L'on dit à la cour du bien de quelqu'un pour deux raisons : la premiere, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de luy; la seconde, afin qu'il en dise de nous.

¶ Il est aussi dangereux à la cour de faire les avances qu'il est embarassant de ne les point faire.

¶ Il y a des gens à qui ne connoître point le nom et le visage d'un homme est un titre pour en rire et le mépriser. Ils demandent qui est cet homme : ce n'est ny *Rousseau*, ny un *Fabry* [1],

---

1. Brûlé il y a vingt ans.

ny *La Couture* : ils ne pourroient le méconnoître.

¶ L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun qui éteigne celuy des autres.

¶ Vous étes homme de bien, vous ne songez ny à plaire ny à déplaire aux favoris, uniquement attaché à vôtre maître et à vôtre devoir : vous étes perdu.

¶ On n'est point effronté par choix, mais par complexion ; c'est un vice de l'être, mais naturel ; celuy qui n'est pas né tel est modeste et ne passe pas aisément de cette extremité à l'autre : c'est une leçon assez inutile que de luy dire : « Soyez effronté, et vous réüssirez » ; une mauvaise imitation ne luy profiteroit pas, et le feroit échoüer. Il ne faut rien de moins dans les cours qu'une vraye et naïve impudence pour réüssir.

¶ On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé ; on demande, et on obtient, mais, dit-on, sans l'avoir demandé et dans le temps que l'on ny pensoit pas, et que l'on songeoit même à toute autre chose : vieux style, menterie innocente et qui ne trompe personne.

¶ On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prepare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, et l'on doit être servi selon ses souhaits ; les uns doivent entamer, les

autres appuyer; l'amorce est déjà conduite et la mine prête à joüer : alors on s'éloigne de la cour. Qui oseroit soupçonner d'*Artemon* qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lors qu'on le tire de sa terre ou de son gouvernement pour l'y faire asseoir? Artifice grossier, finesses usées, et dont le courtisan s'est servi tant de fois que, si je voulois donner le change à tout le public et luy dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil et sous la main du prince pour recevoir de luy la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

¶ Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vûës qu'ils ont sur leur fortune, ni que l'on penetre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que, s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusez; et, s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crûs dignes par celuy qui la leur accorde que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues et par leurs cabales : ils se trouvent parez tout à la fois de leur dignité et de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste que l'on mérite, ou d'y être placé sans le mériter?

Quelques grandes difficultez qu'il y ait à se placer à la cour, il est encore plus aspre et plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soy : « Pourquoy a-t-il obtenu ce poste ? » qu'à faire demander : « Pourquoy ne l'a-t-il pas obtenu ? »

L'on se presente encore pour les charges de ville, l'on postule une place dans l'Academie françoise, l'on demandoit le consulat : quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premieres années de sa vie à se rendre capable d'un grand employ, et de demander ensuite sans nul mystere et sans nulle intrigue, mais ouvertement et avec confiance, d'y servir sa patrie, son prince, la republique ?

¶ Je ne vois aucun courtisan à qui le prince vienne d'accorder un bon gouvernement, une place éminente ou une forte pension, qui n'assure, par vanité ou pour marquer son désinteressement, qu'il est bien moins content du don que de la maniere dont il luy a été fait : ce qu'il y a en cela de sûr et d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace : le plus fort et le plus penible est de donner, que coûte-t-il d'y ajoûter un sourire ?

Il faut avoüer neanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne sçavoient donner ; qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisoient si long-temps prier, qu'ils donnoient si sechement, et chargeoient une grace qu'on leur arrachoit de conditions si desa-

greables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensez de rien recevoir.

¶ L'on remarque dans les cours des hommes avides qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages : gouvernement, charge, benefice, tout leur convient; ils se sont si bien ajustez que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces; ils sont *amphibies :* ils vivent de l'Eglise et de l'épée, et auront le secret d'y joindre la robe. Si vous demandez que font ces gens à la cour, ils reçoivent et envient tous ceux à qui l'on donne.

¶ Mille gens à la cour y traînent leur vie à embrasser, serrer et congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

¶ *Menophile* emprunte ses mœurs d'une profession, et d'un autre son habit; il masque toute l'année, quoy qu'à visage découvert; il paroît à la cour, à la ville, ailleurs, toûjours sous un certain nom et sous le même déguisement. On le reconnoît, et on sçait quel il est à son visage.

¶ Il y a pour arriver aux dignitez ce qu'on appelle la grande voye ou le chemin battu; il y a le chemin détourné ou de traverse, qui est le plus court.

¶ L'on court les malheureux pour les envisager; l'on se range en haye ou l'on se place aux fenêtres pour observer les traits et la contenance d'un

homme qui est condamné et qui sçait qu'il va mourir : vaine, maligne, inhumaine curiosité. Si les hommes étoient sages, la place publique seroit abandonnée, et il seroit étably qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touchez de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble ; voyez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste et qu'il en reçoit les complimens : lisez dans ses yeux et au travers d'un calme étudié et d'une feinte modestie combien il est content et penetré de soy-même ; voyez quelle serenité cet accomplissement de ses desirs répand dans son cœur et sur son visage, comme il ne songe plus qu'à vivre et à avoir de la santé, comme ensuite sa joye luy échappe et ne peut plus se dissimuler, comme il plie sous le poids de son bonheur, quel air froid et serieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux : il ne leur répond pas, il ne les voit pas ; les embrassemens et les caresses des grands, qu'il ne voit plus de si loin, achevent de luy nuire, il se déconcerte, il s'étourdit ; c'est une courte alienation. Vous voulez être heureux, vous desirez des graces : que de choses pour vous à éviter !

¶ Un homme qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison et de son esprit pour regler sa conduite et ses dehors à l'égard des autres ; il em-

prunte sa regle de son poste et de son état : de là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

¶ *Theonas*, abbé depuis trente ans, se lassoit de l'être ; on a moins d'ardeur et d'impatience de se voir habillé de pourpre qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine ; et parce que les grandes fêtes se passoient toûjours sans rien changer à sa fortune, il murmuroit contre le temps present, trouvoit l'Etat mal gouverné et n'en prédisoit rien que de sinistre. Convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti et renoncé à la prelature, lorsque quelqu'un accourt luy dire qu'il est nommé à un evêché. Rempli de joye et de confiance sur une nouvelle si peu attenduë : « Vous verrez, dit-il, que je n'en demeureray pas là, et qu'ils me feront archevêque. »

¶ Il faut des fripons à la cour, auprés des grands et des ministres, même les mieux intentionnez ; mais l'usage en est délicat, et il faut sçavoir les mettre en œuvre : il y a des temps et des occasions où ils ne peuvent être suppléez par d'autres Honneur, vertu, conscience, qualitez toûjours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

¶ Un vieil auteur, et dont j'ose rapporter icy les propres termes de peur d'en affoiblir le sens par

ma traduction, dit que « s'élongner des petits, voire de ses pareils, et iceulx vilainer et dépriser; s'accointer de grands et puissans en tous biens et chevances, et en cette leur cointise et privauté estre de tous ébats, gabs, mommeries et vilaines besoignes; estre eshonté, saffranier et sans point de vergogne; endurer brocards et gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, et à tout son entregent, engendre heur et fortune ».

¶ Jeunesse du prince, source des belles fortunes.

¶ *Timante,* toûjours le même, et sans rien perdre de ce mérite qui luy a attiré la premiere fois de la reputation et des récompenses, ne laissoit pas de dégénérer dans l'esprit des courtisans; ils étoient las de l'estimer, ils le saluoient froidement, ils ne luy sourioient plus, ils commençoient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour luy parler misterieusement d'une chose indifferente, ils n'avoient plus rien à luy dire : il luy falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur memoire et en rafraîchir l'idée; ils luy font comme dans les commencemens, et encore mieux.

¶ Que d'amis, que de parens, naissent en une nuit au nouveau ministre! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société d'études, les droits du

voisinage; les autres feüillettent leur genealogie, remontent jusqu'à un tris-ayeul, rappellent le côté paternel et le maternel; l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, et l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimeroit volontiers : « C'est mon ami, et je suis fort aise de son élevation, j'y dois prendre part, il m'est assez proche. » Hommes vains et dévoüez à la fortune, fades courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours? Est-il devenu depuis ce temps plus homme de bien, plus digne du choix que le prince en vient de faire? Attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connoître?

¶ Ce qui me soûtient et me rassure contre les petits dédains que j'essuye quelquefois des grands et de mes égaux, c'est que je me dis à moy-même : « Ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, et ils ont raison, elle est bien petite; ils m'adoreroient sans doute si j'étois ministre. »

Dois-je bien-tôt être en place, le sçait-il, est-ce en luy un pressentiment, il me prévient, il me saluë.

¶ Celuy qui dit : « Je dinay hier à Tibur », ou : « J'y soupe ce soir », qui le repete, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* dans les moindres conversations, qui dit : « Plancus me demandoit... je disois à Plancus... », celuy-là même apprend dans ce moment que son heros vient d'être enlevé par

une mort extraordinaire : il part de la main, il rassemble le peuple dans les places ou sur les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son consulat, luy ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique luy accorde, ne luy passe point une memoire heureuse, luy refuse l'éloge d'un homme severe et laborieux, ne luy fait pas l'honneur de luy croire parmi les ennemis de l'empire un ennemy.

¶ Un homme de merite se donne, je crois, un joli spectacle lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ny d'oreilles pour entendre, ny d'esprit pour connoître et pour juger; qui n'est recommandable que par de certaines livrées que même il ne porte plus.

¶ *Theodote,* avec un habit austere, a un visage comique et d'un homme qui entre sur la scene; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude, accompagnent son visage; il est fin, *cauteleux,* doucereux, misterieux; il s'approche de vous et il vous dit à l'oreille : « Voilà un beau temps, voilà un grand degel. » S'il n'a pas les grandes manieres, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent gueres qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de cartes ou à se saisir d'un papillon :

c'est celle de Theodote pour une affaire de rien et qui ne mérite pas qu'on s'en remuë; il la traite serieusement et comme quelque chose qui est capital, il agit, il s'empresse, il la fait réüssir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison, elle luy a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enyvrez, ensorcelez de la faveur; ils y pensent le jour, et ils y révent la nuit; ils montent l'escalier d'un ministre et ils en descendent, ils sortent de son antichambre et ils y rentrent, ils n'ont rien à luy dire et ils luy parlent, ils luy parlent une seconde fois : les voilà contens, ils luy ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgüeil, l'arrogance, la présomption; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connoissent point, ils ont les yeux égarez et l'esprit alienė : c'est à leurs parens à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur et que le monde n'en souffre. Theodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperduëment; mais sa passion a moins d'éclat, il luy fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mysterieusement; il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paroist de nouveau avec les livrées de la faveur; ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance; si la place d'un CASSINI devenoit vacante et que le suisse ou

le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuyeroit sa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capable d'observer et de calculer, de parler de parelies et de paralaxes. Si vous demandiez à Theodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerois ses ouvrages et je vous dirois : « Lisez et jugez » ; mais, s'il est devot ou courtisan, qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerois plus hardiment sur son étoile. Oüy, Theodote, j'ay observé le point de vôtre naissance : vous serez placé, et bientôt ; ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

¶ N'esperez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de generosité, de fermeté, dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour et qui secrettement veut sa fortune. Le reconnoissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom, il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinens : celuy dont il luy échaperoit de dire ce qu'il en pense est celuy-là même qui, venant à le sçavoir, l'empêcheroit de *cheminer*. Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à luy seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous luy en fassent, ou que nul du moins ne luy soit contraire. Non con-

tent de n'être pas sincere, il ne souffre pas que personne le soit; la verité blesse son oreille, il est froid et indifferent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan, et, parce qu'il les a entenduës, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompuë et des distractions frequentes; il a une profusion, le diray-je? des torrens de loüanges, pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une secheresse de pulmonique; il a des formules de complimens differens pour l'entrée et pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité, et il n'y a personne de ceux qui se payent de mines et de façons de parler qui ne sorte d'avec luy fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des creatures; il est mediateur, confident, entremetteur: il veut gouverner, il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour; il sçait où il faut se placer pour être vû; il sçait vous embrasser, prendre part à vôtre joye, vous faire coup sur coup des questions empressées sur vôtre santé, sur vos affaires; et pendant que vous luy répondez il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet;

ou, s'il survient [illegible]
cours tout different [illegible]
congratuler, luy faire [illegible]
leance : il pleure [illegible]
formant quelquefois [illegible]
favori, il parle [illegible]
vent, de la gelée: [illegible]
mysterieux sur ce [illegible]
plus volontiers [illegible]

¶ Il y a un païs [illegible]
fausses, et les [illegible]
croiroit que l'empressement [illegible]
que les éclats [illegible]
de Moliere et d'[illegible]
balets, les carrouzels [illegible]
de soins et de [illegible]
d'esperances, des passions [illegible]
serieuses?

¶ La vie de [illegible]
lique, qui [illegible]
ses batteries, [illegible]
luy de son [illegible]
joüer de caprice; [illegible]
toutes ses mesures [illegible]
souvent, avec des [illegible]
va à dame et l'on [illegible]
l'emporte, ou le plus heureux.

¶ Les roues, les ressorts, [illegible]

cachez, rien ne paroît d'une montre que son éguille, qui insensiblement s'avance et acheve son tour : image du courtisan d'autant plus parfaite qu'aprés avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti.

¶ Les deux tiers de ma vie sont écoulez, pourquoy tant m'inquieter sur ce qui m'en reste? La plus brillante fortune ne mérite point ny le tourment que je me donne, ny les petitesses où je me surprens, ny les humiliations ny les hontes que j'essuye : trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête; nous disparoîtrons, moy qui suis si peu de chose et ceux que je contemplois si avidement et de qui j'esperois toute ma grandeur : le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite et un endroit qui soit son domaine. N** a pensé cela dans sa disgrace, et l'a oublié dans la prosperité.

¶ Un noble, s'il vit chez luy dans sa province, il vit libre, mais sans appuy; s'il vit à la cour, il est protegé, mais il est esclave : cela se compense.

¶ *Xantippe,* au fond de sa province, sous un vieux toît et dans un mauvais lit, a révé pendant la nuit qu'il voyoit le prince, qu'il luy parloit et qu'il en ressentoit une extrême joye : il a été triste à son réveil; il a conté son songe, et il a dit :

« Quelles chimeres ne tombent point dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment! » Xantippe a continué de vivre, il est venu à la cour, il a vû le prince, il luy a parlé, et il a été plus loin que son songe : il est favori.

¶ Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu?

¶ L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

¶ Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vûs du prince, qui n'en sçauroit voir mille à la fois, et, s'il ne voit aujourd'huy que ceux qu'il vit hier et qu'il verra demain, combien de malheureux!

¶ De tous ceux qui s'empressent auprés des grands et qui leur font la cour, un petit nombre les honore dans le cœur, un grand nombre les recherche par des vûës d'ambition et d'interêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité ou par une sotte impatience de se faire voir.

¶ Il y a de certaines familles qui, par les loix du monde ou ce qu'on appelle de la bienseance, doivent être irreconciliables; les voilà réünies, et, où la religion a échoüé quand elle a voulu l'entreprendre, l'interêt s'en jouë et le fait sans peine.

¶ L'on parle d'une region où les vieillards sont galans, polis et civils; les jeunes gens, au contraire, durs, feroces, sans mœurs ny politesse : ils se

trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir; ils leur préferent des repas, des viandes, et des amours ridicules. Celuy-là chez eux est sobre et moderé qui ne s'enyvre que de vin; l'usage trop frequent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide, ils cherchent à réveiller leur goût déja éteint par des eaux de vie et par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. Les femmes du païs précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croyent servir à les rendre belles : leur coûtume est de peindre leurs lévres, leurs jouës, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préferent aux naturels, et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête; il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples, d'ailleurs, ont leur dieu et leur roy : les grands de la nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un temple qu'ils nomment eglise; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur dieu, où un prêtre ce-

lebre des mysteres qu'ils appellent saints, sacrez et redoutables : les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paroissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mysteres, et les faces élevées vers leur roy, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espece de subordination, car ce peuple paroît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du païs le nomment ***; il est à quelques quarante-huit degrez d'élevation du pôle, et à plus d'onze cens lieuës de mer des Iroquois et des Hurons.

¶ Qui considerera que le visage du prince fait toute la felicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vû, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints.

¶ Les grands seigneurs sont pleins d'égards pour les princes : c'est leur affaire, ils ont des inferieurs; les petits courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, et vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

¶ Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse? elle peut, et elle sçait; ou du moins, quand elle sçauroit autant qu'elle peut, elle ne seroit pas plus décisive.

¶ Foibles hommes ! un grand dit de *Timagene*, vôtre ami, qu'il est un sot, et il se trompe ; je ne demande pas que vous repliquiez qu'il est homme d'esprit, osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il manque de cœur ; vous luy avez vû faire une belle action : rassurez-vous, je vous dispense de la raçonter, pourvû qu'aprés ce que vous venez d'entendre vous vous souveniez encore de la luy avoir vû faire.

¶ Qui sçait parler aux rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence et toute la souplesse du courtisan : une parole échappe, et elle tombe de l'oreille du prince bien avant dans sa memoire, et quelquefois jusques dans son cœur ; il est impossible de la r'avoir ; tous les soins que l'on prend et toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affoiblir servent à la graver plus profondément et à l'enfoncer davantage. Si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remede, qui est de nous instruire par nostre faute et de souffrir la peine de nôtre legereté ; mais si c'est contre quelque autre, quel abattement, quel repentir ! Y a-t-il une regle plus utile contre un si dangereux inconvenient que de parler des autres au souverain, de leurs personnes, de

leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les précautions et les mesures dont on parle de soy?

¶ Diseurs de bons mots, mauvais caractere; je le dirois, s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la reputation ou à la fortune des autres plûtôt que de perdre un bon mot méritent une peine infamante; cela n'a pas été dit, et je l'ose dire.

¶ Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magazin, et dont l'on se sert pour se feliciter les uns les autres sur les évenemens : bien qu'elles se disent souvent sans affection et qu'elles soient reçûës sans reconnoissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre, parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, et que les hommes, ne pouvant gueres compter les uns sur les autres pour la realité, semblent être convenus entre eux de se contenter des apparences.

¶ Avec cinq ou six termes de l'art, et rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en bâtimens et en bonne chere; l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir et à manger; l'on impose à ses semblables et l'on se trompe soy-même.

¶ La cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou

la fortune tiennent lieu d'esprit et suppléent au mérite; ils sçavent entrer et sortir, ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point, ils plaisent à force de se taire, et se rendent importans par un silence long-temps soûtenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un sourire. Ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur : si vous les enfoncez,vous rencontrez le tuff.

¶ Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident; ils en sont les premiers surpris et consternez : ils se reconnoissent enfin et se trouvent dignes de leur étoile; et, comme si la stupidité et la fortune étoient deux choses incompatibles, ou qu'il fût impossible d'être heureux et sot tout à la fois, ils se croyent de l'esprit, ils hazardent, que dis-je? ils ont la confiance de parler en toute rencontre et sur quelque matiere qui puisse s'offrir, et sans nul discernement des personnes qui les écoutent. Ajoûteray-je qu'ils épouvantent ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité et par leurs fadaises? Il est vray du moins qu'ils deshonorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hazard de leur élevation.

¶ Comment nommeray-je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots? Je sçay du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils sçavent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse que de faire penser de soy que l'on n'est que mediocrement fin.

La finesse n'est ny une trop bonne ny une trop mauvaise qualité; elle flotte entre le vice et la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse et peut-être où elle ne doive être suppleée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'un à l'autre le pas est glissant, le mensonge seul en fait la difference; si on l'ajoûte à la finesse, c'est fourberie.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins, ou, si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

¶ Vous dependez, dans une affaire qui est juste et importante, du consentement de deux personnes; l'un vous dit : « J'y donne les mains, pourvû qu'un tel y condescende », et ce tel y condescend et ne desire plus que d'être assuré des intentions de l'autre : cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement. « Je m'y perds, dites-vous, et je n'y comprens rien : il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent et qu'ils se parlent. » Je vous dis, moy, que j'y vois clair et que j'y comprens tout : ils se sont parlez.

¶ Il me semble que qui sollicite pour les autres a la confiance d'un homme qui demande justice, et

qu'en parlant ou en agissant pour soy-même on a l'embarras et la pudeur de celuy qui demande grace.

¶ Si l'on ne se précautionne à la cour contre les pieges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné, avec tout son esprit, de se trouver la duppe de plus sots que soy.

¶ Il y a quelques rencontres dans la vie où la verité et la simplicité sont le meilleur manége du monde.

¶ Estes-vous en faveur, tout manége est bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous menent au terme; autrement, tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

¶ Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps ne peut plus s'en passer; toute autre vie pour luy est languissante.

¶ Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale; l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on est au dessus de l'intrigue et de la caballe, et que l'on ne sçauroit s'y assujettir : l'on va alors à une grande fortune ou à une haute reputation par d'autres chemins.

¶ Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toutes épreuves et un mérite tres-accompli, n'apprehendez pas, ô *Aristide,* de tomber à la cour ou de perdre la faveur des grands

pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous.

¶ Qu'un favori s'observe de fort prés; car, s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers et s'il me reconduit un peu plus loin, je penseray qu'il commence à tomber, et je penseray vray.

L'homme a bien peu de ressources dans soy-même, puisqu'il luy faut une disgrace ou une mortification pour le rendre plus humain, plus traitable, moins feroce, plus honnête homme.

¶ L'on contemple dans les cours de certaines gens, et l'on voit bien à leurs discours et à toute leur conduite qu'ils ne songent ny à leurs grands-peres ny à leurs petits-fils: le present est pour eux; ils n'en joüissent pas, ils en abusent.

¶ *Straton* est né sous deux étoiles: malheureux, heureux dans le même degré: sa vie est un roman; non, il luy manque le vray-semblable; il n'a point eu d'avantures; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais; que dis-je? on ne réve point comme il a vécu: personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait; l'extrême et le mediocre luy sont connus; il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune; rien ne luy est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assuroit fort serieusement qui étoient en luy; il a dit de soy: « J'ay de l'es-

prit, j'ay du courage » ; et tous ont dit aprés luy : « Il a de l'esprit, il a du courage. » Il a exercé dans l'une et l'autre fortune le genie du courtisan, qui a dit de luy plus de bien peut-être et plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joly, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'heroïque, ont été employez à son éloge, et tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractere équivoque, mêlé, enveloppé; une énigme, une question presque indecise.

¶ La faveur met l'homme au dessus de ses égaux, et sa chûte, au dessous.

¶ Celuy qui un beau jour sçait renoncer fermement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, et quelquefois de bien des crimes.

¶ Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même theatre et les mêmes decorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjoüit sur une grace reçûë ou ce qui s'attriste et se desespere sur un refus, tous auront disparu de dessus la scene ; il s'avance déja sur le theatre d'autres hommes qui vont joüer dans une même piece les mêmes rôles, ils s'évanouïront à leur tour, et ceux qui ne sont pas encore un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place. Quel fond à faire sur un personnage de comedie !

¶ Qui a vû la cour a vû du monde ce qui est le plus beau, le plus specieux et le plus orné; qui méprise la cour aprés l'avoir vûë méprise le monde.

¶ La ville dégoûte de la province; la cour détrompe de la ville et guerit de la cour.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.





DES GRANDS

La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix et leurs manieres si general, que, s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

¶ Si vous étes né vicieux, ô *Theagene,* je vous plains; si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont interêt que vous le soyez, qui ont juré entr'eux de vous corrompre et qui se vantent déja de pouvoir y réüssir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous étes sage, temperant, modeste, civil, genereux, reconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs et d'une naissance à donner des exemples plûtôt qu'à les prendre d'autruy, et à faire les regles plûtôt qu'à les recevoir, convenez avec cette sorte de gens de suivre par complaisance leurs dereglemens, leurs vices et leur folie, quand ils auront, par la déference qu'ils vous doivent, exercé toutes

les vertus que vous cherissez : ironie forte, mais utile, tres-propre à mettre vos mœurs en seureté, à renverser tous leurs projets et à les jetter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont et de vous laisser tel que vous étes.

¶ L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit : je leur cede leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flateurs; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois.

¶ Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soûtenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie; mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joye, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remedier, leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

¶ On demande* si, en comparant ensemble les differentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange ou une espece de compensation de bien et de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne seroit gueres plus desirable que l'autre : celuy qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien, peut former cette

question; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des differentes conditions, et qui y demeure jusques à ce que la misere l'en ait ôté. Ainsi les grands se plaisent dans l'excés, et les petits aiment la moderation; ceux-là ont le goût de dominer et de commander, et ceux-cy sentent du plaisir et même de la vanité à les servir et à leur obéïr : les grands sont entourez, salüez, respectez; les petits entourent, salüent, se prosternent; et tous sont contens.

¶ Il coûte si peu aux grands à ne donner que des paroles, et leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

¶ Il est vieux et usé, dit un grand, il s'est crévé à me suivre, qu'en faire? Un autre plus jeune enleve ses esperances, et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux que parce qu'il l'a trop mérité.

¶ Je ne sçay, dites-vous avec un air froid et dédaigneux, *Philante* a du mérite, de l'esprit, de l'agréement, de l'exactitude sur son devoir, de la fidelité et de l'attachement pour son maître, et il en est mediocrement consideré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté. Expliquez-vous : est-ce Philante, ou le grand qu'il sert, que vous condamnez?

¶ Il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre.

¶ Qui peut dire pourquoy quelques-uns ont le gros lot ou quelques autres la faveur des grands ?

¶ Les grands sont si heureux qu'ils n'essuyent pas même dans toute leur vie l'inconvenient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, et dont ils ont tiré le plus de plaisir et le plus d'utilité. La premiere chose que la flatterie sçait faire aprés la mort de ces hommes uniques, et qui ne se reparent point, est de leur supposer des endroits foibles dont elle prétend que ceux qui leur succedent sont tres-exempts; elle assure que l'un, avec toute la capacité et toutes les lumieres de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts; et ce stile sert aux princes à se consoler du grand et de l'excellent par le mediocre.

¶ Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit sans nulle vertu.

¶ Quand je vois d'une part auprés des grands, à leur table, et quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressez, intriguans, avanturiers, esprits dangereux et nuisibles, et que je considere d'autre part quelle peine ont les per-

sonnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toûjours disposé à croire que les méchans soient soufferts par interêt, ou que les gens de bien soient regardez comme inutiles; je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée que grandeur et discernement sont deux choses differentes, et l'amour pour la vertu et pour les vertueux une troisiéme chose.

¶ *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques grands que d'être reduit à vivre familierement avec ses égaux.

La regle de voir de plus grands que soy doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la reduire en pratique.

¶ Quelle est l'incurable maladie de *Theophile?* elle luy dure depuis plus de trente années, il ne guerit point : il a voulu, il veut et il voudra gouverner les grands; la mort seule luy ôtera avec la vie cette soif d'empire et d'ascendant sur les esprits : est-ce en luy zele du prochain? est-ce habitude? est-ce une excessive opinion de soy-même? Il n'y a point de palais où il ne s'insinuë; ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arréte, il passe à une embrasure ou au cabinet, on attend qu'il ait parlé, et long-temps et avec action, pour avoir audience, pour être vû. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avanta-

geux; il prévient, il s'offre, il se fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre; il y en a d'un plus haut rang et d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, et dont il se charge plus volontiers; il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de mediation et de manége : à peine un grand est-il débarqué qu'il l'empoigne et s'en saisit; on entend plûtôt dire à Theophile qu'il le gouverne, qu'on n'a pû soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

¶ Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au dessus de nous nous les fait haïr; mais un salut ou un sourire nous les reconcilie.

¶ Il y a des hommes superbes que l'élevation de leurs rivaux humilie et apprivoise, ils en viennent par cette disgrace jusqu'à rendre le salut; mais le temps, qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

¶ Le mépris que les grands ont pour le peuple les rend indifferens sur les flatteries ou sur les loüanges qu'ils en reçoivent et tempere leur vanité. De même les princes loüez sans fin et sans relâche des grands ou des courtisans en seroient plus vains s'ils estimoient davantage ceux qui les loüent.

¶ Les grands croyent être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talens comme de choses dûës à leur naissance : c'est cependant en eux une erreur grossiere de se nourrir de si fausses préventions; ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus delicate, ne nous est pas toûjours venu de leur fond : ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

¶ Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement? en croiray-je la prévention et la flatterie qui publient hardiment vôtre mérite? Elles me sont suspectes, et je les recuse. Me laisseray-je ébloüir par un air de capacité ou de hauteur qui vous met au dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit et de ce qui s'écrit; qui vous rend sec sur les loüanges et empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation? Je conclus de là plus naturellement que vous avez de la faveur, du credit et de grandes richesses. Quel moyen de vous définir, *Telephon*? On n'approche de vous que comme du feu, et dans une certaine distance, et il faudroit vous developper, vous manier, vous confronter avec vos pareils, pour porter de vous un jugement sain et raison-

nable; vôtre homme de confiance, qui est dans vôtre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez *Socrate* et *Aristide*, avec qui vous riez, et qui rit plus haut que vous, *Dave* enfin m'est tres-connu : seroit-ce assez pour vous bien connoître?

¶ Il y en a de tels, que, s'ils pouvoient connoître leurs subalternes et se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

¶ S'il y a peu d'excellens orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre? S'il n'y a pas assez de bons ecrivains, où sont ceux qui sçavent lire? De même on s'est toûjours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les rois et de les aider dans l'administration de leurs affaires; mais s'ils naissent enfin, ces hommes habiles et intelligens, s'ils agissent selon leurs vûës et leurs lumieres, sont-ils aimez, sont-ils estimez, autant qu'ils le méritent? sont-ils loüez de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie? Ils vivent, il suffit, on les censure s'ils échoüent, et on les envie s'ils réüssissent. Blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser : son chagrin et sa jalousie, regardez des grands ou des puissans comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien et à negliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une regle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres lorsqu'ils se nuisent reciproquement. Les grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font et par tout le bien qu'ils ne leur font pas; ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté et de leur infortune, ou du moins ils leur paroissent tels.

¶ C'est déja trop d'avoir avec le peuple une même religion et un même Dieu; quel moyen encore de s'appeller Pierre, Jean, Jacques, comme le marchand ou le laboureur? Évitons d'avoir rien de commun avec la multitude, affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en separent; qu'elle s'approprie les douze apôtres, leurs disciples, les premiers martyrs (telles gens, tels patrons); qu'elle voye avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun celebre comme sa fête. Pour nous autres grands, ayons recours aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de Cesar et de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celuy de Lucrece, c'étoit une illustre Romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier et de Tancrede, c'étoient des paladins, et le roman n'a point de heros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achilles, d'Hercules, tous demy-dieux; sous ceux même de Phœbus et de Diane : et qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

¶ Pendant que les grands negligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux interêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'œconomie et la science d'un pere de famille et qu'ils se loüent eux-mêmes de cette ignorance, qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendans, qu'ils se contentent d'être gourmets ou *coteaux*, d'aller chez *Thaïs* ou chez *Phryné*, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon ou à Philisbourg, des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, sçavent le fort et le foible de tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élevent, deviennent puissans, soulagent le prince d'une partie des soins publics; les grands qui les dédaignoient les reverent, heureux s'ils deviennent leurs gendres.

¶ Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du necessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sçauroit faire aucun mal, un grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux; l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles, l'autre y joint les pernicieuses : là se

montrent ingenuëment la grossiereté et la franchise, icy se cache une seve maligne et corrompuë sous l'écorce de la politesse; le peuple n'a gueres d'esprit, et les grands n'ont point d'ame; celuy-là a un bon fond et n'a point de dehors, ceux-cy n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter, je ne balance pas, je veux être peuple.

¶ Quelque profonds que soient les grands de la cour, et quelque art qu'ils ayent pour paroître ce qu'ils ne sont pas et pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autruy et à jetter un ridicule souvent où il n'y en peut avoir. Ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables sans doute pour envelopper une duppe et rendre sot celuy qui l'est déja, mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sçauroit se tourner et se plier en mille manieres agreables et réjoüissantes, si le dangereux caractere du courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenuë : il luy propose un caractere serieux dans lequel il se retranche; et il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mauvaises, manquent d'occasions de se joüer de luy.

¶ Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prosperité, font que les princes ont

de la joye de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbecile et d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

¶ Un grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enyvre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule difference que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier.

¶ Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des princes un peu de celuy d'incommoder les autres : mais non, les princes ressemblent aux hommes; ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité : cela est naturel.

¶ Il semble que la premiere regle des compagnies, des gens en place ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

¶ Si un grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir; et si elle naît, cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir : si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit apprehender qu'elle ne luy échape; mais, comme c'est une chose juste, il doit prévenir la sollicitation et n'être vû que pour être remercié; et,

si elle est facile, il ne doit pas même la luy faire valoir; s'il la luy refuse, je les plains tous deux.

¶ Il y a des hommes nez inaccessibles, et ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent: ils ne sont jamais que sur un pied; mobiles comme le mercure, ils piroüettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent; semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une feste publique, ils jettent feu et flamme, tonnent et foudroyent; on n'en approche pas, jusqu'à ce que, venant à s'éteindre, ils tombent, et par leur chûte deviennent traitables, mais inutiles.

¶ Le suisse, le valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur premiere bassesse, mais par l'élevation et la fortune des gens qu'ils servent, et mettent tous ceux qui entrent par leur porte et montent leur escalier indifferemment au dessous d'eux et de leurs maîtres : tant il est vray qu'on est destiné à souffrir des grands et de ce qui leur appartient.

¶ Un homme en place doit aimer son prince, sa femme, ses enfans, et aprés eux les gens d'esprit; il les doit adopter, il doit s'en fournir et n'en jamais manquer; il ne sçauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions et de bienfaits, mais de trop de familiarité et de caresses, les secours et les services qu'il en tire, même sans le sçavoir : quels

petits bruits [illegible]
reduisent-ils [illegible]
vent-ils pas [illegible]
bonnes intentions [illegible]
la justesse [illegible]
mens, s'élever [illegible]
accorder à [illegible]
motifs, donner [illegible]
apparences [illegible]
petits [illegible]
mettre dans [illegible]
faits et des [illegible]
le ris et [illegible]
douter [illegible]
les grands [illegible]
continuer [illegible]
arrive en [illegible]
empêche de [illegible]

¶ Sentir [illegible]
le bien [illegible]
tout de [illegible]
fort incapables.

¶ T[illegible]
fais que [illegible]
déchû de [illegible]
acquerir.

¶ Vous êtes [illegible]
place, qui [illegible]

faire plaisir, et vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a sçû que vous preniez interêt; je vous entends, on va pour vous au devant de la sollicitation, vous avez du credit, vous étes connu du ministre, vous étes bien avec les puissances. Desiriez-vous que je sçûsse autre chose?

Quelqu'un vous dit : « Je me plains d'un tel; il est fier depuis son élevation, il me dédaigne, il ne me connoît plus. — Je n'ay pas, pour moy, lui répondez-vous, sujet de m'en plaindre; au contraire, je m'en louë fort, et il me semble même qu'il est assez civil. » Je crois encore vous entendre : vous voulez qu'on sçache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, et qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux de peur de tomber dans l'inconvenient de leur rendre le salut ou de leur sourire.

Se loüer de quelqu'un, se loüer d'un grand, phrase délicate dans son origine, et qui signifie sans doute se loüer soy-même, en disant d'un grand tout le bien qu'il nous a fait ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On louë les grands pour marquer qu'on les voit de prés, rarement par estime ou par gratitude; on ne connoît pas souvent ceux que l'on louë; la vanité ou la legereté l'emportent quelquefois sur

le ressentiment : on est mal content d'eux, et on les loue.

¶ S'il est perilleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un grand : il s'en tire et vous laisse payer doublement, pour lui et pour vous.

¶ Le prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut recompenser y a mis du sien ; et il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

La noblesse expose sa vie pour le salut de l'État et pour la gloire du souverain. Le magistrat décharge le prince d'une partie du soin de juger les peuples : voilà de part et d'autre des fonctions bien sublimes et d'une merveilleuse utilité ; les hommes ne sont guéres capables de plus grandes choses, et je ne sçay d'où la robe et l'epée ont puisé de quoy se mépriser reciproquement.

¶ S'il est vray qu'un grand donne plus à la fortune lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont miserables, il faut avoüer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute reputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur et dans la foule ; il vivoit de même,

à la verité, mais il vivoit, et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux, au contraire, que la naissance démêle d'avec le peuple et expose aux yeux des hommes, à leur censure et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur temperament, s'il ne les portoit pas à la vertu; et cette disposition de cœur et d'esprit qui passe des ayeuls par les peres dans leurs descendans est cette bravoure si familiere aux personnes nobles, et peut-être la noblesse même.

Jettez-moy dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite; mettez-moy à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLES.

¶ Les princes, sans autre science ny autre regle, ont un goût de comparaison; ils sont nez et élevez au milieu et comme dans le centre des meilleures choses, à quoy ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voyent et ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE et de LE BRUN est condamné.

¶ Ne parler aux jeunes princes que du soin de leur rang est un excés de précaution, lorsque toute une cour met son devoir et une partie de sa politesse à les respecter, et qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dûs à leur naissance qu'à confondre les personnes et les traiter

indifferemment et sans distinction des conditions et des titres : ils ont une fierté naturelle qu'ils retrouvent dans les occasions ; il ne leur faut des leçons que pour la regler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté et l'esprit de discernement.

¶ C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élevation de ne pas prendre d'abord le rang qui luy est dû et que tout le monde luy cede : il ne luy coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour luy, de prendre dans une assemblée une derniere place, afin que tous l'y voyent et s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amere aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase ; s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

¶ *Aristarque* se transporte dans la place avec un heraut et un trompette ; celui-cy commence, toute la multitude accourt et se rassemble. « Ecoutez, peuple, dit le heraut, soyez attentifs, silence, silence. *Aristarque, que vous voyez present, doit faire demain une bonne action.* » Je diray plus simplement et sans figure : *Quelqu'un fait bien ; veut-il faire mieux ?* que je ne sçache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

¶ Les meilleures actions s'alterent et s'affoiblissent par la maniere dont on les fait, et laissent

même douter des intentions; celuy qui protege ou qui louë la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation; il n'use point de réponses graves et sententieuses, encore moins de traits piquans et satiriques : ce n'est jamais une scene qu'il jouë pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne et un devoir dont il s'aquitte; il ne fournit rien aux visites des femmes, ny au cabinet [1], ny aux nouvellistes; il ne donne point à un homme agreable la matiere d'un joly conte : le bien qu'il vient de faire est un peu moins sçû à la verité; mais il a fait ce bien, que voudroit-il davantage?

¶ Les grands ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere et de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille; il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

¶ *Theognis* est recherché dans son ajustement, et il sort paré comme une femme; il n'est pas hors de sa maison qu'il a déja ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il

1. Rendez-vous, à Paris, de quelques honnêtes gens pour la conversation.

sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déja gratieux et leur souriant, et que nul ne luy échape. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droit où il y a un grand monde, et à gauche où il n'y a personne; il saluë ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas; il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il luy presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celuy qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de luy dans une affaire qui est facile; il va le trouver, luy fait sa priere. Theognis l'écoute favorablement; il est ravi de luy être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de luy rendre service; et, comme celuy-cy insiste sur son affaire, il luy dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge : le client sort reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

¶ C'est avoir une tres-mauvaise opinion des hommes, et neanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs et steriles embrassemens.

¶ *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours; si l'on en croit sa gravité et l'élevation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congedie; il a des termes tout à la fois civils et hautains, une hon-

nesteté imperieuse et qu'il employe sans discernement; il a une fausse grandeur qui l'abaisse et qui embarasse fort ceux qui sont ses amis et qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de luy-même, ne se perd pas de vûë, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité: il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pieces, s'en enveloppe pour se faire valoir; il dit: *Mon ordre, mon cordon bleu;* il l'étale ou il le cache par ostentation. Un Pamphile, en un mot, veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas; il est d'aprés un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait; aussi la rougeur luy monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ny opulent, ny puissant, ny ami d'un ministre, ny son allié, ny son domestique. Il est severe et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous apperçoit un jour dans une gallerie, et il vous fuit; et le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou, s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous et il vous dit: «Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir.» Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis, et tantôt, s'il les

trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enleve; vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arréte pas, il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scene pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toûjours comme sur un theatre; gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels; vrais personnages de comedie; des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides devant les princes et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu; muets et embarassez avec les sçavans, vifs, hardis et decisifs avec ceux qui ne sçavent rien; ils parlent de guerre à un homme de robbe, et de politique à un financier; ils sçavent l'histoire avec les femmes; ils sont poëtes avec un docteur, et geometres avec un poëte : de maximes, ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins; ils vivent à l'avanture, poussez et entraînez par le vent de la faveur et par l'attrait des richesses; ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin; et celuy à qui ils ont recours n'est gueres un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

¶ Nous avons pour les grands et pour les gens en place une jalousie sterile, ou une haine impuissante, qui ne nous vange point de leur splendeur

et de leur élevation, et qui ne fait qu'ajoûter à nôtre propre misere le poids insupportable du bonheur d'autruy : que faire contre une maladie de l'ame si inveterée et si contagieuse? Contentons-nous de peu et de moins encore s'il est possible; sçachons perdre dans l'occasion, la recette est infaillible, et je consens à l'éprouver : j'évite par là d'apprivoiser un suisse ou de fléchir un commis; d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de cliens ou de courtisans dont la maison d'un ministre se dégorge plusieurs fois le jour; de languir dans sa salle d'audience, de luy demander en tremblant et en balbutiant une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer et son *laconisme :* alors je ne le haïs plus, je ne luy porte plus d'envie; il ne me fait aucune priere, je ne luy en fais pas; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille et que je le suis.

¶ Si les grands ont les occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté, et, s'ils desirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toûjours les occasions : ainsi l'on peut être trompé dans l'espece de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'esperance ou sur la crainte, et une longue vie se termine quelquefois sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre interêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune; nous devons les honorer parce qu'ils sont

grands et [illegible]
d'autres [illegible]

¶ A [illegible] vie [illegible]
foiblesses [illegible]
prit, mêmes [illegible]
les procès. [illegible]
par [illegible]
des femmes [illegible]
vais raccommodemens [illegible]
coleres. [illegible]
appelle [illegible]
on voit sans [illegible]
comme [illegible]
croit se [illegible]
peut-être [illegible]
quement [illegible]
leres [illegible]
jures plus [illegible]
blesse point [illegible]
que les hommes [illegible]
dehors du [illegible]
core une fois [illegible]
tions les plus [illegible]
et tout l'indigne [illegible]
grands ou par leur [illegible]
ou par leurs dignitez [illegible]
biles, ces femmes si polies [illegible]
méprisent le peuple, et ils sont peuple.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose. C'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands : c'est la populace et la multitude; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits.

¶ Les grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop; bien-tôt ils en parlent peu; ensuite ils n'en parlent plus et ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, évenement, tout est oublié; ne leur demandez ny correction, ny prévoyance, ny reflexion, ny reconnoissance, ny récompense.

¶ L'on se porte aux extremitez opposées à l'égard de certains personnages; la satyre aprés leur mort court parmy le peuple, pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges; ils ne méritent quelquefois ny libelles ny discours funebres, quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

¶ L'on doit se taire sur les puissans : il y a presque toûjours de la flatterie à en dire du bien; il y a du peril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.



DU SOUVERAIN
OU DE LA REPUBLIQUE

Quand l'on parcourt sans la prévention de son païs toutes les formes de gouvernement, l'on ne sçait à laquelle se tenir ; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus seur, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes et de s'y soûmettre.

¶ Il ne faut ny art ny science pour exercer la tyrannie, et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée et de nul raffinement ; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à nôtre ambition ; un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la maniere la plus horrible et la plus grossiere de se maintenir ou de s'agrandir.

¶ C'est une politique seure et ancienne dans les republiques que d'y laisser le peuple s'endormir

Qui dit le peuple dit plus d'une chose. C'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands : c'est la populace et la multitude; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits.

¶ Les grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop; bien-tôt ils en parlent peu; ensuite ils n'en parlent plus et ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, évenement, tout est oublié; ne leur demandez ny correction, ny prévoyance, ny reflexion, ny reconnoissance, ny récompense.

¶ L'on se porte aux extremitez opposées à l'égard de certains personnages; la satyre aprés leur mort court parmy le peuple, pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges; ils ne méritent quelquefois ny libelles ny discours funebres, quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

¶ L'on doit se taire sur les puissans : il y a presque toûjours de la flatterie à en dire du bien; il y a du peril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.



DU SOUVERAIN
OU DE LA RÉPUBLIQUE

QUAND l'on parcourt sans la prévention de son païs toutes les formes de gouvernement, l'on ne sçait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus seur, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes et de s'y soûmettre.

¶ Il ne faut ny art ny science pour exercer la tyrannie, et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée et de nul raffinement; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à nôtre ambition; un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la maniere la plus horrible et la plus grossiere de se maintenir ou de s'agrandir.

¶ C'est une politique seure et ancienne dans les republiques que d'y laisser le peuple s'endormir

Qui dit le peuple dit plus d'une chose. C'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands : c'est la populace et la multitude; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits.

¶ Les grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop; bien-tôt ils en parlent peu; ensuite ils n'en parlent plus et ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, évenement, tout est oublié; ne leur demandez ny correction, ny prévoyance, ny reflexion, ny reconnoissance, ny récompense.

¶ L'on se porte aux extremitez opposées à l'égard de certains personnages; la satyre aprés leur mort court parmy le peuple, pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges; ils ne méritent quelquefois ny libelles ny discours funebres, quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

¶ L'on doit se taire sur les puissans : il y a presque toûjours de la flatterie à en dire du bien; il y a du peril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.



DU SOUVERAIN
OU DE LA RÉPUBLIQUE

QUAND l'on parcourt sans la prévention de son païs toutes les formes de gouvernement, l'on ne sçait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus seur, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes et de s'y soûmettre.

¶ Il ne faut ny art ny science pour exercer la tyrannie, et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée et de nul raffinement; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à nôtre ambition; un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la maniere la plus horrible et la plus grossiere de se maintenir ou de s'agrandir.

¶ C'est une politique seure et ancienne dans les republiques que d'y laisser le peuple s'endormir

dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité et la mollesse; le laisser se remplir du vuide et savourer la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence!

¶ Il n'y a point de patrie dans le despotique; d'autres choses y suppléent : l'interest, la gloire, le service du prince.

¶ Quand on veut changer et innover dans une republique, c'est moins les choses que le temps que l'on considere ; il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sçauroit trop attenter contre le peuple, et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'huy ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privileges; mais demain ne songez pas même à reformer ses enseignes.

¶ Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; et, quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

¶ Il y a de certains maux dans la republique qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, et qui, étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites et dans la pratique qu'une loy plus juste ou une

coûtume plus raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal et fort dangereux. Il y en a d'autres cachez et enfoncez comme des ordures dans un cloaque, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret et dans l'obscurité ; on ne peut les foüiller et les remüer qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie : les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux que de les ignorer. L'on tolere quelquefois, dans un Etat, un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconveniens qui tous seroient inévitables et irremediables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gemit et qui deviennent neanmoins un bien public, quoyque le public ne soit autre chose que tous les particuliers ; il y a des maux personnels qui concourent au bien et à l'avantage de chaque famille ; il y en a qui affligent, ruinent ou deshonorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de la machine de l'Etat et du gouvernement. D'autres maux renversent des Etats, et sur leurs ruines en élevent de nouveaux. On en a vû enfin qui ont sappé par les fondemens de grands empires, et qui les ont fait évanoüir de dessus la terre pour varier et renouveller la face de l'univers.

¶ Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaste* soit riche, qu'il ait des chiens qui arrétent bien, qu'il crée les

modes sur les équipages et sur les habits, qu'il abonde en superfluitez? Où il s'agit de l'interêt et des commoditez de tout le public, le particulier est-il compté? La consolation des peuples dans les choses qui luy pesent un peu est de sçavoir qu'ils soulagent le prince ou qu'ils n'enrichissent que luy; ils ne se croyent point redevables à Ergaste de l'embellissement de sa fortune.

¶ La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les siecles : on l'a toujours vûë remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'heritiers, et faire perir les freres à une même bataille. Jeune SOYECOUR! je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déja meur, penetrant, élevé, sociable; je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrepide frere, et t'enleve à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire! De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entr'eux de se dépoüiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres; et, pour le faire plus ingenieusement et avec plus de seureté, ils ont inventé de belles regles qu'on appelle l'art militaire; ils ont attaché à la pratique de ces regles la gloire ou la plus solide reputation, et ils ont depuis encheri de siecle en siecle sur la maniere de se détruire reciproquement. De l'injustice des premiers hommes, comme de son unique

source, est venuë la guerre, ainsi que la necessité où ils se sont trouvez de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pû s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toûjours la paix et la liberté.

¶ Le peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ny pour ses biens ny pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasemens et de massacres; souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer; ou, si elles sont une fois en presence, qu'elles ne combattent point; ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place : il va même souvent jusques à oublier ses interêts les plus chers, le repos et la seureté, par l'amour qu'il a pour le changement et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires; quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Còrbie, à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

¶ *Demophile* à ma droite se lamente et s'écrie : « Tout est perdu, c'est fait de l'Etat! Il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment resister à une si forte et si generale conjuration?

quel moyen, je ne dis pas d'être superieur, mais de suffire seul à tant et de si puissans ennemis? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un heros, un ACHILLES y succomberoit. On a fait, ajoûte-t-il, de lourdes fautes; je sçay bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vû la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. » Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur. « C'étoient là des hommes, dit-il; c'étoient des ministres. » Il debite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus desavantageuses que l'on pourroit feindre : tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade et taillé en pieces; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont renduës aux ennemis à discretion et ont passé par le fil de l'épée; et, si vous luy dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas; il ajoûte qu'un tel general a été tué; et, bien qu'il soit vray qu'il n'a reçû qu'une legere blessure et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfans, l'Etat; il se plaint luy-même, *il a perdu un bon ami et une grande protection*. Il dit que la cavallerie allemande est invincible; il palit au seul nom des cuirassiers de l'Empereur. « Si l'on attaque cette place, continuë-t-il, on levera le siege; ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat, ou si on le livre on le doit perdre, et si on le perd,

voilà l'ennemy sur la frontiere. » Et, comme Demophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume; il entend déja sonner le beffroy des villes et crier à l'allarme; il songe à son bien et à ses terres : où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille? où se refugiera-t-il, en Suisse ou à Venise?

Mais à ma gauche *Basilide* met tout d'un coup sur pied une armée de trois cens mille hommes; il n'en rabattroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des generaux et des officiers; il n'oublie pas l'artillerie ny le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoye tant en Allemagne et tant en Flandre; il reserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrenées, et il fait passer la mer à ce qui luy reste; il connoît les marches de ces armées, il sçait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ny plus ny moins : car ses nombres sont toûjours fixes et certains, comme de celuy qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoye s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même

ce jour-là il ne dîne point, et, s'il soupe, c'est sans appetit. Si les nôtres assiegent une place tres-forte, tres-reguliere, pourvûë de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits foibles et mal fortifiez, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'experience, et qu'elle capitulera aprés huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, et, aprés avoir respiré un peu : « Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle! ils sont défaits et à platte couture; le general, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a peri. Voilà, continuë-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous joüons d'un grand bonhéur. » Il s'assit, il souffle aprés avoir debité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue et quitte ses confederez, qu'un autre se dispose à prendre le même parti; il croit fermement avec la populace qu'un troisiéme est mort; il nomme le lieu où il est enterré, et, quand on est détrompé aux halles et aux fauxbourgs, il parie encore pour l'affirmative. Il sçait par une voye indubitable que T. K. L. fait de grands progrés contre l'Empereur, que le Grand-Seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, et que son

visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne; il frappe des mains et il tressaille sur cet évenement dont il ne doute plus : la triple alliance chez luy est un cerbere, et les ennemis autant de monstres à assommer; il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes et que de trophées. Il dit dans le discours familier : *Nôtre auguste heros, nôtre grand potentat, nôtre invincible monarque.* Reduisez-le, si vous pouvez, à dire simplement : « Le roi a beaucoup d'ennemis; ils sont puissans, ils sont unis, ils sont aigris; il les a vaincus, j'espere toûjours qu'il les pourra vaincre. » Ce style, trop ferme et trop decisif pour Demophile, n'est pour Basilide ny assez pompeux ny assez exageré : il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramydes qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée; et, dés qu'il entend dire que les armées sont en presence ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la ceremonie de la cathedrale.

¶ Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une ville les plenipotentiaires où les agens des couronnes et des republiques soit d'une longue et extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple reglement des

rangs, des préseances et des autres ceremonies.

Le ministre ou le plenipotentiaire est un cameleon, est un prothée : semblable quelquefois à un joüeur habile, il ne montre ny humeur ny complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures ou se laisser penetrer, soit pour ne rien laisser échaper de son secret par passion ou par foiblesse. Quelquefois aussi il sçait feindre le caractere le plus conforme aux vûës qu'il a et aux besoins où il se trouve, et paroître tel qu'il a interêt que les autres croyent qu'il est en effet. Ainsi, dans une grande puissance ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme et inflexible pour ôter l'envie de beaucoup obtenir, ou il est facile pour fournir aux autres les occasions de luy demander et se donner la même licence. Une autre fois, ou il est profond et dissimulé, pour cacher une verité en l'annonçant, parce qu'il luy importe qu'il l'ait dite et qu'elle ne soit pas crûë; ou il est franc et ouvert, afin que, lors qu'il dissimule ce qui ne doit pas être sçû, l'on croye neanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut sçavoir, et que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même, ou il est vif et grand parleur pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne luy parle de ce qu'il ne veut pas ou de ce qu'il ne doit pas sçavoir, pour dire plusieurs choses indifferentes qui se modifient ou qui se détruisent

les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte et la confiance, pour se défendre d'une ouverture qui luy est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid et taciturne, pour jetter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter long-temps, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant et avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup et qui ébranlent. Il s'ouvre et parle le premier, pour, en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues et les cabales des ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures et avoir la replique; et dans une autre rencontre il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoy il est permis de faire fond pour luy ou pour ses alliez, pour sçavoir ce qu'il doit demander et ce qu'il peut obtenir. Il sçait parler en termes clairs et formels; il sçait encore mieux parler ambiguëment, d'une maniere enveloppée, user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir ou diminuer dans les occasions et selon ses interêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup; il demande beaucoup pour avoir peu et l'avoir plus seurement. Il exige d'abord de petites choses qu'il prétend ensuite luy devoir être comptées pour rien, et qui ne l'excluënt pas d'en de-

mander une plus grande; et il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre consequence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé; mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienseance de refuser luy-même ce qu'il sçait bien qui luy sera demandé et qu'il ne veut pas octroyer : aussi soigneux alors d'exagerer l'énormité de la demande, et de faire convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne luy pas accorder ce qu'il sollicite avec instance; également appliqué à faire sonner haut et à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, et à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de luy donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance et obligent de rejetter ce que l'on accepteroit inutilement, qui luy font cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes et mettent dans leur tort ceux qui les luy refusent. Il accorde plus qu'on ne luy demande, pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long-temps prier, presser, importuner, sur une chose mediocre, pour éteindre les esperances et ôter la pensée d'exiger de luy rien de plus fort; ou, s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toûjours avec des conditions qui luy font par-

tager le gain et les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'interêt d'un allié, s'il y trouve son utilité et l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliances, que de tranquillité publique, que d'interêt public; et en effet il ne songe qu'aux siens, c'est à dire à ceux de son maître ou de sa republique. Tantôt il réünit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, et tantôt il divise quelques autres qui étoient unis : il intimide les forts et les puissans, il encourage les foibles; il unit d'abord d'interêt plusieurs foibles contre un plus puissant, pour rendre la balance égale; il se joint ensuite aux premiers pour la faire pancher, et il leur vend cher sa protection et son alliance. Il sçait interesser ceux avec qui il traite; et, par un adroit manége, par de fins et de subtils détours, il leur fait sentir leurs avantages particuliers, les biens et les honneurs qu'ils peuvent esperer par une certaine facilité, qui ne choque point leur commission ny les intentions de leurs maîtres : il ne veut pas aussi être crû imprenable par cet endroit; il laisse voir en luy quelque peu de sensibilité pour sa fortune; il s'attire par là des propositions qui luy découvrent les vûës des autres les plus secrettes, leurs desseins les plus profonds et leur derniere ressource, et il en profite. Si quelquefois il est lezé dans quelques chefs qui ont enfin

été reglez, il crie haut; si c'est le contraire, il crie plus haut, et jette ceux qui perdent sur la justification et la défensive. Il a son fait digeré par la cour, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait luy sont prescrites; et il agit neanmoins, dans les points difficiles et dans les articles contestez, comme s'il se relâchoit de luy-même sur le champ et comme par un esprit d'accommodement; il ose même promettre à l'Assemblée qu'il fera goûter la proposition, et qu'il n'en sera pas désavoüé; il fait courir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extremité et dans les momens où il luy seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur tout par ses intrigues au solide et à l'essentiel, toûjours prest de leur sacrifier les minuties et les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage et de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres et les pousse jusqu'au découragement; il se précautionne et s'endurcit contre les lenteurs et les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultez et les obstacles, persuadé que le temps seul et les conjonctures amenent les choses, et conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un interêt secret à la rupture de la negociation, lors qu'il desire le plus

ardemment qu'elle soit continuée; et, si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir pour y réüssir en presser la continuation et la fin. S'il survient un grand évenement, il se roidit ou il se relâche selon qu'il luy est utile ou préjudiciable; et, si par une grande prudence il sçait le prévoir, il presse et il temporise selon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou esperer, et il regle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du genie des nations avec qui il traite, du temperament et du caractere des personnes avec qui il negocie : toutes ses vûës, toutes ses maximes, tous les raffinemens de sa politique, tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé et de tromper les autres.

¶ Le caractere des François demande du serieux dans le souverain.

¶ L'un des malheurs du prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le peril qu'il y a à le répandre; son bonheur est de rencontrer une personne seure qui l'en décharge.

¶ Il ne manque rien à un roy que les douceurs d'une vie privée; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié et par la fidelité de ses amis.

¶ Le plaisir d'un roy qui mérite de l'être est de

l'être moins quelquefois; de sortir du theatre, de quitter le bas de saye et les brodequins, et de joüer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

¶ Rien ne fait plus d'honneur au prince que la modestie de son favori.

¶ Le favori n'a point de suite; il est sans engagement et sans liaisons; il peut être entouré de parens et de creatures, mais il n'y tient pas : il est détaché de tout et comme isolé.

¶ Je ne doute point qu'un favori, s'il a quelque force et quelque élevation, ne se trouve souvent confus et déconcerté des bassesses, des petitesses, de la flatterie, des soins superflus et des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent et qui s'attachent à luy comme ses viles creatures, et qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude par le ris et la mocquerie.

¶ Hommes en place, ministres, favoris, me permettrez-vous de le dire, ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de vôtre memoire et pour la durée de vôtre nom : les titres passent, la faveur s'évanoüit, les dignitez se perdent, les richesses se dissipent et le mérite dégenere; vous avez des enfans, il est vray, dignes de vous, j'ajoûte même capables de soûtenir toute votre fortune; mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette

unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez; ils ont des ayeuls à qui, tout grands que vous étes, vous ne faites que succeder. Ayez de la vertu et de l'humanité, et si vous me dites : « Qu'aurons-nous de plus? » je vous répondray : « De l'humanité et de la vertu. » Maîtres alors de l'avenir et indépendans d'une posterité, vous étes seurs de durer autant que la monarchie; et, dans le temps que l'on montrera les ruines de vos châteaux, et peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos loüables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples; ils considereront avidement vos portraits et vos medailles, ils diront : « Cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son maître avec force et avec liberté, et a plus craint de luy nuire que de luy déplaire; il luy a permis d'être bon et bienfaisant, de dire de ses villes : *ma bonne ville*, et de son peuple : *mon peuple*. Cet autre dont vous voyez l'image et en qui l'on remarque une phisionomie forte, jointe à un air grave, austere et majestueux, augmente d'année à autre de reputation; les plus grands politiques souffrent de luy être comparez : son grand dessein a été d'affermir l'autorité du prince et la seureté des peuples par l'abaissement des grands; ny les partis, ny les conjurations, ny les trahisons, ny le peril de la mort, ny ses infirmitez, n'ont pû l'en

détourner : il a eu du temps de reste pour entamer un ouvrage, continué ensuite et achevé par l'un de nos plus grands et de nos meilleurs princes, l'extinction de l'heresie. »

¶ Le panneau le plus délié et le plus specieux qui dans tous les temps ait été tendu aux grands par leurs gens d'affaires, et aux rois par leurs ministres, est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter et de s'enrichir. Excellent conseil, maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Perou, du moins pour ceux qui ont sçû jusqu'à present l'inspirer à leurs maîtres !

¶ C'est un extrême bonheur pour les peuples, quand le prince admet dans sa confiance et choisit pour le ministere ceux mêmes qu'ils auroient voulu luy donner s'ils en avoient été les maîtres.

¶ La science des détails ou une diligente attention aux moindres besoins de la republique est une partie essentielle au bon gouvernement, trop negligée à la verité dans les derniers temps par les rois ou par les ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le souverain qui l'ignore, ny assez estimer dans celuy qui la possede. Que sert, en effet, au bien des peuples et à la douceur de leurs jours, que le prince place les bornes de son empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs souverainetez des provinces de son royaume ; qu'il leur soit également superieur par

les sieges et par les batailles, et qu'ils ne soient devant luy en seureté ny dans les plaines ny dans les plus forts bastions; que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre et pour l'arréter; qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toûjours et qu'il triomphe toûjours; que leurs dernieres esperances soient tombées par le raffermissement d'une santé qui donnera au monarque le plaisir de voir les princes, ses petits-fils, soûtenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses et conquerir de nouveaux Etats; commander de vieux et experimentez capitaines, moins par leur rang et leur naissance que par leur genie et leur sagesse; suivre les traces augustes de leur victorieux pere, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrepidité? Que me serviroit, en un mot, comme à tout le peuple, que le prince fût heureux et comblé de gloire par luy-même et par les siens, que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence; si, à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les ruës d'une ville au fer d'un assassin, et que je craignisse moins, dans l'horreur de la nuit, d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts que dans ses carrefours; si la seureté, l'ordre et la propreté ne

rendoient pas le sejour des villes si delicieux, et n'y avoient pas amené, avec l'abondance, la douceur de la société; si, foible et seul de mon parti, j'avois à souffrir dans ma metairie du voisinage d'un grand, et si l'on avoit moins pourvû à me faire justice de ses entreprises; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres et d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement; si, par la facilité du commerce, il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes et de me nourrir de viandes saines, et de les acheter peu; si enfin, par les soins du prince, je n'étois pas aussi content de ma fortune qu'il doit luy-même par ses vertus l'être de la sienne?

¶ Les huit ou les dix mille hommes sont au souverain comme une monnoye dont il achete une place ou une victoire: s'il fait qu'il luy en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celuy qui marchande et qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

¶ Tout prospere dans une monarchie où l'on confond les interêts de l'Etat avec ceux du prince.

¶ Nommer un roy PERE DU PEUPLE est moins faire son éloge que l'appeller par son nom ou faire sa définition.

¶ Il y a un commerce ou un retour de devoirs du souverain à ses sujets, et de ceux-cy au souve-

rain; quels sont les plus assujettissans et les plus penibles, je ne le decideray pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagemens du respect, des secours, des services, de l'obéïssance, de la dépendance; et, d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes, par leurs crimes, deviennent naturellement soûmis aux loix et à la justice, dont le prince est le dépositaire; ajoûter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ny discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie.

¶ Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le declin d'un beau jour, paît tranquillement le thim et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menuë et tendre qui a échapé à la faux du moissonneur; le berger, soigneux et attentif, est debout auprés de ses brebis, il ne les perd pas de vûë, il les suit, il les conduit, il les change de paturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien, qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déja en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance!

quelle servitude! Quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince.

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une lesse d'or et de soye : que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups?

¶ Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! quel dangereux poste que celuy qui expose à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes!

¶ Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joye plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connoistre qu'ils sont aimez, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples?

¶ Il y a peu de regles generales et de mesures certaines pour bien gouverner; l'on suit le temps et les conjonctures, et cela roule sur la prudence et sur les vûës de ceux qui regnent : aussi le chef d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gouvernement; et ce ne seroit peut-être pas une chose possible, si les peuples, par l'habitude où ils sont de la dé-

pendance et de la soûmission, ne faisoient la moitié de l'ouvrage.

¶ Sous un tres-grand roy, ceux qui tiennent les premieres places n'ont que des devoirs faciles et que l'on remplit sans nulle peine : tout coule de source ; l'autorité et le genie du prince leur applanissent les chemins, leur épargnent les difficultez, et font tout prosperer au delà de leur attente : ils ont le mérite de subalternes.

¶ Si c'est trop de se trouver chargé d'une seule famille, si c'est assez d'avoir à répondre de soy seul, quel poids, quel accablement que celuy de tout un royaume ! Un souverain est-il payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puissance absoluë, par toutes les prosternations des courtisans ? Je songe aux penibles, douteux et dangereux chemins qu'il est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique ; je repasse les moyens extrêmes, mais necessaires, dont il use souvent pour une bonne fin ; je sçay qu'il doit répondre à Dieu même de la felicité de ses peuples, que le bien et le mal est en ses mains, et que toute ignorance ne l'excuse pas ; et je me dis à moy-même : « Voudrois-je regner ? Un homme un peu heureux dans une condition privée devroit-il y renoncer pour une monarchie ? N'est-ce pas beaucoup, pour celuy qui se trouve en place par un droit hereditaire, de supporter d'être né roy ? »

¶ Que de dons du Ciel ne faut-il pas pour bien regner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressez de voir le prince, et qui conserve le respect dans le courtisan. Une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point; ne faire jamais ny menaces ny reproches, ne point ceder à la colere, et être toûjours obéï. L'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincere, et dont on croit voir le fond, et ainsi tres-propre à se faire des amis, des creatures et des alliez; être secret toutefois, profond et impenetrable dans ses motifs et dans ses projets. Du serieux et de la gravité dans le public, de la briéveté, jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils. Une maniere de faire des graces qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie; le discernement des esprits des talens et des complexions, pour la distribution des postes et des emplois; le choix des generaux et des ministres. Un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connoist le meilleur parti et le plus juste; un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit, jusques à prononcer quelquefois contre soy-même en faveur du peuple, des alliez, des ennemis; une

memoire heureuse et tres-presente qui rapporte les
besoins des sujets, leurs visages, leurs noms, leurs
requestes. Une vaste capacité [illegible]
seulement aux affaires de [illegible]
aux maximes d'Estat, aux [illegible]
reculement des frontieres par la [illegible]
velles provinces, et à leur [illegible]
nombre de forteresses [illegible]
sçache aussi se renfermer [illegible]
dans les détails de tout [illegible]
nisse un culte faux [illegible]
veraineté, s'il s'y rencontre [illegible]
cruels et impies, s'ils [illegible]
loix et les coustumes [illegible]
d'abus; qui donne aux villes [illegible]
plus de commoditez [illegible]
exacte police, plus [illegible]
des édifices somptueux. [illegible]
scandaleux, donner [illegible]
exemple du credit [illegible]
ger l'Église, ses ministres [illegible]
ménager ses [illegible]
jours occupé [illegible]
rendre les armées [illegible]
sur les provinces [illegible]
talens pour la guerre [illegible]
borieux; avoir les armes [illegible]
mander en personne [illegible]

menager sa vie que pour le bien de son Etat, aimer le bien de son Etat et sa gloire plus que sa vie. Une puissance tres-absoluë, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche et sous laquelle tous plient également. Une étenduë de connoissance qui fait que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immediatement et par luy-même; que ses generaux ne sont, quoy qu'éloignez de luy, que ses lieutenans, et les ministres que ses ministres. Une profonde sagesse qui sçait declarer la guerre, qui sçait vaincre et user de la victoire; qui sçait faire la paix, qui sçait la rompre, qui sçait quelquefois et selon les divers interêts contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des regles à une vaste ambition, et sçait jusques où l'on doit conquerir. Au milieu d'ennemis couverts ou declarez, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts et les sciences, former et executer des projets d'édifices surprenans. Un genie enfin superieur et puissant, qui se fait aimer et reverer des siens, craindre des étrangers; qui fait d'une cour et même de tout un royaume comme une seule famille, unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus

me semblent renfermées dans l'idée du monarque: il est vray qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet; il faut que tant de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le temperament; et il me paroît qu'un monarque qui les rassemble toutes en sa personne est bien digne du nom de grand.





DE L'HOMME

NE nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature; c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

¶ Les hommes en un sens ne sont point legers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bien-séances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toûjours mauvaises, fermes et constans dans le mal, ou dans l'indifference pour la vertu.

¶ Le stoïcisme est un jeu d'esprit et une idée semblable à la Republique de Platon. Les stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens et des amis;

regarder froidement la mort, et comme une chose indifferente qui ne devoit ny réjoüir ny rendre triste; n'être vaincu ny par le plaisir ny par la douleur, sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir ny jetter une seule larme; et ce phantôme de vertu et de constance ainsi imaginé, il leur a plû de l'appeller un sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils luy ont trouvez, et n'ont presque relevé aucun de ses foibles; au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils luy ont tracé l'idée d'une perfection et d'un héroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi, le sage qui n'est pas ou qui n'est qu'imaginaire se trouve naturellement et par luy-même au dessus de tous les évenemens et de tous les maux. Ny la goutte la plus douloureuse, ny la colique la plus aiguë, ne sçauroient luy arracher une plainte. Le ciel et la terre peuvent être renversez sans l'entraîner dans leur chûte, et il demeureroit ferme sur les ruines de l'univers, pendant que l'homme, qui est en effet fort de son sens, crie, se desespere, étincelle des yeux et perd la respiration pour un chien perdu ou pour une porcelaine qui est en pieces.

¶ Inquietude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite, tous



DE L'HOMME

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature; c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

¶ Les hommes en un sens ne sont point legers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bien-séances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toûjours mauvaises, fermes et constans dans le mal, ou dans l'indifference pour la vertu.

¶ Le stoïcisme est un jeu d'esprit et une idée semblable à la Republique de Platon. Les stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens et des amis;

der froidement la mort, et comme une chose
erente qui ne devoit ny réjoüir ny rendre
; n'être vaincu ny par le plaisir ny par la
ɜur, sentir le fer ou le feu dans quelque partie
ɔn corps sans pousser le moindre soupir ny
· une seule larme; et ce phantôme de vertu
ɜ constance ainsi imaginé, il leur a plû de
eller un sage. Ils ont laissé à l'homme tous
éfauts qu'ils luy ont trouvez, et n'ont presque
é aucun de ses foibles; au lieu de faire de ses
des peintures affreuses ou ridicules qui ser-
ıt à l'en corriger, ils luy ont tracé l'idée d'une
ction et d'un héroïsme dont il n'est point ca-
, et l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi, le
qui n'est pas ou qui n'est qu'imaginaire se
e naturellement et par luy-même au dessus
us les évenemens et de tous les maux. Ny la
e la plus douloureuse, ny la colique la plus
, ne sçauroient luy arracher une plainte. Le
ɜt la terre peuvent être renversez sans l'en-
r dans leur chûte, et il demeureroit ferme
s ruines de l'univers, pendant que l'homme,
t en effet fort de son sens, crie, se desespere,
elle des yeux et perd la respiration pour un
perdu ou pour une porcelaine qui est en
s.

nquietude d'esprit, inégalité d'humeur, in-
ance de cœur, incertitude de conduite, tous

vices de l'ame, mais differens, et qui, avec tout le rapport qui paroît entr'eux, ne se supposent pas toûjours l'un l'autre dans un même sujet.

¶ Il est difficile de decider si l'irresolution rend l'homme plus malheureux que méprisable, de même s'il y a toûjours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun.

¶ Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manieres differentes; il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été; il se succede à luy-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions; ny de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? Est-ce *Euthicrate* que vous abordez? Aujourd'huy quelle glace pour vous! Hier il vous recherchoit, il vcus caressoit; vous donniez de la jalousie à ses amis. Vous reconnoît-il bien? dites-luy vôtre nom.

¶ *Menalque* descend son escalier [1], ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'exa-

---

1. Cecy est moins un caractere particuiier qu'un recueil de faits de distraction; ils ne sçauroient être en trop grand nombre s'ils sont agreables : car, les goûts étant differens, on a à choisir.

miner, il [illegible]
épée est [illegible]
battus [illegible]
sus ses [illegible]
sent tout d'un [illegible]
ou au visage : [illegible]
peut être, [illegible]
veillant, il se [illegible]
rette, ou [illegible]
porte [illegible]
fois [illegible]
gle, s'[illegible]
luy chacun de [illegible]
arrivé plusieurs [illegible]
à la rencontre [illegible]
reconnoître à [illegible]
coller à [illegible]
il broüille, il [illegible]
l'un aprés l'autre [illegible]
tout ; il demande [illegible]
semblable à [illegible]
demander son [illegible] elle [illegible]
sage. Il entre à [illegible]
lustre où sa perruque [illegible]
penduë. Tous les [illegible]
Menalque regarde aussi [illegible]
autres; il cherche des [illegible]
ùo est celuy qui montre ses oreilles [illegible]

manque une perruque. S'il va par la ville, aprés avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passans, qui luy disent précisément le nom de sa ruë; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, et, trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans. Le cocher touche et croit remener son maître dans sa maison; Menalque se jette hors de la portiere, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet. Tout luy est familier, rien ne luy est nouveau; il s'assit, il se repose, il est chez soy. Le maître arrive; celuy-cy se leve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il réve, il reprend la parole. Le maître de la maison s'ennuye et demeure étonné; Menalque ne l'est pas moins et ne dit pas ce qu'il en pense; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin; il l'espere, et il prend patience. La nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bien-tôt que c'est luy qui la reçoit, il s'établit dans son fauteüil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous momens qu'elle se leve et le laisse en liberté;

mais, comme cela tire en longueur, qu'il a faim et que la nuit est déja avancée, il la prie à souper : elle rit, et si haut qu'elle le réveille. Luy-même se marie le matin, l'oublie le soir et découche la nuit de ses nôces; et quelques années aprés il perd sa femme, elle meurt entre ses bras; il assiste à ses obseques, et le lendemain, quand on luy vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie. C'est luy encore qui entre dans une eglise, et, prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pillier et sa tasse pour le benitier, y plonge la main, la porte à son front, lors qu'il entend tout d'un coup le pillier qui parle et qui luy offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus; la machine plie, s'enfonce et fait des efforts pour crier. Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passez sur ses épaules et ses deux mains jointes et étenduës, qui luy prennent le nez et luy ferment la bouche. Il se retire confus et va s'agenoüiller ailleurs; il tire un livre pour faire sa priere, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église qu'un homme de livrée court aprés luy, le joint, luy demande en riant s'il n'a point la pantoufle de monseigneur. Menalque luy montre la

sienne, et luy dit : *Voilà toutes les pantoufles que j'ay sur moy;* il se foüille neanmoins et tire celle de l'évêque de ***, qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprés de son feu, et dont, avant de prendre congé de luy, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre. Ainsy Menalque s'en retourne chez soy avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et, voulant continuer de joüer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il luy plaît, croit la remettre où il l'a prise. Il entend abboyer dans son armoire qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il jouë au trictrac, il demande à boire, on luy en apporte; c'est à luy à joüer, il tient le cornet d'une main et un verre de l'autre, et, comme il a une grande soif, il avale les dez et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celuy contre qui il jouë; et, dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit et jette son chapeau à terre en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, et il demande quelle heure il est. On luy presente une montre; à peine l'a-t-il reçûë que, ne songeant plus ny à l'heure ny à la montre, il la jette dans la riviere comme une chose qui l'embarasse.

Luy-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toûjours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout; il écrit une seconde lettre, et, aprés les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots : *Maître Olivier, ne manquez, si-tôt la presente reçûë, de m'envoyer ma provision de foin...* Son fermier reçoit l'autre; il l'ouvre et se la fait lire. On y trouve : *Monseigneur, j'ai reçû avec une soûmission aveugle les ordres qu'il a plû à Votre Grandeur....* Luy-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, aprés l'avoir cachetée, il éteint sa bougie; il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte*, et il sçait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre; un autre le monte, à qui il dit : *C'est vous que je cherche.* Il le prend par la main, le fait descendre avec luy, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort; il va, il revient sur ses pas; il regarde enfin celuy qu'il traîne aprés soy depuis un quart-d'heure; il est étonné que ce soit luy; il n'a rien à luy dire, il luy quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déja bien loin de vous quand vous songez à luy répondre; ou bien il vous demande en courant comment se porte vôtre pere, et comme vous luy dites qu'il est fort mal, il vous crie

menager sa vie que pour le bien de son Etat, aimer le bien de son Etat et sa gloire plus que sa vie. Une puissance tres-absoluë, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche et sous laquelle tous plient également. Une étenduë de connoissance qui fait que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immediatement et par luy-même; que ses generaux ne sont, quoy qu'éloignez de luy, que ses lieutenans, et les ministres que ses ministres. Une profonde sagesse qui sçait declarer la guerre, qui sçait vaincre et user de la victoire; qui sçait faire la paix, qui sçait la rompre, qui sçait quelquefois et selon les divers interêts contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des regles à une vaste ambition, et sçait jusques où l'on doit conquerir. Au milieu d'ennemis couverts ou declarez, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts et les sciences, former et executer des projets d'édifices surprenans. Un genie enfin superieur et puissant, qui se fait aimer et reverer des siens, craindre des étrangers; qui fait d'une cour et même de tout un royaume comme une seule famille, unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus

me semblent renfermées dans l'idée du souverain: il est vray qu'il est rare de les voir réünies dans un même sujet; il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le temperament; et il me paroît qu'un monarque qui les rassemble toutes en sa personne est bien digne du nom de grand.





DE L'HOMME

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature; c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

¶ Les hommes en un sens ne sont point legers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bien-séances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toûjours mauvaises, fermes et constans dans le mal, ou dans l'indifference pour la vertu.

¶ Le stoïcisme est un jeu d'esprit et une idée semblable à la Republique de Platon. Les stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens et des amis;

egarder froidement la mort, et comme une chose
ndifferente qui ne devoit ny réjoüir ny rendre
triste; n'être vaincu ny par le plaisir ny par la
douleur, sentir le fer ou le feu dans quelque partie
de son corps sans pousser le moindre soupir ny
jetter une seule larme; et ce phantôme de vertu
et de constance ainsi imaginé, il leur a plû de
l'appeller un sage. Ils ont laissé à l'homme tous
les défauts qu'ils luy ont trouvez, et n'ont presque
elevé aucun de ses foibles; au lieu de faire de ses
rices des peintures affreuses ou ridicules qui ser-
rissent à l'en corriger, ils luy ont tracé l'idée d'une
erfection et d'un héroïsme dont il n'est point ca-
able, et l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi, le
age qui n'est pas ou qui n'est qu'imaginaire se
rouve naturellement et par luy-même au dessus
le tous les évenemens et de tous les maux. Ny la
goutte la plus douloureuse, ny la colique la plus
iguë, ne sçauroient luy arracher une plainte. Le
iel et la terre peuvent être renversez sans l'en-
raîner dans leur chûte, et il demeureroit ferme
ur les ruines de l'univers, pendant que l'homme,
qui est en effet fort de son sens, crie, se desespere,
tincelle des yeux et perd la respiration pour un
hien perdu ou pour une porcelaine qui est en
ieces.

¶ Inquietude d'esprit, inégalité d'humeur, in-
onstance de cœur, incertitude de conduite, tous

vices de l'ame, mais differens, et qui, avec tout le rapport qui paroît entr'eux, ne se supposent pas toûjours l'un l'autre dans un même sujet.

¶ Il est difficile de decider si l'irresolution rend l'homme plus malheureux que méprisable, de même s'il y a toûjours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun.

¶ Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manieres differentes; il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été; il se succede à luy-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions; ny de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? Est-ce *Euthicrate* que vous abordez? Aujourd'huy quelle glace pour vous! Hier il vous recherchoit, il vcus caressoit; vous donniez de la jalousie à ses amis. Vous reconnoît-il bien? dites-luy vôtre nom.

¶ *Menalque* descend son escalier [1], ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'exa-

---

1. Cecy est moins un caractere particulier qu'un recueil de faits de distraction; ils ne sçauroient être en trop grand nombre s'ils sont agreables : car, les goûts étant differens, on a à choisir.

miner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celuy d'un aveugle, s'embarasser dans ses jambes et tomber avec luy chacun de son côté à la renverse. Il luy est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnoître à peine et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour luy faire place. Il cherche, il broüille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un aprés l'autre : *on luy perd tout, on luy égare tout;* il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenoit le tems de demander son masque lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspenduë. Tous les courtisans regardent et rient; Menalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux dans toute l'assemblée ùo est celuy qui montre ses oreilles et à qui il

manque une perruque. S'il va par la ville, aprés avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passans, qui luy disent précisément le nom de sa ruë; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, et, trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans. Le cocher touche et croit remener son maître dans sa maison; Menalque se jette hors de la portiere, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet. Tout luy est familier, rien ne luy est nouveau; il s'assit, il se repose, il est chez soy. Le maître arrive; celuy-cy se leve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il réve, il reprend la parole. Le maître de la maison s'ennuye et demeure étonné; Menalque ne l'est pas moins et ne dit pas ce qu'il en pense; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin; il l'espere, et il prend patience. La nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bien-tôt que c'est luy qui la reçoit, il s'établit dans son fauteüil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous momens qu'elle se leve et le laisse en liberté;

mais, comme cela tire en longueur, qu'il a faim et que la nuit est déja avancée, il la prie à souper : elle rit, et si haut qu'elle le réveille. Luy-même se marie le matin, l'oublie le soir et découche la nuit de ses nôces; et quelques années aprés il perd sa femme, elle meurt entre ses bras; il assiste à ses obseques, et le lendemain, quand on luy vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie. C'est luy encore qui entre dans une eglise, et, prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pillier et sa tasse pour le benitier, y plonge la main, la porte à son front, lors qu'il entend tout d'un coup le pillier qui parle et qui luy offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus; la machine plie, s'enfonce et fait des efforts pour crier. Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passez sur ses épaules et ses deux mains jointes et étenduës, qui luy prennent le nez et luy ferment la bouche. Il se retire confus et va s'agenoüiller ailleurs; il tire un livre pour faire sa priere, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église qu'un homme de livrée court aprés luy, le joint, luy demande en riant s'il n'a point la pantoufle de monseigneur. Menalque luy montre la

sienne, et luy dit : *Voilà toutes les pantoufles que j'ay sur moy;* il se foüille neanmoins et tire celle de l'évêque de ***, qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprés de son feu, et dont, avant de prendre congé de luy, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre. Ainsy Menalque s'en retourne chez soy avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et, voulant continuer de joüer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il luy plaît, croit la remettre où il l'a prise. Il entend abboyer dans son armoire qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il jouë au trictrac, il demande à boire, on luy en apporte; c'est à luy à joüer, il tient le cornet d'une main et un verre de l'autre, et, comme il a une grande soif, il avale les dez et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celuy contre qui il jouë; et, dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit et jette son chapeau à terre en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, et il demande quelle heure il est. On luy presente une montre; à peine l'a-t-il reçûë que, ne songeant plus ny à l'heure ny à la montre, il la jette dans la riviere comme une chose qui l'embarasse.

Luy-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toûjours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout; il écrit une seconde lettre, et, aprés les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots : *Maître Olivier, ne manquez, si-tôt la presente reçûë, de m'envoyer ma provision de foin...* Son fermier reçoit l'autre; il l'ouvre et se la fait lire. On y trouve : *Monseigneur, j'ai reçû avec une soûmission aveugle les ordres qu'il a plû à Votre Grandeur....* Luy-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, aprés l'avoir cachetée, il éteint sa bougie; il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte,* et il sçait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre; un autre le monte, à qui il dit : *C'est vous que je cherche.* Il le prend par la main, le fait descendre avec luy, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort; il va, il revient sur ses pas; il regarde enfin celuy qu'il traîne aprés soy depuis un quart-d'heure; il est étonné que ce soit luy; il n'a rien à luy dire, il luy quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déja bien loin de vous quand vous songez à luy répondre; ou bien il vous demande en courant comment se porte vôtre pere, et comme vous luy dites qu'il est fort mal, il vous crie

qu'il en est bien-aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin. *Il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose;* il contemple vôtre main. « Vous avez là, dit-il, un beau rubis; est-il balais? » Il vous quitte et continuë sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau; il tient à d'autres d'autres discours; puis, revenant à celuy-cy : « Vous avez eu, luy dit-il, de beaux jours à Fontainebleau; vous y avez sans doute beaucoup chassé? » Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en luy-même, il éclate d'une chose qui luy passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cry plaintif, il baaille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vray que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas joüir long-temps. On a inventé aux tables une grande cueillere pour la commodité du service; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le po-

tage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner, ou, s'il s'en souvient, et qu'il trouve que l'on luy donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celuy qui est à sa droite; il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoy tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on luy a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité. On luy rend visite; il y a un cercle d'hommes et de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, et en leur presence il souleve sa couverture et crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux, on luy fait voir un cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent peintre. Le religieux qui les luy explique parle de saint Bruno, du chanoine et de son avanture, en fait une longue histoire et la montre dans l'un de ses tableaux. Menalque, qui pendant la narration est hors du cloître et bien loin au delà, y revient enfin, et demande au pere si c'est le chanoine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve; il luy parle de son défunt mari, luy demande comment il est mort. Cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fiévre qu'il se portoit bien jusqu'à l'agonie. *Madame,* luy demande Menal-

que, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celuy-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine; il se leve avant le fruit et prend congé de la compagnie. On le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celuy où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fist attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques? Il est étonné de ne le point voir. « Où peut-il être? dit-il; que fait-il? qu'est-il devenu? Qu'il ne se presente plus devant moy, je le chasse dés à cette heure. » Le valet arrive, à qui il demande fierement d'où il vient; il luy répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, et il luy rend un fidele compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas : pour un stupide, car il n'écoute point, et il parle encore moins; pour un fou, car, outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces et à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier et incivil, car vous le salüez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsideré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache; d'execution ou d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté; de roture devant des ro-

turiers qui sont riches et qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprés de soy un fils naturel sous le nom et le personnage d'un valet; et, quoy qu'il veüille le dérober à la connoissance de sa femme et de ses enfans, il luy échape de l'appeller son fils dix fois le jour. Il a pris aussi la resolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, et il ne laisse pas de dire de temps en temps, en parlant de sa maison et de ses ancêtres, que les Menalques ne se sont jamais mesalliez. Enfin il n'est ny present ny attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation : il pense et il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense; aussi ne parle-t-il gueres conséquemment et avec suite : où il dit *non*, souvent il faut dire *oüy*, et, où il dit *oüy*, croyez qu'il veut dire *non*; il a, en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts; mais il ne s'en sert point, il ne regarde ny vous, ny personne, ny rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de luy, et encore dans le temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce, ce sont ces mots : *Oüy vrayement. C'est vray. Bon! Tout de bon? Oüy-dà! je pense qu'oüy. Asseurément. Ah! Ciel!* et quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placez à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle serieusement son laquais

Monsieur; et son ami, il l'appelle *la Verdure;* il dit *Vôtre Reverence* à un prince du sang, et *Vôtre Altesse* à un jesuite. Il entend la messe; le prêtre vient à éternuer, il luy dit : *Dieu vous assiste!* Il se trouve avec un magistrat; cet homme, grave par son caractere, venerable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un évenement, et luy demande si cela est ainsi; Menalque luy répond : *Oüy, Mademoiselle.* Il revient une fois de la campagne; ses laquais en livrée entreprennent de le voler et y réüssissent; ils descendent de son carosse, luy portent un bout de flambeau sous la gorge, luy demandent la bourse, et il la rend; arrivé chez soy, il raconte son avanture à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et il leur dit : *Demandez à mes gens, ils y étoient.*

¶ L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie; pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toûjours un défaut visible et manifeste; il est vray cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

¶ Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux : « C'est son humeur », n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais

avoüer sans y penser que de si grands défauts sont irremediables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop negligée parmy les hommes; ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est à dire à être des hommes : l'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur et de la souplesse; elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piege pour surprendre les simples et pour faire valoir leurs artifices; l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur qu'ils fussent toûjours plians, faciles, complaisans, et qu'il fût moins vray quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent et les bons qui font souffrir.

¶ Le commun des hommes va de la colere à l'injure : quelques-uns en usent autrement; ils offensent, et puis ils se fâchent; la surprise où l'on est toûjours de ce procedé ne laisse pas de place au ressentiment.

¶ Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un employ que pour pouvoir obliger et n'en rien faire; la chose la plus prompte et qui se presente d'abord, c'est le refus, et l'on n'accorde que par reflexion

¶ Sçachez précisément ce que vous pouvez at-

¶ La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe toute à desirer; l'on remet à l'avenir son repos et ses joyes, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déja disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là quand la fiévre nous saisit et nous éteint; si l'on eût gueri, ce n'étoit que pour desirer plus long-temps.

¶ Lors qu'on desire, on se rend à discretion à celuy de qui l'on espere : est-on seur d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

¶ Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, et si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile devient suspecte : l'on comprend à peine, ou que ce qui coûte si peu puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose : l'on croit mériter les bons succés, mais n'y devoir compter que fort rarement.

¶ L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie luy ôte cette derniere ressource.

¶ Quoy que j'aye pû dire ailleurs, peut-être que les affligez ont tort : les hommes semblent être nez pour l'infortune, la douleur et la pauvreté, peu en échapent; et, comme toute disgrace peut

leur arriver, ils devroient être préparez à toute disgrace.

¶ Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres interêts, si herissez de difficultez, veulent si fort tromper, et si peu être trompez; mettent si haut ce qui leur appartient, et si bas ce qui appartient aux autres, que j'avouë que je ne sçay par où et comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la tréve, les traitez, les alliances.

¶ A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté, et la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croyent aisément que les autres le sont; ils ne peuvent gueres être trompez, et ils ne trompent pas long-temps.

Je me racheteray toûjours fort volontiers d'être fourbe par être stupide et passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoûte la malice au mensonge.

¶ S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, et de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir sçû pendant tout le cours de leur vie tromper les autres. Comment voulez-vous qu'*Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont

mérité des graces et des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir ou desobligez, ne présume pas infiniment de soy et de son industrie?

¶ L'on n'entend dans les places et dans les ruës des grandes villes, et de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse* et de *plaider contre sa promesse :* est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventez pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole : honte de l'humanité.

Ostez les passions, l'interêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes! Les besoins et la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

¶ Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens et des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la reflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité, et combien il est penible aux hommes d'être constans, genereux, fideles, d'être touchez d'une amitié plus forte que leur interêt : comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils penetrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut

haïr les hommes en general, où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevez, et il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

¶ Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement, et dont l'idée seule nous enleve et nous transporte; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en joüit moins que l'on aspire encore à de plus grands.

¶ Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, et dont la seule vûë fait fremir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

¶ Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on herite, qu'un beau cheval ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur et pour faire moins sentir une grande perte.

¶ Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

¶ Si la vie est miserable, elle est penible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre : l'un revient à l'autre.

¶ Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins queleur propre vie.

¶ *Irene* se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recruë de fatigue; et le dieu prononce que cela luy arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire : elle dit qu'elle est le soir sans appetit; l'oracle luy ordonne de dîner peu: elle ajoûte qu'elle est sujette à des insomnies, et il luy prescrit de n'être au lit que pendant la nuit: elle luy demande pourquoy elle devient pesante, et quel remede; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midy, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle luy declare que le vin luy est nuisible; l'oracle luy dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigestions, et il ajoûte qu'elle fasse diette. « Ma vûë s'affoiblit, dit Irene. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affoiblis moymême, continuë-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ay été.—C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur?—Le plus court, Irene, c'est de mourir, comme ont fait vôtre mere et vôtre ayeule. —Fils

d'Apollon, s'écrie Irene, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait reverer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mysterieux, et ne sçavois-je pas tous ces remedes que vous m'enseignez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abreger vos jours par un long voyage? »

¶ La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie; il est plus dur de l'apprehender que de la souffrir.

¶ L'inquietude, la crainte, l'abattement, n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

¶ Ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain; c'est un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini et de ce qu'on appelle éternité.

¶ Pensons que, comme nous soûpirons presentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus et ne reviendra point, la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore et que nous n'estimons pas assez.

¶ L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas seur de pouvoir atteindre.

¶ L'on espere de vieillir et l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire l'on aime la vie et l'on fuit la mort

¶ C'est plûtôt fait de ceder à la nature et de craindre la mort que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de reflexions, et être continuellement aux prises avec soy-même pour ne la pas craindre.

¶ Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une desolante affliction que de mourir.

¶ Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent et à ceux qui restent.

¶ A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine.

¶ Le regret qu'ont les hommes du mauvais employ du temps qu'ils ont déja vécu ne les conduit pas toûjours à faire de celuy qui leur reste à vivre un meilleur usage.

¶ La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long ; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ny vertus ny actions loüables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs differens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils

ont vécu : ils ont eu un songe confus, uniforme et sans aucune suite; ils sentent neanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-temps.

¶ Il n'y a pour l'homme que trois évenemens : naître, vivre et mourir; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

¶ Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la maniere des animaux, et dont il ne reste dans la memoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, et où elle pourroit agir si elle n'étoit pas obscurcie et comme éteinte par les vices de la complexion, et par un enchaînement de passions qui se succedent les unes aux autres, et conduisent jusques au troisiéme et dernier âge. La raison, alors dans sa force, devroit produire; mais elle est refroidie et rallentie par les années, par la maladie et la douleur, déconcertée ensuite par le desordre de la machine qui est dans son declin : et ces temps neanmoins sont la vie de l'homme.

¶ Les enfans sont hautains, dédaigneux, coleres, envieux, curieux, interessez, paresseux, volages, timides, intemperans, menteurs, dissimulez; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joyes immoderées et des afflictions ameres sur de tres-petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déja des hommes.

¶ Les enfans n'ont ny passé ny avenir, et, ce qui ne nous arrive gueres, ils joüissent du present.

¶ Le caractere de l'enfance paroît unique; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en penetre la difference; elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-cy croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux et si contraires à eux-mêmes.

¶ Les enfans ont déja de leur ame l'imagination et la memoire, c'est à dire ce que les vieillards n'ont plus; et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils repetent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chere; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantez; que, bien que seuls, ils se voyent un riche équipage et un grand cortege; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et joüissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possedent des tresors qu'ils peuvent faire de feüilles d'arbres ou de grains de sable, et,

ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, sçavent à cet âge être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre felicité.

¶ Il n'y a nuls vices exterieurs et nuls défauts du corps qui ne soient apperçûs par les enfans : ils les saisissent d'une premiere vûë, et ils sçavent les exprimer par des mots convenables; on ne nomme point plus heureusement : devenus hommes, ils sont chargez à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont mocquez.

L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soûmis : dés qu'ils ont pû les entamer, ils gagnent le dessus et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait décheoir une premiere fois de cette superiorité à leur égard est toûjours ce qui nous empêche de la recouvrer.

¶ La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliquez, exacts, amoureux des regles et de la symmetrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour negliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

¶ Aux enfans tout paroît grand, les cours, les

jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes, les choses du monde paroissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

¶ Les enfans commencent entre eux par l'état populaire; chacun y est le maître, et, ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtemps, et passent au monarchique : quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux differens et des petites loix qui les composent; les autres luy déferent, et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

¶ Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent consequemment? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans et sans une longue experience; et, si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

¶ C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans et leur devenir inutile que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même severement de celles qui sont legeres; ils sçavent précisement et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent gueres que ce qu'ils craignent: ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on

les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

¶ On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie, et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir sçû éviter de faire une sottise.

¶ Le recit de ses fautes est penible; on veut les couvrir et en charger quelque autre : c'est ce qui donne le pas au directeur sur le confesseur.

¶ Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes et si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut et ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

¶ L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesses du peuple.

¶ Nous faisons par vanité ou par bienseance les mêmes choses et avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fiévre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

¶ Les hommes dans le cœur veulent être estimez, et ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimez, parce que les hommes veulent passer pour vertueux, et que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime et les loüanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime et les loüanges, ou

être vain : les hommes sont tres-vains, et ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

¶ Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soy; un homme modeste ne parle point de soy.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité; elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, et se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractere : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écüeil de la vanité; elle nous conduit à vouloir être estimez par des choses qui à la verité se trouvent en nous, mais qui sont frivoles et indignes qu'on les releve : c'est une erreur.

¶ Les hommes parlent de maniere, sur ce qui les regarde, qu'ils n'avoüent d'eux-mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens ou de grandes qualitez. Ainsi l'on se plaint de son peu de memoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement; l'on reçoit le reproche de la distraction et de la réverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit; l'on dit de soy qu'on est maladroit et qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort con-

solé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît; l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toûjours son désinteressement, et que l'on est guéri de l'ambition; l'on ne rougit point de sa malpropreté, qui n'est qu'une négligence pour les petites choses et qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides et essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée ou en quelque autre poste tres-perilleux, sans être de garde ni commandé, et il ajoûte qu'il en fut repris de son general. De même une bonne tête ou un ferme genie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquerir, qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande experience; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté et l'importance des affaires occupent seulement et n'accablent point; qui, par l'étenduë de ses vûës et de sa penetration, se rend maître de tous les évenemens; qui, bien loin de consulter toutes les reflexions qui sont écrites sur le gouvernement et la politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, et sur qui ces premieres regles ont été faites; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agrea-

bles qu'il pourroit lire, et qui au contraire ne perd rien à retracer et à feüilleter , pour ainsi dire, sa vie et ses actions : un homme ainsi fait peut dire aisément et sans se commettre qu'il ne connoît aucun livre et qu'il ne lit jamais.

¶ On veut quelquefois cacher ses foibles ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit : « Je suis ignorant », qui ne sçait rien; un homme dit : « Je suis vieux », il passe soixante ans; un autre encore : « Je ne suis pas riche », et il est pauvre.

¶ La modestie n'est point, ou est confonduë avec une chose toute differente de soy, si on la prend pour un sentiment interieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, et qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement et superbement de luy-même, et ne pense ainsy que de luy-même; la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre; elle est une vertu du dehors qui regle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir exterieurement avec les autres comme s'il n'étoit pas vray qu'il les compte pour rien.

¶ Le monde est plein de gens qui, faisans exterieurement et par habitude la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, decident toûjours en faveur de leur propre mérite, et agissent consequemment.

¶ Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nez ne demandent pas mieux ; faites seulement que les hommes n'empiettent pas sur ceux qui cedent par modestie, et ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit : « Il faut avoir des habits modestes » ; les personnes de mérite ne desirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on luy en donne ; il est avide de la superfluité, on luy en montre ; quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuse pas toûjours d'être estimé à ce prix ; il y a des endroits où il faut se faire voir, un galon d'or plus large ou plus étroit vous fait entrer ou refuser.

¶ Nôtre vanité et la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, et qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

¶ Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de nôtre mérite et faire nôtre éloge, aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en mocquer.

¶ D'où vient qu'*Alcippe* me saluë aujourd'huy, me soûrit et se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? Je ne suis pas riche et je suis à pied, il doit dans les regles ne me pas voir: n'est-ce point pour être vû luy-même dans un même fond avec un grand?

¶ L'on est si rempli de soy-même que tout s'y rapporte; l'on aime à être vû, à être montré, à être salué, même des inconnus; ils sont fiers, s'ils l'oublient : l'on veut qu'ils nous devinent.

¶ Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions: quelle bizarrerie!

¶ Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules; l'on voit neanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules et de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot et inconsideré, et qu'il vous échape devant eux quelque impertinence, ils rient de vous; si vous étes sage, et que vous ne disiez que des choses raisonnables et du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

¶ Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou par l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous; mais ils ne nous prouvent pas

elle seroit invulnerable si elle ne souffroit par la compassion.

¶ Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûe de certaines miseres.

¶ On est prompt à connoître ses plus petits avantages et lent à penetrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits; on sçait à peine que l'on est borgne, on ne sçait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gand pour montrer une belle main, et elle ne neglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit; elle rit des choses plaisantes ou serieuses pour faire voir de belles dents; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite, et, si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse; elle entend tous ses interêts à l'exception d'un seul, elle parle toûjours et n'a point d'esprit.

¶ Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrent les talens du corps et de l'esprit : celuy qui dit froidement de soy, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidele, sincere, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce : cela est trop fort.

Il est vray qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure et la liberalité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup et que ces vertus font negliger, la vie et l'argent : aussi personne n'avance de soy qu'il est brave ou liberal.

Personne ne dit de soy, et sur tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est genereux, qu'il est sublime : on a mis ces qualitez à un trop haut prix ; on se contente de le penser.

¶ Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement que celuy qui se trouve entre le vice et la vertu.

La jalousie et l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres, avec cette difference que celle-cy est un sentiment volontaire, courageux, sincere, qui rend l'ame feconde, qui la fait profiter des grands exemples, et la porte souvent au dessus de ce qu'elle admire ; et que celle-là, au contraire, est un mouvement violent et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle ; qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui, forcée de la reconnoître, luy refuse les éloges ou luy envie les récompenses ; une passion sterile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de luy-même, de l'idée de sa reputation ; qui le rend froid et sec sur les ac-

tions ou sur les ouvrages d'autruy, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique : vice honteux, et qui par son excés rentre toûjours dans la vanité et dans la présomption, et ne persuade pas tant à celuy qui en est blessé qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il luy fait croire qu'il a luy seul de l'esprit et du mérite.

L'émulation et la jalousie ne se rencontrent gueres que dans les personnes de même art, de mêmes talens et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie ; ceux qui font profession des arts liberaux ou des belles lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs, les poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, et souvent même ces deux passions se confondent. L'envie, au contraire, est quelquefois separée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans nôtre ame les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministere.

L'envie et la haine s'unissent toûjours et se fortifient l'une l'autre dans un même sujet, et elles ne sont reconnoissables entr'elles qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure : il sçait qu'il y a dans ces arts des regles et une methode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ny l'usage, ny le nom, ny la figure; et il luy suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier pour se consoler de n'y être point maître. Il peut, au contraire, être susceptible d'envie et même de jalousie contre un ministre et contre ceux qui gouvernent, comme si la raison et le bon sens, qui luy sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à regir un Etat et à présider aux affaires publiques, et qu'ils dûssent suppléer aux regles, aux preceptes, à l'experience.

¶ L'on voit peu d'esprits entierement lourds et stupides; l'on en voit encore moins qui soient sublimes et transcendans; le commun des hommes nage entre ces deux extremitez : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la republique, et renferment en soy l'utile et l'agreable, comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse memoire, l'esprit du jeu, celuy de la societé et de la conversation.

¶ Tout l'esprit qui est au monde est inutile à

tions ou sur les ouvrages d'autruy, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique : vice honteux, et qui par son excés rentre toûjours dans la vanité et dans la présomption, et ne persuade pas tant à celuy qui en est blessé qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il luy fait croire qu'il a luy seul de l'esprit et du mérite.

L'émulation et la jalousie ne se rencontrent gueres que dans les personnes de même art, de mêmes talens et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie ; ceux qui font profession des arts liberaux ou des belles lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs, les poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, et souvent même ces deux passions se confondent. L'envie, au contraire, est quelquefois separée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans nôtre ame les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministere.

L'envie et la haine s'unissent toûjours et se fortifient l'une l'autre dans un même sujet, et elles ne sont reconnoissables entr'elles qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure : il sçait qu'il y a dans ces arts des regles et une methode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ny l'usage, ny le nom, ny la figure; et il luy suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier pour se consoler de n'y être point maître. Il peut, au contraire, être susceptible d'envie et même de jalousie contre un ministre et contre ceux qui gouvernent, comme si la raison et le bon sens, qui luy sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à regir un Etat et à présider aux affaires publiques, et qu'ils dûssent suppléer aux regles, aux preceptes, à l'experience.

¶ L'on voit peu d'esprits entierement lourds et stupides; l'on en voit encore moins qui soient sublimes et transcendans; le commun des hommes nage entre ces deux extremitez : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la republique, et renferment en soy l'utile et l'agreable, comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse memoire, l'esprit du jeu, celuy de la societé et de la conversation.

¶ Tout l'esprit qui est au monde est inutile à

celuy qui n'en a point; il n'a nulles vûës, et il est incapable de profiter de celles d'autruy.

¶ Le premier degré dans l'homme, aprés la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perduë; la folie même est incompatible avec cette connoissance; de même ce qu'il y auroit en nous de meilleur aprés l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque : par là on feroit l'impossible, on sçauroit sans esprit n'être pas un sot, ny un fat, ny un impertinent.

¶ Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine mediocrité est serieux et tout d'une piece : il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle; aussi incapable de s'élever aux grandes choses que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sçait à peine joüer avec ses enfans.

¶ Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat, personne n'ose le luy dire à luy-même; il meurt sans le sçavoir et sans que personne se soit vangé.

¶ Quelle mesintelligence entre l'esprit et le cœur! Le philosophe vit mal avec tous ses préceptes, et le politique rempli de vûës et de reflexions ne sçait pas se gouverner.

¶ L'esprit s'use comme toutes choses; les sciences sont alimens, elles le nourrissent et le consument.

¶ Les petits sont quelquefois chargez de mille

vertus inutiles; ils n'ont pas de quoy les mettre en œuvre.

¶ Il se trouve des hommes qui soûtiennent facilement le poids de la faveur et de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, et à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevez. Ceux, au contraire, que la fortune aveugle, sans choix et sans discernement, a comme accablez de ses bienfaits, en joüissent avec orgüeil et sans moderation; leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix et leur accés marquent long-temps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes et de se voir si éminens, et ils deviennent si farouches que leur chûte seule peut les apprivoiser.

¶ Un homme haut et robuste, qui a une poitrine large et de larges épaules, porte legerement et de bonne grace un lourd fardeau; il luy reste encore un bras de libre. Un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge. Ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, et les petits beaucoup plus petits.

¶ Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires; ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échoüent et se brisent; ils parviennent en blessant toutes les regles de parvenir; ils tirent de leur irregularité et de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée, hommes dévoüez à d'autres hommes, aux grands à qui ils ont sacri-

fié, en qui ils ont placé leurs dernieres esperances. Ils ne les servent point, mais ils les amusent; les personnes de mérite et de service sont utiles aux grands, ceux-cy leur sont necessaires, ils blanchissent auprés d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense; ils s'attirent, à force d'être plaisans, des emplois graves, et s'élevent par un continuel enjouëment jusqu'au serieux des dignitez; ils finissent enfin, et rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ny craint ny esperé. Ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

¶ L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, heroïque, et qui a été sçûë de toute la terre, que, sans paroître comme épuisez par un si grand effort, ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage et judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires; qu'ils ne tombassent point dans des petitesses indignes de la haute reputation qu'ils avoient acquise; que, se mêlant moins dans le peuple et ne luy laissant pas le loisir de les voir de prés, ils ne le fissent point passer de la curiosité et de l'admiration à l'indifference, et peut-être au mépris.

¶ Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul

défaut; ils sont même si malheureux, que ce vice est souvent celuy qui convenoit le moins à leur état, et qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule; il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits et que leur reputation ne soit entiere. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairez et plus incorruptibles, qu'ils soient plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fideles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

¶ Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si differens d'eux-mêmes par le cœur et par l'esprit, qu'on est seur de se méprendre si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels étoient pieux, sages, sçavans, qui, par cette molesse inseparable d'une trop riante fortune, ne le sont plus. L'on en sçait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs et qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans : ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, et sur qui l'on peut faire beaucoup de fond; ils ont une probité éprouvée par la patience et par l'adversité; ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, et dont ils ne se défont jamais, un esprit de regle, de reflexion, et quelquefois une

haute capacité, qu'ils doivent à la chambre et au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout nôtre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soy-même et de Dieu.

¶ L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soy-même; les tenebres, la solitude, le troublent, le jettent dans des craintes frivoles et dans de vaines terreurs; le moindre mal alors qui puisse luy arriver est de s'ennuyer.

¶ L'ennuy est entré dans le monde par la paresse; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la societé. Celuy qui aime le travail a assez de soy-même.

¶ La plûpart des hommes employent la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre miserable.

¶ Il y a des ouvrages qui commencent par A et finissent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre; rien en un certain genre n'est oublié. Quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages! On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite; on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carriere. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre; mais il est plus rare et plus difficile de poursuivre : on poursuit, on s'anime par les contradictions; la vanité

soûtient, supplée à la raison qui cede et qui se desiste; on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles mêmes où il entre de la religion.

¶ Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que, leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligez de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions loüables et qui nous soûtient dans nos entreprises. N*** aime une pieté fastueuse qui luy attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, et fait de sa maison un dépost public où se font les distributions; les gens à petits collets et les *sœurs grises* y ont une libre entrée; toute une ville voit ses aumônes et les publie: qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses creanciers?

¶ *Geronte* meurt de caducité et sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années; dix têtes viennent *ab intestat* partager la succession. Il ne vivoit depuis long-temps que par les soins d'*Asterie*, sa femme, qui, jeune encore, s'étoit dévoüée à sa personne, ne le perdoit pas de vûë, secouroit sa vieillesse, et luy a enfin fermé les yeux: il ne luy laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

¶ Laisser perdre charges et benefices plûtôt

que de vendre ou de resigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent; ou, si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soy-même et n'aimer que soy.

¶ *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele*, son oncle, n'a pû haïr ny desheriter.

Frontin, neveu d'Aurele, aprés vingt années d'une probité connüe et d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pû fléchir en sa faveur, et ne tire de sa dépoüille qu'une legere pension que Fauste, unique legataire, luy doit payer.

¶ Les haines sont si longues et si opiniâtrées que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la reconciliation.

¶ L'on s'insinuë auprés de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmitez qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de là vient que celuy qui se porte bien et qui desire peu de chose est moins facile à gouverner.

¶ La mollesse et la volupté naissent avec l'homme et ne finissent qu'avec luy ; ny les heureux ny les tristes évenemens ne l'en peuvent separer : c'est pour luy ou le fruit de la bonne fortune ou un dédommagement de la mauvaise.

¶ C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

¶ Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, et combien il leur étoit difficile d'être chastes et temperans. La premiere chose qui arrive aux hommes aprés avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienseance, ou par lassitude, ou par regime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter; l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

¶ Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent apprehender de tomber un jour qui les rend avares, car il y en a de tels qui ont de si grands fonds qu'ils ne peuvent gueres avoir cette inquietude; et d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commoditez de la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soy-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'heritiers. Ce vice est plûtôt l'effet de l'âge et de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivoient leurs plaisirs

dans leur jeunesse ou leur ambition dans l'âge viril. Il ne faut ny vigueur, ny jeunesse, ny santé, pour être avare; l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus, il faut laisser seulement son bien dans ses coffres et se priver de tout. Cela est commode aux vieillards, à qui il faut une passion parce qu'ils sont hommes.

¶ Il y a des gens qui sont mal logez, mal couchez, mal habillez et plus mal nourris, qui essuyent les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la societé des hommes et passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du present, du passé et de l'avenir, dont la vie est comme une penitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus penible : ce sont les avares.

¶ Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards; ils aiment les lieux où ils l'ont passée, les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce temps leur sont cheres; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé, ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter et pour la vieille danse; ils vantent les modes qui regnoient alors dans les habits, les meubles et les équipages; ils ne peuvent encore desapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs et qui en rappellent la me-

moire : comment pourroient-ils leur préferer de nouveaux usages et des modes toutes recentes, où ils n'ont nulle part, dont ils n'esperent rien, que les jeunes gens ont faites, et dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse.

¶ Une trop grande negligence comme une excessive parure, dans les vieillards, multiplient leurs rides et font mieux voir leur caducité.

¶ Un vieillard est fier, dédaigneux et d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

¶ Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une memoire fidele, est un tresor inestimable : il est plein de faits et de maximes ; l'on y trouve l'histoire du siecle, revêtuë de circonstances tres-curieuses et qui ne se lisent nulle part ; l'on y apprend des regles pour la conduite et pour les mœurs, qui sont toûjours seures, parce qu'elles sont fondées sur l'experience.

¶ Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

¶ *Phidippe*, déja vieux, raffine sur la propreté et sur la mollesse ; il passe aux petites délicatesses ; il s'est fait un art du boire, du manger, du repos et de l'exercice ; les petites regles qu'il s'est prescrites, et qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, et ne les romproit pas pour une maîtresse, si le regime luy avoit permis

d'en retenir; il s'est accablé de superfluitez, que l'habitude enfin luy rend necessaires ; il double ainsi et renforce les liens qui l'attachent à la vie, et il veut employer ce qui luy en reste à en rendre la perte plus douloureuse. N'apprehendoit-il pas assez de mourir?

¶ *Gnathon* ne vit que pour soy, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la premiere place, il occupe luy seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour luy et pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous; il voudroit pouvoir les savourer tous tout à la fois; il ne se sert à table que de ses mains; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de maniere qu'il faut que les conviez, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretez dégoûtantes capables d'ôter l'appetit aux plus affamez; le jus et les sausses luy dégoutent du menton et de la barbe; s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour luy un ratelier; il écure ses dents, et il continuë à manger. Il se fait, quelque part où il se

›uve, une maniere d'établissement, et ne souffre
s d'être plus pressé au sermon ou au theatre que
ns sa chambre : il n'y a dans un carosse que les
ıces du fond qui luy conviennent; dans toute
tre, si on veut l'en croire, il palit et tombe en
iblesse; s'il fait un voyage avec plusieurs, il les
évient dans les hôtelleries, et il sçait toûjours se
nserver dans la meilleure chambre le meilleur lit:
tourne tout à son usage; ses valets, ceux d'au-
ıy, courent dans le même temps pour son ser-
:e : tout ce qu'il trouve sous sa main luy est
opre, hardes, équipages. Il embarasse tout le
ɔnde, ne se contraint pour personne, ne plaint
rsonne, ne connoît de maux que les siens, que
repletion et sa bile; ne pleure point la mort des
tres, n'apprehende que la sienne, qu'il rachete-
it volontiers de l'extinction du genre humain.

¶ *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux
aires, qui est de dîner le matin et de souper le
ir : il ne semble né que pour la digestion. Il n'a
même qu'un entretien: il dit les entrées qui ont
ş servies au dernier repas où il s'est trouvé; il
: combien il y a eu de potages, et quels potages;
place ensuite le rost et les entremets, il se sou-
:nt exactement de quels plats on a relevé le pre-
er service; il n'oublie pas les *hors d'œuvre*, le
ıit et les assiettes; il nomme tous les vins et tou-
ı les liqueurs dont il a bû, il possede le langage

des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point; il a sur tout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vû exposé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût ou de boire d'un vin mediocre : c'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est gueres permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soûpir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort; quelque part où il soit il mange, et, s'il revient au monde, c'est pour manger.

¶ *Ruffin* commence à grisonner; mais il est sain, il a un visage frais et un œil vif qui luy promettent encore vingt années de vie; il est gay, *jovial*, familier, indifferent; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet ; il est content de soy, des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux; il perd son fils unique, jeune homme de grande esperance et qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de le pleurer, il dit : « *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mere*, et il est consolé : il n'a point de passions, il n'a ny amis ny ennemis, personne ne l'em-

barasse, tout le monde luy convient, tout luy est propre, il parle à celuy qu'il voit une premiere fois avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il luy fait part bien-tôt de ses *quolibets* et de ses historiettes; on l'aborde, on le quitte, sans qu'il y fasse attention, et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'acheve à celuy qui prend sa place.

¶ N*** est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans; mais il a la goutte, et il est sujet à une colique nephretique; il a le visage décharné, le teint verdâtre et qui menace ruine. Il fait marner sa terre, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer; il plante un jeune bois, et il espere qu'en moins de vingt années il luy donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la ruë *** une maison de pierre de taille, rafermie dans les encognures par des mains de fer, et dont il assure, en toussant, et avec une voix frêle et debile, qu'on ne verra jamais la fin; il se promene tous les jours dans ses atteliers sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, et il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ny pour ses heritiers, personnes viles et qui se sont broüillées avec luy : c'est pour luy seul, et il mourra demain.

¶ *Antagoras* a un visage trivial et populaire; un

suisse de paroisse ou le saint de pierre qui orne le grand autel n'est pas mieux connu que luy de toute la multitude : il parcourt le matin toutes les chambres et tous les greffes d'un parlement, et le soir les ruës et les carrefours d'une ville; il plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires; il n'y a point eu au Palais, depuis tout ce temps, de causes celebres ou de procedures longues et embroüillées où il n'ait du moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'avocat, et qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif et l'adjectif. Parent de tous et haï de tous, il n'y a gueres de familles dont il ne se plaigne et qui ne se plaignent de luy; appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *committimus* ou à mettre un arrest à execution, outre qu'il assiste chaque jour à quelques assemblées de creanciers; par tout syndic de directions, et perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reste pour ses visites; vieil meuble de ruelle où il parle procés et dit des nouvelles : vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Faubourg, où il vous a prévenu, et où déja il redit ses nouvelles et son procés; si vous plaidez vous-même, et que vous alliez le lendemain, à la pointe du jour, chez l'un de vos juges pour le solliciter, le juge attend, pour

vous donner audience, qu'Antagoras soit expedié.

¶ Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns et à nuire aux autres, et ils meurent consumez de vieillesse, aprés avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

¶ Il faut des saisies de terre et des enlevemens de meubles, des prisons et des supplices, je l'avouë; mais, justice, loix et besoins à part, ce m'est une chose toûjours nouvelle de contempler avec quelle ferocité les hommes traitent d'autres hommes.

¶ L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlez du soleil, attachez à la terre qu'ils foüillent et qu'ils remuënt avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes; ils se retirent la nuit dans des tanieres où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et recüeillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

¶ *Don Fernand*, dans sa province, est oisif, ignorant, médisant, querelleux, fourbe, intemperant, impertinent; mais il tire l'épée contre ses voisins, et pour un rien il expose sa vie; il a tué des hommes, il sera tué.

¶ Le noble de province, inutile à sa patrie, à sa

famille et à luy-même; souvent sans toit, sans habits et sans aucun mérite, repete dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un chancelier.

¶ Il se fait generalement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du genie, des richesses, des dignitez, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture et de la bassesse : ces choses, mêlées ensemble en mille manieres differentes et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états et les differentes conditions. Les hommes d'ailleurs, qui tous sçavent le fort et le foible les uns des autres, agissent aussi reciproquement comme ils croyent le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la superiorité que quelques-uns ont sur eux, et celle qu'ils ont sur quelques autres; et de là naissent entr'eux ou la formalité, ou le respect et la déférence, ou la fierté et le mépris : de cette source vient que dans les endroits publics, et où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celuy que l'on cherche à aborder ou à salüer et cet autre que l'on feint de ne pas connoître et dont l'on veut

encore moins se laisser joindre; que l'on se fait honneur de l'un et qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celuy dont vous vous faites honneur, et que vous voulez retenir, est celuy aussi qui est embarassé de vous, et qui vous quitte ; et que le même est souvent celuy qui rougit d'autruy et dont on rougit, qui dédaigne icy et qui là est dédaigné; il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise. Quelle misere ! et, puis qu'il est vray que dans un si étrange commerce ce que l'on pense gagner d'un côté on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiez, nous procureroit un aussi grand bien que celuy de ne mortifier personne.

¶ Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie[1] : elle convient à tout le monde; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes les conditions; elle nous console du bonheur d'autruy, des indignes préferences, des mauvais suc-

1. L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la religion chrétienne.

cés, du declin de nos forces ou de nôtre beauté; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons

¶ Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes et se laissent dominer par de petits chagrins; rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

¶ Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

¶ Le destin du vigneron, du soldat et du tailleur de pierre, m'empêche de m'estimer malheureux par la fortune des princes ou des ministres qui me manque.

¶ Il n'y a pour l'homme qu'un vray malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher.

¶ La plûpart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue perseverance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens; ils se laissent souvent devancer par

d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

¶ J'ose presque assurer que les hommes sçavent encore mieux prendre des mesures que les suivre, resoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire que de faire ou de dire ce qu'il faut : on se propose fermement, dans une affaire qu'on negocie, de taire une certaine chose, et ensuite, ou par passion, ou par une intemperance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la premiere qui échape.

¶ Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite ou plûtôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangeres, et qui ne conviennent ny à leur état ny à leur caractere.

¶ La difference d'un homme qui se revêt d'un caractere étranger à luy-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

¶ *Télephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir : il est donc, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projette, dix fois au delà de ce qu'il a d'esprit, il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force et d'étenduë ; ce raisonnement est juste : il a comme une barriere qui le ferme, et qui devroit l'avertir de s'arrêter en deçà ; mais il passe outre, il se jette hors de sa sphere ; il trouve luy-

même son endroit foible, et se montre par cet endroit; il parle de ce qu'il ne sçait point et de ce qu'il sçait mal; il entreprend au dessus de son pouvoir, il desire au delà de sa portée; il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre; il a du bon et du loüable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux; on voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point; son caractere est de ne sçavoir pas se renfermer dans celuy qui luy est propre, et qui est le sien.

¶ L'homme du meilleur esprit est inégal; il souffre des accroissemens et des diminutions; il entre en verve, mais il en sort : alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ny à plaire. Chante-t-on avec un rhume? ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le sot est *automate*, il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner et toûjours, et dans le même sens, et avec la même égalité; il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vû une fois l'a vû dans tous les instans et dans toutes les periodes de sa vie; c'est tout au plus le bœuf qui meugle ou le merle qui sifle, il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espece; ce qui paroît le moins en luy,

'est son ame : elle n'agit point, elle ne s'exerce
oint, elle se repose.

¶ Le sot ne meurt point, ou, si cela lui arrive
elon nôtre maniere de parler, il est vray de dire
u'il gagne à mourir, et que, dans ce moment où
:s autres meurent, il commence à vivre; son ame
.ors pense, raisonne, infere, conclut, juge, pré-
oit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit
oint; elle se trouve dégagée d'une masse de
iair où elle étoit comme ensevelie sans fonction,
ins mouvement, sans aucun du moins qui fût
igne d'elle; je dirois presque qu'elle rougit de
on propre corps et des organes brutes et impar-
its ausquels elle s'est vûë attachée si long-temps,
dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stu-
de; elle va d'égal avec les grandes ames, avec
lles qui font les bonnes têtes ou les hommes
esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec
lles du grand CONDÉ, de RICHELIEU, de PASCAL
de LINGENDES.

¶ La fausse délicatesse dans les actions libres,
ins les mœurs ou dans la conduite, n'est pas ainsi
ommée parce qu'elle est feinte, mais parce qu'en
:et elle s'exerce sur des choses et en des occa-
ons qui n'en méritent point. La fausse délicatesse
goût et de complexion n'est telle, au contraire,
le parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est Emi-
qui crie de toute sa force sur un [illegible]

ne luy fait pas de peur; c'est une autre qui, par mignardise, palit à la vûë d'une souris, ou qui veut aimer les violettes et s'évanoüit aux tubereuses.

¶ Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse luy-même une affaire de leurs plaisirs; qu'il ouvre son palais à ses courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûë seule est un spectacle il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraîchissemens, qu'il y ajoûte une chere splendide et une entiere liberté, qu'il entre avec eux en societé des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable et que le heros soit humain et familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmez dans leurs commencemens; ils deserteroient la *table des dieux*, et le *nectar* avec le temps leur devient insipide; ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites; il y entre de la vanité et une mauvaise délicatesse; leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire et d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réüssir; il s'y mêle de la malignité, qui va jusques à vouloir af-

foiblir dans les autres la joye qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisans, peuvent se démentir; quelquefois on ne les reconnoît plus, et l'on voit l'homme jusques dans le courtisan.

¶ L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manieres, est souvent une suite de l'oisiveté ou de l'indifference, et il semble qu'un grand attachement ou de serieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

¶ Les hommes n'ont point de caractere, ou, s'ils en ont, c'est celuy de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point et où ils soient reconnoissables; ils souffrent beaucoup à être toûjours les mêmes, à perseverer dans la regle ou dans le desordre, et, s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice; ils ont des passions contraires et des foibles qui se contredisent; il leur coûte moins de joindre les extremitez que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre; ennemis de la moderation, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu et si libertin qu'il luy a été moins difficile de suivre la mode et se faire devot; il luy eût coûté davantage d'être homme de bien.

famille et à luy-même; souvent sans toit, sans habits et sans aucun mérite, repete dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un chancelier.

¶ Il se fait generalement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du genie, des richesses, des dignitez, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture et de la bassesse : ces choses, mêlées ensemble en mille manieres differentes et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états et les differentes conditions. Les hommes d'ailleurs, qui tous sçavent le fort et le foible les uns des autres, agissent aussi reciproquement comme ils croyent le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la superiorité que quelques-uns ont sur eux, et celle qu'ils ont sur quelques autres; et de là naissent entr'eux ou la formalité, ou le respect et la déférence, ou la fierté et le mépris : de cette source vient que dans les endroits publics, et où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celuy que l'on cherche à aborder ou à salüer et cet autre que l'on feint de ne pas connoître et dont l'on veut

encore moins se laisser joindre; que l'on se fait honneur de l'un et qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celuy dont vous vous faites honneur, et que vous voulez retenir, est celuy aussi qui est embarassé de vous, et qui vous quitte ; et que le même est souvent celuy qui rougit d'autruy et dont on rougit, qui dédaigne icy et qui là est dédaigné; il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise. Quelle misere ! et, puis qu'il est vray que dans un si étrange commerce ce que l'on pense gagner d'un côté on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiez, nous procureroit un aussi grand bien que celuy de ne mortifier personne.

¶ Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie [1] : elle convient à tout le monde; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes les conditions; elle nous console du bonheur d'autruy, des indignes préferences, des mauvais suc-

1. L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la religion chrétienne.

cés, du declin de nos forces ou de nôtre beauté; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons

¶ Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes et se laissent dominer par de petits chagrins; rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

¶ Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

¶ Le destin du vigneron, du soldat et du tailleur de pierre, m'empêche de m'estimer malheureux par la fortune des princes ou des ministres qui me manque.

¶ Il n'y a pour l'homme qu'un vray malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher.

¶ La plûpart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue perseverance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens; ils se laissent souvent devancer par

d'autres qui sont partis aprés eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

¶ J'ose presque assurer que les hommes sçavent encore mieux prendre des mesures que les suivre, resoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire que de faire ou de dire ce qu'il faut : on se propose fermement, dans une affaire qu'on negocie, de taire une certaine chose, et ensuite, ou par passion, ou par une intemperance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la premiere qui échape.

¶ Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite ou plûtôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangeres, et qui ne conviennent ny à leur état ny à leur caractere.

¶ La difference d'un homme qui se revêt d'un caractere étranger à luy-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

¶ *Thelephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir : il est donc, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projette, dix fois au delà de ce qu'il a d'esprit, il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force et d'étenduë ; ce raisonnement est juste : il a comme une barriere qui le ferme, et qui devroit l'avertir de s'arréter en deçà ; mais il passe outre, il se jette hors de sa sphere ; il trouve luy-

même son endroit foible, et se montre par cet endroit; il parle de ce qu'il ne sçait point et de ce qu'il sçait mal; il entreprend au dessus de son pouvoir, il desire au delà de sa portée; il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre; il a du bon et du loüable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux; on voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point; son caractere est de ne sçavoir pas se renfermer dans celuy qui luy est propre, et qui est le sien.

¶ L'homme du meilleur esprit est inégal; il souffre des accroissemens et des diminutions; il entre en verve, mais il en sort : alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ny à plaire. Chante-t-on avec un rhume? ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le sot est *automate*, il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner et toûjours, et dans le même sens, et avec la même égalité; il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vû une fois l'a vû dans tous les instans et dans toutes les periodes de sa vie; c'est tout au plus le bœuf qui meugle ou le merle qui sifle, il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espece; ce qui paroît le moins en luy,

c'est son ame : elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

¶ Le sot ne meurt point, ou, si cela lui arrive selon nôtre maniere de parler, il est vray de dire qu'il gagne à mourir, et que, dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre; son ame alors pense, raisonne, infere, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point; elle se trouve dégagée d'une masse de chair où elle étoit comme ensevelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle; je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps et des organes brutes et imparfaits ausquels elle s'est vûë attachée si long-temps, et dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide; elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDÉ, de RICHELIEU, de PASCAL et de LINGENDES.

¶ La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite, n'est pas ainsi nommée parce qu'elle est feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses et en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût et de complexion n'est telle, au contraire, que parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit peril qui

ne luy fait pas de peur; c'est une autre qui, par mignardise, palit à la vûë d'une souris, ou qui veut aimer les violettes et s'évanoüit aux tubereuses.

¶ Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse luy-même une affaire de leurs plaisirs; qu'il ouvre son palais à ses courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûë seule est un spectacle il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraîchissemens, qu'il y ajoûte une chere splendide et une entiere liberté, qu'il entre avec eux en societé des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable et que le heros soit humain et familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmez dans leurs commencemens; ils deserteroient la *table des dieux*, et le *nectar* avec le temps leur devient insipide; ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites; il y entre de la vanité et une mauvaise délicatesse; leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire et d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réüssir; il s'y mêle de la malignité, qui va jusques à vouloir af-

foiblir dans les autres la joie qu'ils auroient de se rendre contens. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisans, peuvent se démentir quelquefois; on ne les reconnoît plus, et l'on voit l'homme jusques dans le courtisan.

¶ L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manières, est souvent une suite de l'oisiveté ou de l'indifférence; et il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

¶ Les hommes n'ont point de caractères, ou, s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et où ils soient reconnoissables; ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre, et, s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice; ils ont des passions contraires et des foibles qui se contredisent; il leur coûte moins de joindre les extrémités que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre; ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu et si libertin qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et se faire dévot; il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

¶ D'où vient que les mêmes hommes, qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifferemment les plus grands desastres, s'échapent et ont une bile intarissable sur les plus petits inconveniens? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale et ne se dément point : c'est donc un vice, et quel autre que la vanité, qui ne se réveille et ne se recherche que dans les évenemens où il y a de quoy faire parler le monde et beaucoup à gagner pour elle, mais qui se neglige sur tout le reste?

¶ L'on se repent rarement de parler peu, tres-souvent de trop parler : maxime usée et triviale que tout le monde sçait et que tout le monde ne pratique pas.

¶ C'est se vanter contre soy-même, et donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vrayes et de mentir pour les décrier.

¶ Si l'homme sçavoit rougir de soy, quels crimes non seulement cachez, mais publics et connus, ne s'épargneroit-il pas?

¶ Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur premiere instruction.

¶ Il y a dans quelques hommes une certaine mediocrité d'esprit qui contribuë à les rendre sages.

¶ Il faut aux enfans les verges et la ferule; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice dénuées de tous leurs ornemens ny ne persuadent ny n'intimident : l'homme, qui est esprit, se mene par les yeux et les oreilles.

¶ *Timon,* ou le Misantrope, peut avoir l'ame austere et farouche, mais exterieurement il est civil et *ceremonieux;* il ne s'échape pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes; au contraire, il les traite honnêtement et serieusement; il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ny s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

¶ La raison tient de la verité, elle est une; l'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille; l'étude de la sagesse a moins d'étenduë que celle que l'on feroit des sots et des impertinens. Celuy qui n'a vû que des hommes polis et raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demy; quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde et la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent reciproquement, qui semblent communs à tous, et qui font

croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celuy, au contraire, qui se jette dans le peuple ou dans la province y fait bien-tôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui luy sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon; il avance par des experiences continuelles dans la connoissance de l'humanité, il calcule presque en combien de manieres differentes l'homme peut être insupportable.

¶ Aprés avoir meurement approfondi les hommes et connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts et de leurs affections, l'on est reduit à dire qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

¶ Combien d'ames foibles, molles et indifferentes, sans de grands défauts, et qui puissent fournir à la satyre! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui, par leur singularité, ne tirent point à consequence et ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et pour la morale! Ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux et qui sont moins de l'humanité que de la personne.





DES JUGEMENS

RIEN ne ressemble plus à la vive persuasion que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les heresies.

¶ L'on ne pense pas toûjours constamment d'un même sujet : l'entêtement et le dégoût se suivent de prés.

¶ Les grandes choses étonnent, et les petites rebuttent; nous nous apprivoisons avec les unes et les autres par l'habitude.

¶ Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté.

¶ Il n'y a rien de plus bas et qui convienne mieux au peuple que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit tres-modestement avant leur élevation.

¶ La faveur des princes n'exclud pas le mérite, et ne le suppose pas aussi.

¶ Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont

nous sommes gonflez et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes et de la bonté de nôtre jugement, nous négligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres : la vogue, la faveur populaire, celle du prince, nous entraînent comme un torrent : nous loüons ce qui est loüé bien plus que ce qui est loüable.

¶ Je ne sçay s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver et à loüer que ce qui est plus digne d'approbation et de loüange, et si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages, ont un effet plus naturel et plus sûr que l'envie, la jalousie et l'antipathie. Ce n'est pas d'un saint dont un devot [1] sçait dire du bien, mais d'un autre devot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve ; si un poëte louë les vers d'un autre poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais et sans consequence.

¶ Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver reciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente ; ils substituënt, à la place de ce qu'on leur recite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce

1. Faux devot.

qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, et ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autruy.

¶ Le commun des hommes est si enclin au déréglement et à la bagatelle, et le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes et ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison et d'une conduite reguliere.

Il faut faire comme les autres : maxime suspecte, qui signifie presque toûjours : il faut mal faire, dés qu'on l'étend au delà de ces choses purement exterieures qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bienséances.

¶ Si les hommes sont hommes plûtôt qu'ours et pantheres, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes et qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les loix, leur texte et le prodigieux accablement de leurs commentaires? que devient le *petitoire* et le *possessoire*, et tout ce qu'on appelle jurisprudence? où se reduisent même ceux qui doivent tout leur relief et toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture et de la sincerité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanoüies les disputes de l'école, la sco-

lastique et les controverses? S'ils sont temperans, chastes et moderez, que leur sert le mysterieux jargon de la medecine, et qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Legistes, docteurs, medecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages!

De combien de grands hommes dans les differens exercices de la paix et de la guerre auroit-on dû se passer! A quel point de perfection et de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts et de certaines sciences qui ne devoient point être necessaires, et qui sont dans le monde comme des remedes à tous les maux, dont nôtre malice est l'unique source!

Que de choses depuis VARRON que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être sçavant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

¶ Tel à un sermon, à une musique ou dans une gallerie de peinture, a entendu à sa droite et à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposez : cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages d'y mettre le bon et le mauvais; le bon plaît aux uns, et le mauvais aux autres; l'on ne risque gueres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

¶ Le phœnix de la poësie *chantante* renaît de

ses cendres, il a vû mourir et revivre sa reputation en un même jour; ce juge même si infaillible et si ferme dans ses jugemens, le public, a varié sur son sujet : ou il se trompe ou il s'est trompé; celuy qui prononceroit aujourd'huy que Q***, en un certain genre, est mauvais poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps : « Il est bon poëte. »

¶ C. P. étoit riche, et C. N. ne l'étoit pas; *la Pucelle* et *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture : ainsi l'on a toûjours demandé pourquoy dans telle ou telle profession celui-cy avoit fait sa fortune et cet autre l'avoit manquée; et en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui, dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé et de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs et prendre les pires.

¶ La condition des comediens étoit infame chez les Romains et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

¶ Il suffisoit à *Bathylle* d'être pantomime pour être couru des dames romaines, à *Rhoé* de danser au theatre, à *Roscie* et à *Nerine* de representer dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité et l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du

lastique et les controverses? S'ils sont temperans, chastes et moderez, que leur sert le mysterieux jargon de la medecine, et qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Legistes, docteurs, medecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages!

De combien de grands hommes dans les differens exercices de la paix et de la guerre auroit-on dû se passer! A quel point de perfection et de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts et de certaines sciences qui ne devoient point être necessaires, et qui sont dans le monde comme des remedes à tous les maux, dont nôtre malice est l'unique source!

Que de choses depuis VARRON que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être sçavant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

¶ Tel à un sermon, à une musique ou dans une gallerie de peinture, a entendu à sa droite et à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposez : cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages d'y mettre le bon et le mauvais; le bon plaît aux uns, et le mauvais aux autres; l'on ne risque gueres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

¶ Le phœnix de la poësie *chantante* renaît de

ses cendres, il a vû mourir et revivre sa reputation en un même jour; ce juge même si infaillible et si ferme dans ses jugemens, le public, a varié sur son sujet : ou il se trompe ou il s'est trompé; celuy qui prononceroit aujourd'huy que Q***, en un certain genre, est mauvais poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps : « Il est bon poëte. »

¶ C. P. étoit riche, et C. N. ne l'étoit pas; *la Pucelle* et *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture : ainsi l'on a toûjours demandé pourquoy dans telle ou telle profession celui-cy avoit fait sa fortune et cet autre l'avoit manquée; et en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui, dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé et de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs et prendre les pires.

¶ La condition des comediens étoit infame chez les Romains et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

¶ Il suffisoit à *Bathylle* d'être pantomime pour être couru des dames romaines, à *Rhoé* de danser au theatre, à *Roscie* et à *Nerine* de representer dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité et l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du

secret et du mystere; ils se plaisoient à faire du theatre public celuy de leurs amours; ils n'étoient point jaloux de l'amphitheatre, et partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses; leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne ou une excellente comedienne, mais une comedienne.

¶ Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences et des belles lettres, et de quelle utilité ils les croyent dans la republique, que le prix qu'ils y ont mis et l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique ny de si vile condition où les avantages ne soient plus seurs, plus prompts et plus solides. Le comedien couché dans son carosse jette de la bouë au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, sçavant et pedant sont synonimes.

Souvent où le riche parle, et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

¶ Il y a une sorte de hardiesse à soûtenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les sçavans, à qui ils ôtent les manieres du monde, le sçavoir vivre, l'esprit de societé, et qu'ils renvoyent ainsi dépoüillez à leur cabinet et à leurs livres. Comme l'ignorance est un état pai-

sible et qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, et elle forme à la cour et à la ville un nombreux parti qui l'emporte sur celuy des sçavans. S'ils alleguent en leur faveur les noms d'Estrées, de Harlay, Bossuet, Seguier, Montausier, Wardes, Chevreuse, Novion, La Moignon, Scudery [1], Pelisson, et de tant d'autres personnages également doctes et polis; s'ils osent même citer les grands noms de Chartres, de Condé, de Conti, de Bourbon, du Maine, de Vendôme, comme de princes qui ont sçû joindre aux plus belles et aux plus hautes connoissances et l'atticisme des Grecs et l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers; et, s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble neanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, et se donner seulement la peine de douter si ce même esprit, qui fait faire de si grands progrés dans les sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler et bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut tres-peu de fonds pour la politesse dans les manieres; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

1. Mlle de Scudery.

¶ « Il est sçavant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne luy confierois l'état de ma garde-robe »; et il a raison. OSSAT, XIMENES, RICHELIEU, étoient sçavans : étoient-ils habiles? ont-ils passé pour de bons ministres? « Il sçait le grec, continue l'homme d'Etat; c'est un grimaud, c'est un philosophe. » Et, en effet, une fruitiere à Athenes, selon les apparences, parloit grec, et par cette raison étoit philosophe : les BIGNONS, les LAMOIGNONS, étoient de purs grimauds, qui en peut douter? ils sçavoient le grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN! de dire qu'*alors les peuples seroient heureux, si l'empereur philosophoit, ou si le philosophe ou le grimaud venoit à l'empire!*

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, et rien davantage ; le mépris des unes tombe sur les autres : il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossieres ou polies, si les livres qu'elles ont formez sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que nôtre langue pût un jour avoir le sort de la grecque et de la latine : seroit-on pedant, quelques siecles aprés qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE ou LA FONTAINE?

¶ Je nomme *Euripile,* et vous dites : « C'est un bel esprit; » vous dites aussi de celuy qui travaille une poutre : « Il est charpentier », et de celuy qui

refait un mur : « Il est maçon. » Je vous demande quel est l'attelier où travaille cet homme de métier, ce bel esprit? quelle est son enseigne? à quel habit le reconnoît-on? quels sont ses outils? est-ce le coin, sont-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où cogne-t-il son ouvrage, où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être ouvrier; Euripile se pique-t-il d'être bel esprit? S'il est tel, vous me peignez un fat qui met l'esprit en roture, une ame vile et mécanique, à qui ny ce qui est beau ny ce qui est esprit ne sçauroient s'appliquer serieusement; et, s'il est vray qu'il ne se pique de rien, je vous entends : c'est un homme sage et qui a de l'esprit. Ne dites-vous pas encore du sçavantasse : « Il est bel esprit, » et ainsi du mauvais poëte? Mais vous-même vous croyez-vous sans aucun esprit? et, si vous en avez, c'est sans doute de celuy qui est beau et convenable? vous voilà donc un bel esprit, ou, s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure? Continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, et d'employer cette ironie, comme les sots, sans le moindre discernement, ou comme les ignorans, qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque et qu'ils ne voyent que dans les autres.

¶ Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie, qu'on ne se hazarde plus de me dire : « Vous écri-

vez si bien, *Antisthene,* continuez d'écrire ; ne verrons-nous point de vous un *infolio?* traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, methodique, qui n'ait point de fin. » Ils devroient ajoûter : « et nul cours. » Je renonce à tout ce qui a été, qui est et qui sera livre. *Berylle* tombe en syncope à la vûë d'un chat, et moy à la vûë d'un livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vétu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ay-je un lit de plumes, aprés vingt ans entiers qu'on me debite dans la place? J'ay un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire : dites que j'ay beaucoup de vent qui ne sert à rien ; ay-je un grain de ce métal qui procure toutes choses? Le vil praticien grossit son memoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat. Un homme *rouge* ou *feüille-morte* devient commis, et bien-tôt, plus riche que son maître, il le laisse dans la roture, et avec de l'argent il devient noble. B*** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes, BB*** à vendre en bouteille l'eau de la riviere. Un autre charlatan arrive icy de delà les monts avec une malle : il n'est pas déchargé que les pensions courent, et il est prêt de retourner d'où il arrive avec des mulets et des fourgons. *Mercure* est *Mercure*, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses mediations et ses intrigues ; on y ajoûte la faveur

et les distinctions. Et, sans parler que des gains licites, on paye au thuillier sa thuille, et à l'ouvrier son temps et son ouvrage : paye-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? et, s'il pense tres-bien, le paye-t-on tres-largement? se meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillez, qu'ils soient rasez; il faut que, retirez dans leurs maisons, ils ayent une porte qui ferme bien : est-il necessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbecillité! continuë Antisthene, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe : avoir, s'il se peut, un *office lucratif,* qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, et donner à ceux qui ne peuvent rendre; écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme *Tityre* sifle ou jouë de la flûte; cela, ou rien : j'écris à ces conditions, et je cede ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge et me disent : « Vous écrirez. » Ils liront pour titre de mon nouveau livre : « DU BEAU, DU BON, DU VRAY, DES IDÉES, DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthene, vendeur de marée.* »

¶ Si les ambassadeurs des princes étrangers étoient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriere et à se faire entendre par interprete, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celuy que nous donne la justesse de leurs réponses, et le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du païs,

jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste par tout où il y a des hommes; nous n'aimerions pas à être traitez ainsi de ceux que nous appellons barbares; et, s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantez de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisez; de même toute campagne n'est pas agreste [1], et toute ville n'est pas polie : il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois, au contraire, et le magistrat grossier, et dont la rusticité est hereditaire.

¶ Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

¶ Si nous entendions dire des Orientaux qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison et les fait vomir, nous dirions : « Cela est bien barbare. »

¶ Ce prelat se montre peu à la cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes; il ne jouë ny à grande ny à petite prime, il

---

1. Ce terme s'entend icy metaphoriquement.

n'[illegible]
point [illegible]
trigue; [illegible]
residence [illegible]
peuple [illegible]
il [illegible]
par la [illegible]
et [illegible]
tres. Les [illegible]
ce regne d'un [illegible]

¶ Ne [illegible]
personnes d'un [illegible]
sion [illegible]
sont point [illegible]
qu'ils [illegible]
hommes, [illegible]
on ne [illegible]
guliers et [illegible]
nuer qu'ils s'éloignent [illegible]
politesse dont [illegible]
contraire, [illegible]
qu'elle évite [illegible]
homme sous des figures differentes [illegible]
luy un composé [illegible]

¶ Il ne faut pas juger des hommes comme d'un
tableau ou d'une figure, sur une seule et premiere
vûë; il y a un interieur et un cœur qu'il faut ap-
profondir : le voile de la modestie couvre le mé-

rite, et le masque de l'hipocrisie cache la malignité; il n'y a qu'un tres-petit nombre de connoisseurs qui discerne et qui soit en droit de prononcer; ce n'est que peu à peu, et forcez même par le temps et les occasions, que la vertu parfaite et le vice consommé viennent enfin à se declarer.

FRAGMENT.

¶ .....Il disoit que l'esprit dans cette belle personne étoit un diamant bien mis en œuvre, et, continuant de parler d'elle: « C'est, ajoûtoit-il, « comme une nuance de raison et d'agrément qui « occupe les yeux et le cœur de ceux qui luy parlent, on ne sçait si on l'aime ou si on l'admire; « il y a en elle de quoy faire une parfaite amie, « il y a aussi de quoy vous mener plus loin que « l'amitié : trop jeune et trop fleurie pour ne pas « plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, « elle ne tient compte aux hommes que de leur « mérite, et ne croit avoir que des amis; pleine « de vivacitez et capable de sentimens, elle surprend et elle interesse; et, sans rien ignorer de « ce qui peut entrer de plus délicat et de plus « fin dans les conversations, elle a encore ces « saillies heureuses qui, entr'autres plaisirs qu'elles « font, dispensent toûjours de la replique : elle « vous parle comme celle qui n'est pas sçavante,

« qui doute et qui cherche à s'éclaircir, et elle
« vous écoute comme celle qui sçait beaucoup,
« qui connoît le prix de ce que vous luy dites, et
« auprés de qui vous ne perdez rien de ce qui vous
« échape. Loin de s'appliquer à vous contredire
« avec esprit, et d'imiter *Elvire*, qui aime mieux
« passer pour une femme vive que marquer du
« bon sens et de la justesse, elle s'approprie vos
« sentimens, elle les croit siens, elle les entend,
« elle les embellit, vous étes content de vous
« d'avoir pensé si bien et d'avoir mieux dit
« encore que vous n'aviez crû. Elle est toûjours
« au-dessus de la vanité, soit qu'elle parle, soit
« qu'elle écrive, elle oublie les traits où il faut
« des raisons, elle a déja compris que la sim-
« plicité est éloquence. S'il s'agit de servir
« quelqu'un et de vous jetter dans les mêmes inte-
« rêts, laissant à Elvire les jolis discours et les
« belles lettres qu'elle met à tous usages, *Artenice*
« n'employe auprés de vous que la sincerité, l'ar-
« deur, l'empressement et la persuasion. Ce qui
« domine en elle, c'est le plaisir de la lecture,
« avec le goût des personnes de nom et de repu-
« tation, moins pour en être connuë que pour les
« connoître ; on peut la loüer d'avance de toute la
« sagesse qu'elle aura un jour, et de tout le mé-
« rite qu'elle se prépare par les années, puisqu'avec
« une bonne conduite elle a de meilleures inten-

« tions, des principes sûrs, utiles à celles qui sont
« comme elle exposées aux soins et à la flatterie;
« et qu'étant assez particuliere sans pourtant être
« farouche, ayant même un peu de penchant pour
« la retraite, il ne luy sçauroit peut-être manquer
« que les occasions, ou ce qu'on appelle un
« grand theatre pour y faire briller toutes ses
« vertus. »

¶ Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être negligée, et sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté et de sa jeunesse : une grace naïve éclatte sur son visage, anime ses moindres actions; il y auroit moins de peril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement et de la mode. De même un homme de bien est respectable par luy-même et indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave et sa vertu plus spécieuse : un air reformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoûtent rien à la probité, ne relevent pas le mérite; ils le fardent, et font peut-être qu'il est moins pur et moins ingenu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extremitez qui se touchent et dont le milieu est dignité; cela ne s'appelle pas être grave, mais en joüer le personnage; celuy qui

songe à le devenir ne le sera jamais : ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle, et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

¶ Un homme de talent et de reputation, s'il est chagrin et austere, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu et la leur rend suspecte d'une trop grande reforme et d'une pratique trop ennuyeuse ; s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement et laborieusement, avoir des vûës serieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes ; il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

¶ La phisionomie n'est pas une regle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

¶ L'air spirituel est, dans les hommes, ce que la regularité des traits est dans les femmes ; c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

¶ Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit, et qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou, s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

¶ Combien d'art pour rentrer dans la nature ; combien de temps, de regles, d'attention et de travail pour danser avec la même liberté et la même grace que l'on sçait marcher, pour chanter

comme on parle, parler et s'exprimer comme l'on pense, jetter autant de force, de vivacité, de passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans les entretiens les plus familiers !

¶ Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort ; ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

¶ Il y a de petites regles, des devoirs, des bienseances, attachés aux lieux, aux temps, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, et que l'usage apprend sans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échapent en ce genre avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles ou par la pointe de leurs cheveux, c'est vouloir un jour être détrompé.

¶ Je ne sçay s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique, et si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement, tirent à conséquence.

¶ Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes est souvent la vérité.

¶ Sans une grande roideur et une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oüy et le non sur une même chose ou sur une même personne, dé-

terminé seulement par un esprit de societé et de commerce qui entraîne naturellement à ne pas contredire celuy-cy et celuy-là qui en parlent differemment.

¶ Un homme partial est exposé à de petites mortifications : car, comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toûjours heureux ou sages, et que ceux contre qui il se declare soient toujoûrs en faute ou malheureux, il naist de là qu'il luy arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succés de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquierent ceux qu'il n'aime point.

¶ Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou seculiere ou ecclesiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie; foibles images, et qui n'expriment qu'imparfaitement la misere de la prévention : il faut ajoûter qu'elle est un mal desesperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait deserter les égaux, les inferieurs, les parens, les amis, jusqu'aux medecins; ils sont bien éloignez de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ny des remedes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer et de s'éclaircir : les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le

mensonge et l'interêt, sont les charlatans en qui il se confie, et qui luy font avaler tout ce qui leur plaît ; ce sont eux aussi qui l'empoisonnent et qui le tuënt.

¶ La regle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres veritez avant qu'elles soient connuës clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

¶ Rien ne nous vange mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nôtre esprit, de nos mœurs et de nos manieres, que l'indignité et le mauvais caractere de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on neglige un homme de mérite, l'on sçait encore admirer un sot.

¶ Un sot est celuy qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

¶ Un fat est celuy que les sots croyent un homme de mérite.

¶ L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebutte; l'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offense : il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent et le sot, il est composé de l'un et de l'autre.

¶ Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts, d'un vice de tempérament; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celuy qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractere; l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot, la fatuïté dans le fat, et l'impertinence dans l'impertinent : il semble que le ridicule reside tantôt dans celuy qui en effet est ridicule, et tantôt dans l'imagination de ceux qui croyent voir le ridicule où il n'est point et ne peut être.

¶ La grossiereté, la rusticité, la brutalité, peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

¶ Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

¶ La même chose souvent est, dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot, et, dans celle du sot, une sottise.

¶ Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit de son caractere.

¶ L'une des marques de la mediocrité de l'esprit est de toûjours conter.

¶ Le sot est embarassé de sa personne; le fat a l'air libre et assuré; l'impertinent passe à l'effronterie: le mérite a de la pudeur.

¶ Le suffisant est celuy en qui la pratique de

certains détails que l'on honore du nom d'affaires se trouve jointe à une très-grande mediocrité d'esprit.

Un grain d'esprit et une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom; dés qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

¶ L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme et l'homme de bien, quoyque dans une distance inégale de ces deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre et est sur le point de disparoître.

L'habile homme est celuy qui cache ses passions, qui entend ses interêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a sçu acquerir du bien ou en conserver.

L'honnête homme est celuy qui ne vole pas sur les grands chemins et qui ne tuë personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celuy qui n'est ny un saint ny un devot[1], et qui s'est borné à n'avoir que de la vertu.

---

1. Faux devot.

¶ Talent, goût, esprit, bon sens : choses differentes, non incompatibles.

Entre le bon sens et le bon goût il y a la difference de la cause à son effet.

Entre esprit et talent il y a la proportion du tout à sa partie.

Appelleray-je homme d'esprit celui qui, borné et renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ny jugement, ny memoire, ny vivacité, ny mœurs, ny conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un musicien, par exemple, qui, aprés m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étuy, ou n'être plus sans cet instrument qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose et dont il n'est pas permis de rien attendre?

Que diray-je encore de l'esprit du jeu? pourroit-on me le définir? ne faut-il ny prévoyance, ny finesse, ny habileté, pour joüer l'ombre ou les échez? et, s'il en faut, pourquoy voit-on des imbecilles qui y excellent, et de tres-beaux genies qui n'ont pû même atteindre la mediocrité, à qui une piece ou une carte dans les mains trouble la vûë et fait perdre contenance?

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incomprehensible. Un homme paroît

grossier, lourd, stupide, il ne sçait pas parler, ny raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modele des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que legereté, qu'élegance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation ; il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa piece que par l'argent qui luy en revient, il ne sçait pas la reciter ny lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMEDE, d'HERACLIUS ; il est roy, et un grand roy, il est politique, il est philosophe ; il entreprend de faire parler des heros, de les faire agir ; il peint les Romains ; ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire.

Voulez-vous quelque autre prodige ? concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux ; imaginez-vous un homme simple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris ; mais permettez-luy de se recüeillir, ou plûtôt de se livrer à un genie qui agit en luy, j'ose dire, sans qu'il y prenne part et comme à son insçû : quelle verve ! quelle élevation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne ? me direz-vous. Oüy, du même, de *Theodas*, et de

luy seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se releve, il tonne, il éclate; et du milieu de cette tempête il sort une lumiere qui brille et qui réjoüit; disons-le sans figure : il parle comme un fou, et pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vrayes, et follement des choses sensées et raisonnables; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajoûteray-je davantage? il dit et il fait mieux qu'il ne sçait; ce sont en luy comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes separées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de loüanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moy-même que j'ay fait le portrait de deux personnages tout differens; il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme dans Theodas : car il est bon homme, il est plaisant homme, et il est excellent homme.

¶ Aprés l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans et les perles.

¶ Tel, connu dans le monde par de grands talens, honoré et cheri par tout où il se trouve, est

petit dans son domestique et aux yeux de ses proches qu'il n'a pû reduire à l'estimer; tel autre, au contraire, prophete dans son païs, joüit d'une vogue qu'il a parmi les siens et qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare et singulier qui luy est accordé par sa famille, dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soy toutes les fois qu'il sort, et qu'il ne porte nulle part.

¶ Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en reputation; à peine ceux qu'il croit ses amis luy pardonnent-ils un mérite naissant et une premiere vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession : l'on ne se rend qu'à l'extremité, et aprés que le prince s'est declaré par les récompenses; tous alors se rapprochent de luy, et de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

¶ Nous affectons souvent de loüer avec exageration des hommes assez mediocres, et de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toûjours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins nôtre vûë et nous devient plus douce et plus supportable.

¶ L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles; ils perdent en un moment la terre de vûë et font leur route; tout

leur rit, tout leur succede; action, ouvrage, tout est comblé d'éloges et de récompenses; ils ne se montrent que pour être embrassez et felicitez. Il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied; la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas : c'est le public, où ces gens échouënt.

¶ Il est ordinaire et comme naturel de juger du travail d'autruy seulement par rapport à celuy qui nous occupe. Ainsi le poëte, rempli de grandes et sublimes idées, estime peu le discours de l'orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits; et celuy qui écrit l'histoire de son païs ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable employe sa vie à imaginer des fictions et à trouver une rime; de même, le bachelier plongé dans les quatre premiers siecles traite toute autre doctrine de science triste, vaine et inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du geometre.

¶ Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matiere et en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance; il sort hardiment des limites de son genie, mais il s'égare et fait que l'homme illustre parle comme un sot.

¶ *Herille*, soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au prince des phi-

losophes que le vin enyvre, et à l'Orateur romain que l'eau le tempere; s'il se jette dans la morale, ce n'est pas luy, c'est le divin Platon qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un et l'autre se tournent en habitude; les choses les plus communes, les plus triviales, et qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ny pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ny peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sçait. Il veut citer.

¶ C'est souvent hazarder un bon mot et vouloir le perdre que de le donner pour sien; il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit ou qui se croyent tels, qui ne l'ont pas dit et qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir que de le rapporter comme d'un autre; ce n'est qu'un fait, et qu'on ne se croit pas obligé de sçavoir; il est dit avec plus d'insinuation et reçû avec moins de jalousie, personne n'en souffre : on rit s'il faut rire, et, s'il faut admirer, on admire.

¶ On a dit de Socrate qu'il étoit en délire, et que c'étoit un fou tout plein d'esprit; mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient : « Quels bizarres portraits nous fait ce philosophe! quelles mœurs étranges et particulieres ne décrit-il point! où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires? Quelles couleurs, quel pinceau! Ce sont des chi-

meres. » Ils se trompoient : c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel : on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cinique, il épargnoit les personnes et blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

¶ Celuy qui est riche par son sçavoir faire connoît un philosophe, ses preceptes, sa morale et sa conduite, et, n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions que celle qu'il s'est proposée luy-même toute sa vie, dit en son cœur : « Je le plains, je le tiens échoüé, ce rigide censeur ; il s'égare et il est hors de route : ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent et que l'on arrive au délicieux port de la fortune ; » et selon ses principes il raisonne juste.

« Je pardonne, dit *Antisthius*, à ceux que j'ay loüez dans mon ouvrage s'ils m'oublient : qu'ay-je fait pour eux? Ils étoient loüables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ay attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celuy d'être corrigez ; mais, comme c'est un évenement qu'on ne voit point, il suit de là que ny les uns ny les autres ne sont tenus de me faire du bien. »

« L'on peut, ajoûte ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense ; on ne sçauroit en diminuer la reputation ; et, si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?

¶ Il est bon d'être philosophe, il n'est gueres utile de passer pour tel; il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philosophe : ce sera toûjours luy dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, et, en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de luy concilier toute l'estime qui luy est dûë.

¶ Il y a une philosophie qui nous éleve au dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands et que les puissans; qui nous fait negliger les postes et ceux qui les procurent; qui nous exempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joye d'être exaucez. Il y a une autre philosophie qui nous soûmet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure.

¶ C'est abreger et s'épargner mille discussions que de penser de certaines gens qu'ils sont incapables de parler juste, et de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit et ce qu'ils diront.

¶ Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes; et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soy.

¶ Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds et insupportables sont chez nous comme

dans leur centre : ils ne pesent plus, on ne les sent pas ; tel parle d'un autre et en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint luy-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts que si nous étions capables de les avoüer et de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance que, nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

¶ La sage conduite roule sur deux pivots : le passé et l'avenir. Celuy qui a la memoire fidele et une grande prévoyance est hors du peril de censurer dans les autres ce qu'il a peut-être fait luy-même, ou de condamner une action dans un pareil cas et dans toutes les circonstances où elle luy sera un jour inévitable.

¶ Le guerrier et le politique, non plus que le joüeur habile, ne font pas le hazard ; mais ils le préparent, ils l'attirent, et semblent presque le déterminer : non seulement ils sçavent ce que le sot et le poltron ignorent, je veux dire se servir du hazard quand il arrive, ils sçavent même profiter, par leurs précautions et leurs mesures, d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois : si ce point arrive, ils gagnent ; si c'est cet autre, ils gagnent encore ; un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres. Ces hommes

sages peuvent être loüez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, et le hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

¶ Je ne mets au dessus d'un grand politique que celuy qui neglige de le devenir et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

¶ Il y a dans les meilleurs conseils de quoy déplaire : ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez pour être rejettez d'abòrd par présomption et par humeur, et suivis seulement par necessité ou par reflexion.

¶ Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie ! Quelle autre fortune mieux soûtenuë, sans interruption, sans la moindre disgrace? Les premiers postes, l'oreille du prince, d'immenses tresors, une santé parfaite et une mort douce; mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnez, de ceux qu'on a negligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux, au contraire, que l'on a fait, ou par soy-même, ou par les autres; en un mot, de toute sa prosperité !

¶ L'on gagne à mourir d'être loüé de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celuy de n'être plus; le même éloge sert alors pour *Caton* et pour *Pison*.

Le bruit court que Pison est mort : c'est une grande perte; c'étoit un homme de bien et qui méritoit une plus longue vie; il avoit de l'esprit et de l'agréement, de la fermeté et du courage; il étoit sûr, genereux, fidele; ajoûtez : pourvû qu'il soit mort.

¶ La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foy, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge que le décreditement du genre humain.

¶ Tel soulage les miserables, qui neglige sa famille et laisse son fils dans l'indigence; un autre éleve un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années; un troisiéme fait des presens et des largesses, et ruine ses creanciers. Je demande: la pitié, la liberalité, la magnificence, sont-ce les vertus d'un homme injuste? ou plûtôt si la bizarrerie et la vanité ne sont pas les causes de l'injustice?

¶ Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans differer: la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent. Celuy qui dans toute sa conduite laisse long-temps dire de soy qu'il fera bien fait tres-mal.

¶ L'on dit d'un grand qui tient table deux fois

grossier, lourd, stupide, il ne sçait pas parler, ny raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modele des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que legereté, qu'élegance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa piece que par l'argent qui luy en revient, il ne sçait pas la reciter ny lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMEDE, d'HERACLIUS; il est roy, et un grand roy, il est politique, il est philosophe; il entreprend de faire parler des heros, de les faire agir; il peint les Romains; ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire.

Voulez-vous quelque autre prodige? concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux; imaginez-vous un homme simple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-luy de se recüeillir, ou plûtôt de se livrer à un genie qui agit en luy, j'ose dire, sans qu'il y prenne part et comme à son insçû : quelle verve! quelle élevation! quelles images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne? me direz-vous. Oüy, du même, de *Theodas*, et de

luy seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se releve, il tonne, il éclate; et du milieu de cette tempête il sort une lumiere qui brille et qui réjoüit; disons-le sans figure : il parle comme un fou, et pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vrayes, et follement des choses sensées et raisonnables; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajoûteray-je davantage? il dit et il fait mieux qu'il ne sçait; ce sont en luy comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes separées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de loüanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moy-même que j'ay fait le portrait de deux personnages tout differens; il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme dans Theodas : car il est bon homme, il est plaisant homme, et il est excellent homme.

¶ Aprés l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans et les perles.

¶ Tel, connu dans le monde par de grands talens, honoré et cheri par tout où il se trouve, est

petit dans son domestique et aux yeux de ses proches qu'il n'a pû reduire à l'estimer; tel autre, au contraire, prophete dans son païs, joüit d'une vogue qu'il a parmi les siens et qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare et singulier qui luy est accordé par sa famille, dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soy toutes les fois qu'il sort, et qu'il ne porte nulle part.

¶ Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en reputation; à peine ceux qu'il croit ses amis luy pardonnent-ils un mérite naissant et une premiere vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession : l'on ne se rend qu'à l'extremité, et aprés que le prince s'est declaré par les récompenses; tous alors se rapprochent de luy, et de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

¶ Nous affectons souvent de loüer avec exageration des hommes assez mediocres, et de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toûjours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins nôtre vûë et nous devient plus douce et plus supportable.

¶ L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles; ils perdent en un moment la terre de vûë et font leur route; tout

leur rit, tout leur succède; action, ouvrage, tout est comblé d'éloges et de récompenses; ils ne se montrent que pour être embrassés et félicités. Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte; les flots se brisent au pied; la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas: c'est le public, où ces gens échouent.

¶ Il est ordinaire et comme naturel de juger du travail d'autrui seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le poète, rempli de grandes et sublimes idées, estime peu le discours de l'orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits; et celui qui écrit l'histoire de son pays ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions et à trouver une rime; de même, le bachelier plongé dans les quatre premiers siècles traite toute autre doctrine de science triste, vaine et inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du géomètre.

¶ Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matière et en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une faible connaissance; il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égare, et fait que l'homme illustre parle comme un sot.

¶ *Hérille*, soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer: il fait dire au prince des phi-

losophes que le vin enyvre, et à l'Orateur romain que l'eau le tempere ; s'il se jette dans la morale, ce n'est pas luy, c'est le divin Platon qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un et l'autre se tournent en habitude ; les choses les plus communes, les plus triviales, et qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ny pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ny peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sçait. Il veut citer.

¶ C'est souvent hazarder un bon mot et vouloir le perdre que de le donner pour sien ; il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit ou qui se croyent tels, qui ne l'ont pas dit et qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir que de le rapporter comme d'un autre ; ce n'est qu'un fait, et qu'on ne se croit pas obligé de sçavoir ; il est dit avec plus d'insinuation et reçû avec moins de jalousie, personne n'en souffre : on rit s'il faut rire, et, s'il faut admirer, on admire.

¶ On a dit de Socrate qu'il étoit en délire, et que c'étoit un fou tout plein d'esprit ; mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient : « Quels bizarres portraits nous fait ce philosophe ! quelles mœurs étranges et particulieres ne décrit-il point ! où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires? Quelles couleurs, quel pinceau ! Ce sont des chi-

meres. » Ils se trompoient, c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel; on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cinique, il épargnoit les personnes et blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

¶ Celuy qui est riche par son sçavoir faire connoît un philosophe, ses preceptes, sa morale et sa conduite, et, n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions que celle qu'il s'est proposée luy-même toute sa vie, dit en son cœur: « Je le plains, je le tiens échoüé, ce rigide censeur; il s'égare et il est hors de route; ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent et que l'on arrive au délicieux port de la fortune; » et selon ses principes il raisonne juste.

« Je pardonne, dit *Antisthius,* à ceux que j'ay loüez dans mon ouvrage s'ils m'oublient: qu'ay-je fait pour eux? ils étoient loüables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ay attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celuy d'être corrigez; mais, comme c'est un évenement qu'on ne voit point, il suit de là que ny les uns ny les autres ne sont tenus de me faire du bien. »

« L'on peut, ajoûte ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense; on ne sçauroit en diminuer la reputation; et, si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?

¶ Il est bon d'être philosophe, il n'est gueres utile de passer pour tel ; il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philosophe : ce sera toûjours luy dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, et, en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de luy concilier toute l'estime qui luy est dûë.

¶ Il y a une philosophie qui nous éleve au dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands et que les puissans ; qui nous fait negliger les postes et ceux qui les procurent ; qui nous exempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joye d'être exaucez. Il y a une autre philosophie qui nous soûmet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure.

¶ C'est abreger et s'épargner mille discussions que de penser de certaines gens qu'ils sont incapables de parler juste, et de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit et ce qu'ils diront.

¶ Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soy.

¶ Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds et insupportables sont chez nous comme

dans leur centre : ils ne pesent plus, on ne les sent pas ; tel parle d'un autre et en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint luy-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts que si nous étions capables de les avoüer et de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance que, nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

¶ La sage conduite roule sur deux pivots : le passé et l'avenir. Celuy qui a la memoire fidele et une grande prévoyance est hors du peril de censurer dans les autres ce qu'il a peut-être fait luy-même, ou de condamner une action dans un pareil cas et dans toutes les circonstances où elle luy sera un jour inévitable.

¶ Le guerrier et le politique, non plus que le joüeur habile, ne font pas le hazard ; mais ils le préparent, ils l'attirent, et semblent presque le déterminer : non seulement ils sçavent ce que le sot et le poltron ignorent, je veux dire se servir du hazard quand il arrive, ils sçavent même profiter, par leurs précautions et leurs mesures, d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois : si ce point arrive, ils gagnent ; si c'est cet autre, ils gagnent encore ; un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres. Ces hommes

sages peuvent être loüez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, et le hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

¶ Je ne mets au dessus d'un grand politique que celuy qui neglige de le devenir et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

¶ Il y a dans les meilleurs conseils de quoy déplaire : ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez pour être rejettez d'abord par présomption et par humeur, et suivis seulement par necessité ou par reflexion.

¶ Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie ! Quelle autre fortune mieux soûtenuë, sans interruption, sans la moindre disgrace? Les premiers postes, l'oreille du prince, d'immenses tresors, une santé parfaite et une mort douce; mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnez, de ceux qu'on a negligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux, au contraire, que l'on a fait, ou par soy-même, ou par les autres; en un mot, de toute sa prosperité !

¶ L'on gagne à mourir d'être loüé de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celuy de n'être plus; le même éloge sert alors pour *Caton* et pour *Pison*.

Le bruit court que Pison est mort : c'est une grande perte; c'étoit un homme de bien et qui méritoit une plus longue vie; il avoit de l'esprit et de l'agréement, de la fermeté et du courage; il étoit sûr, genereux, fidele; ajoûtez : pourvû qu'il soit mort.

¶ La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foy, le désinteressement et la probité, n'est pas tant leur éloge que le décreditement du genre humain.

¶ Tel soulage les miserables, qui neglige sa famille et laisse son fils dans l'indigence; un autre éleve un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années; un troisiéme fait des presens et des largesses, et ruine ses creanciers. Je demande: la pitié, la liberalité, la magnificence, sont-ce les vertus d'un homme injuste? ou plûtôt si la bizarrerie et la vanité ne sont pas les causes de l'injustice?

¶ Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans differer: la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent. Celuy qui dans toute sa conduite laisse long-temps dire de soy qu'il fera bien fait tres-mal.

¶ L'on dit d'un grand qui tient table deux fois

le jour et qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses creanciers.

¶ L'honnêteté, les égards et la politesse des personnes avancées en âge de l'un et de l'autre sexe me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux temps.

¶ C'est un excés de confiance dans les parens d'esperer tout de la bonne éducation de leurs enfans, et une grande erreur de n'en attendre rien et de la negliger.

¶ Quand il seroit vray, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ny une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond et ne touche qu'aux superficies, je ne laisserois pas de dire qu'elle ne luy est pas inutile.

¶ Il n'y a que de l'avantage pour celuy qui parle peu ; la présomption est qu'il a de l'esprit; et, s'il est vray qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

¶ Ne songer qu'à soy et au present, source d'erreur dans la politique.

¶ Le plus grand malheur, aprés celuy d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrests nous déchargent et nous ren-

voyent absous qui sont infirmez par la voix du peuple.

¶ Un homme est fidele à de certaines pratiques de religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude; personne ne le louë ny ne le desapprouve : on n'y pense pas. Tel autre y revient aprés les avoir negligées dix années entieres : on se récrie, on l'exalte. Cela est libre; moy, je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, et je le trouve heureux d'y être rentré.

¶ Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soy ni des autres.

¶ Tels sont oubliez dans la distribution des graces, et font dire d'eux : « Pourquoy les oublier? » qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire : « Pourquoy s'en souvenir? » D'où vient cette contrarieté? Est-ce du caractere de ces personnes ou de l'incertitude de nos jugemens, ou même de tous les deux?

¶ L'on dit communément : « Aprés un tel, qui sera chancelier? qui sera primat des Gaules? qui sera pape? » On va plus loin : chacun, selon ses souhaits ou son caprice, fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux et plus caducs que celuy qui est en place; et, comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tuë celuy qui s'en trouve revétu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir et à donner au corps et à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas

un évenement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

¶ La disgrace éteint les haines et les jalousies : celuy-là peut bien faire qui ne nous aigrit plus par une grande faveur ; il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne luy pardonne ; il seroit un heros impunément.

Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice ; qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ny le fer ny le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemy que BAYARD et MONTREVEL [1], c'est un bravache, on en plaisante : il n'a plus de quoy être un heros.

Je me contredis, il est vray ; accusez-en les hommes dont je ne fais que rapporter les jugemens, je ne dis pas de differens hommes, je dis les mêmes qui jugent si differemment.

¶ Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus serieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus seures et les plus vrayes. Je ne hazarderay pas d'avancer que le feu en soy et indépendamment de nos sensations n'a aucune chaleur, c'est à dire rien de semblable à ce que nous éprou-

---

1. Marq. de Montrevel, Comm. Gen. D. L. C. Lieut. Gen.

vons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assureray aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits ou égaux à deux droits, de peur que, les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Aussi dans un autre genre je diray à peine avec toute la France : « VAUBAN est infaillible, on n'en appelle point. » Qui me garentiroit que dans peu de temps on n'insinuëra pas que même sur le siege, qui est son fort et où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile*?

¶ Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre et que la passion domine, l'homme docte est un *sçavantasse;* le magistrat un *bourgeois* ou un *praticien;* le financier un *maltotier,* et le gentilhomme un *gentillâtre;* mais il est étrange que de si mauvais noms que la colere et la haine ont sçû inventer deviennent familiers, et que le dédain, tout froid et tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

¶ Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur tout lorsque les ennemis commencent à fuïr et que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville aprés qu'elle a capitulé; vous aimez dans un combat ou pendant un siege à pa-

[illegible]

[illegible] Est-ce [illegible] que de lever un siege? Le [illegible]

l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins? Ne faut-il pas, ajoûtent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel, qui semble se déclarer contre nous, et remettre la partie à un autre temps? » Alors ils ne comprennent plus la fermeté, et, s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du général qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit et s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragez relevent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagerent la necessité qu'il y avoit de la faire, le peril et la honte qui suivoient de s'en desister, prouvent que l'armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible. Ils reviennent avec la cour, passent par les villes et les bourgades, fiers d'être regardez de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place; ils en triomphent par les chemins, ils se croyent braves. Revenus chez eux, ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braye, de courtines et de chemin couvert; ils rendent compte des endroits où l'*envie de voir* les a portez et où *il ne laissoit pas d'y avoir du peril*, des hazards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tuez par l'ennemi; ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

¶ C'est le plus petit inconvenient du monde que de demeurer court dans un sermon ou dans une

harangue; il laisse à l'orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs et de doctrine, il ne luy ôte rien; mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes, ayant voulu une fois y attacher une espece de honte et de ridicule, s'exposent, par de longs et souvent d'inutiles discours, à en courir tout le risque.

¶ Ceux qui employent mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa briéveté : comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se resoudre sur ce qu'ils doivent faire, et souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs; ceux au contraire qui en font un meilleur usage en ont de reste.

Il n'y a point de ministre si occupé qui ne sçache perdre chaque jour deux heures de temps, cela va loin à la fin d'une longue vie; et, si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, et dont l'on se plaint qu'on n'a point assez!

¶ Il y a des creatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée et toute l'attention est réünie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entierement inutiles, et

qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

¶ La plûpart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, et se répandent en tant d'actions et d'exercices où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un en disant qu'il pense. Cet éloge même est devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au dessus du chien ou du cheval.

¶ « A quoy vous divertissez-vous? à quoy passez-vous le temps? » vous demandent les sots et les gens d'esprit. Si je replique que c'est à ouvrir les yeux et à voir, à prêter l'oreille et à entendre, à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire; les solides biens, les grands biens, les seuls biens, ne sont pas comptez, ne se font pas sentir : joüez-vous? masquez-vous? il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté si elle peut être trop grande et trop étenduë, telle enfin qu'elle ne serve qu'à luy faire desirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté?

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice; être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire : c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point. Quel bien en ce sens que la liberté!

¶ Cesar n'étoit point trop vieux pour penser à

la conqueste de l'univers[1]; il n'avoit point d'autre beatitude à se faire que le cours d'une belle vie et un grand nom aprés sa mort; né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquerir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si serieux; il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plûtôt rompu son entreprise.

¶ UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE, L'AMOUR ET L'ESPÉRANCE DES PEUPLES, DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITÉ DE LA TERRE, PLUS GRAND QUE SES AYEUX, FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRÉ A L'UNIVERS, PAR SES DIVINES QUALITEZ ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES DE L'ESTRE QUE LES AUTRES HOMMES[2].

¶ Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur et ne fait presque que commencer; nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes et aux patriarches, et qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siecles si reculez? Mais, si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnuës dans les arts, dans les sciences,

---

1. V. les *Pensées* de M. Pascal, chap. 31, où il dit le contraire.

2. Contre la maxime latine et triviale.

dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire! Quelles découvertes ne fera-t-on point! quelles differentes revolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les Etats et dans les empires! Quelle ignorance est la nôtre, et quelle legere experience que celle de six ou sept mille ans!

¶ Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement et sans se presser; il n'y a point d'avantages trop éloignez à qui s'y prépare par la patience.

¶ Ne faire sa cour à personne, ny attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne : douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

¶ Le monde est pour ceux qui suivent les cours ou qui peuplent les villes; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne, eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

¶ Pourquoy me faire froid et vous plaindre de ce qui m'est échapé sur quelques jeunes gens qui peuplent les cours? Etes-vous vicieux, ô *Thrasille*? Je ne le sçavois pas, et vous me l'apprenez; ce que je sçay est que vous n'étes plus jeune.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ay dit de quelques grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre? Etes-vous dédaigneux, mal-faisant, mauvais plaisant, flatteur, hipocrite? je l'ignorois, et ne pensois pas à vous, j'ay parlé des grands.

¶ L'esprit de modération et une certaine sagesse dans la conduite laissent les hommes dans l'obscurité ; il leur faut de grandes vertus pour être connus et admirez, ou peut-être de grands vices.

¶ Les hommes, sur la conduite des grands et des petits indifferemment, sont prévenus, charmez, enlevez par la réüssite ; il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loüé comme la vertu même, et que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus : c'est un noir attentat, c'est une sale et odieuse entreprise que celle que le succés ne sçauroit justifier.

¶ Les hommes, seduits par de belles apparences et de spécieux prétextes, goûtent aisément un projet d'ambition que quelques grands ont médité, ils en parlent avec interêt, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté que l'on luy impute ; ils y sont déja accoûtumez et n'en attendent que le succés, lorsque, venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance et sans nulle crainte de se tromper qu'il étoit temeraire et ne pouvoit réüssir.

¶ Il y a de tels projets, d'un si grand éclat et d'une consequence si vaste, qui font parler les hommes si long-temps, qui font tant esperer ou tant craindre selon les divers interêts des peuples, que toute la gloire et toute la fortune d'un homme y sont commises ; il ne peut pas avoir paru sur la

scene avec un si bel appareil pour se retirer sans rien dire : quelques affreux perils qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame; le moindre mal pour luy est de la manquer.

¶ Dans un méchant homme il n'y a pas de quoy faire un grand homme; loüez ses vûës et ses projets, admirez sa conduite, exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres et les plus courts pour parvenir à ses fins; si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part; et, où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

¶ Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, destinée à passer le Rhin; il sçavoit la guerre, et son experience pouvoit être secondée de la fortune : quels feux de joye a-t-on vûs, quelle fête publique? Il y a des hommes, au contraire, naturellement odieux, et dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrés qu'ils font ny par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire que la voix du peuple éclate à leur mort, et que tout tressaille jusqu'aux enfans, dés que l'on murmure dans les places que la terre enfin en est délivrée.

¶ O temps! ô mœurs! s'écrie *Heraclite*, ô malheureux siecle! siecle rempli de mauvais exemples, où la vertu souffre, où le crime domine, où il

triomphe! Je veux être un *Lycaon*, un *Ægyste*, l'occasion ne peut être meilleure ny les conjonctures plus favorables, si je desire du moins de fleurir et de prosperer. Un homme dit : « Je passeray la mer, je dépoüilleray mon pere de son patrimoine, je le chasseray, luy, sa femme, son heritier, de ses terres et de ses Etats; » et, comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit apprehender, c'étoit le ressentiment de plusieurs rois qu'il outrage en la personne d'un seul roy; mais ils tiennent pour luy, ils luy ont presque dit : « Passez la mer, dépoüillez vôtre pere, montrez à tout l'univers qu'on peut chasser un roy de son royaume, ainsi qu'un petit seigneur de son château, ou un fermier de sa métairie; qu'il n'y ait plus de difference entre de simples particuliers et nous, nous sommes las de ces distinctions; apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un étranger, et qu'ils ont moins à craindre de nous que nous d'eux et de leur puissance. » Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs et une ame tranquille? Il n'y a point de charges qui n'ayent leurs privileges; il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre : la dignité royale seule n'a plus de privileges, les rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul, toûjours bon et

magnanime, ouvre ses bras à une famille malheureuse; tous les autres se liguent comme pour se vanger de luy et de l'appuy qu'il donne à une cause qui luy est commune : l'esprit de pique et de jalousie prévaut chez eux à l'interêt de l'honneur, de la religion et de leur état; est-ce assez? à leur interêt personnel et domestique; il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs droits comme hereditaires ; enfin dans tout l'homme l'emporte sur le souverain. Un prince délivroit l'Europe, se délivroit luy-même d'un fatal ennemi, alloit joüir de la gloire d'avoir détruit un grand empire; il la neglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nez arbitres et mediateurs temporisent; et, lorsqu'ils pourroient avoir déja employé utilement leur mediation, ils la promettent. « O pastres! continuë Heraclite, ô rustres qui habitez sous le chaume et dans les cabanes! si les évenemens ne vont point jusqu'à vous; si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes; si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards et de loups cerviers, recevez moy parmi vous à manger vôtre pain noir et à boire l'eau de vos cisternes. »

¶ Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme geans, et comme des pieces rares dont il faut acheter la vûë dés que vous allez jusques à huit pieds;

qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du ciel, et qui voyent les nuages se former au dessous d'elles ; espece d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espece, qui ne faites pas même comparaison avec l'elephant et la baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite*. Ne dites-vous pas en commun proverbe : *des loups ravissans, des lions furieux, malicieux comme un singe ?* Et vous autres, qui étes-vous? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : *l'homme est un animal raisonnable;* qui vous a passé cette définition? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'étes accordée à vous-mêmes? C'est déja une chose plaisante que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur; laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront et comme vous serez traitez. Je ne parle point, ô hommes, de vos legeretez, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au dessous de la taupe et de la tortuë, qui vont sagement leur petit train et qui suivent sans varier l'instinct de leur nature; mais écoutez-moy un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort leger et qui fait une belle descente sur la perdrix : « Voilà un bon oiseau » ; et d'un lévrier qui prend un liévre

corps à corps : « C'est un bon lévrier; » je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme. » Mais, si vous voyez deux chiens qui s'abboyent, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « Voilà de sots animaux », et vous prenez un bâton pour les separer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand païs se sont assemblez par milliers dans une plaine, et qu'aprés avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettez avec fureur les uns sur les autres et ont joûé ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais oüy parler? » Et, si les loups en faisoient de même, quels hurlements, quelle boucherie! Et, si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à aneantir leur propre espece? ou, aprés l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout vôtre cœur de l'ingenuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déja, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les

dards, les sabres et les cimeterres, et à mon gré fort judicieusement : car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête? Au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire reciproquement de larges playes d'où peut couler vôtre sang jusqu'à la derniere goutte sans que vous puissiez craindre d'en échaper; mais, comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien encheri sur cette vieille maniere de vous exterminer: vous avez de petits globes qui vous tuënt tout d'un coup s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesans et plus massifs qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlevent les voûtes, et font sauter en l'air avec vos maisons vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice; et c'est là encore où *gist* la gloire, elle aime le *remué-menage*, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et dans les bonnes regles vous devez en guerre être habillez de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces celebres que montroit autrefois un charlatan subtil ouvrier,

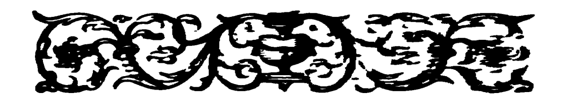
dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre; il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genoüilleres, la lance sur la cuisse, rien ne leur manquoit, et en cet équipage elles alloient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos*, pourquoy non? une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps? elle en seroit plus au large. Si cet homme avoit la vûë assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmouzets ainsi équipez, et de ce que vous appellez guerre, cavalerie, infanterie, un memorable siege, une fameuse journée? N'entendray-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en regimens et en compagnies? tout est-il devenu bataillon ou escadron? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisiéme; il a gagné une bataille, deux batailles; il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre* : est-ce de quelqu'un de vous autres, est-ce d'un geant, d'un *Athos* que vous parlez? Vous avez sur tout un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soy dix onces de chair et que l'on croiroit jetter à terre du moindre souffle; il fait neanmoins plus de bruit que quatre autres et met tout en combustion : il vient de pêcher en

eau trouble une isle toute entiere; ailleurs, à la verité, il est battu et poursuivi, mais il se sauve par les *marais*, et ne veut écouter ny paix ny treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il sçavoit faire, il a mordu le sein de sa nourrice; elle en est morte, la pauvre femme! Je m'entends, il suffit; en un mot, il étoit né sujet, et il ne l'est plus; au contraire, il est le maître, et ceux qu'il a domptez et mis sous le joug vont à la charruë et labourent de bon courage; ils semblent même apprehender, les bonnes gens! de pouvoir se délier un jour et de devenir libres, car ils ont étendu la corroye et allongé le foüet de celuy qui les fait marcher; ils n'oublient rien pour accroître leur servitude : ils luy font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux et s'acquerir de nouveaux domaines; il s'agit, il est vray, de prendre son pere et sa mere par les épaules, et de les jetter hors de leur maison, et ils l'aident dans une si honnête entreprise : les gens de delà l'eau et ceux d'en deçà se cottisent et mettent chacun du leur pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable; les *Pictes* et les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, et ceux-ci aux *Pictes* et aux *Saxons;* tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, et autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des comtes ou des marquis dont la terre fourmille,

mais des princes et des souverains. Ils viennent trouver cet homme dés qu'il a sifflé, ils se découvrent dés son anti-chambre, et ils ne parlent que quand on les interroge : sont-ce là ces mêmes princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs et sur leurs préséances, et qui consument pour les regler les mois entiers dans une diette? Que fera ce nouvel *Arconte* pour payer une si aveugle soûmission et pour répondre à une si haute idée qu'on a de luy? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, et en personne; si l'ennemi fait un siege, il doit le luy faire lever, et avec honte, à moins que tout l'Océan ne soit entre luy et l'ennemi; il ne sçauroit moins faire en faveur de ses courtisans : *Cesar* luy-même ne doit-il pas venir en grossir le nombre? il en attend du moins d'importans services: car ou l'Arconte échouëra avec ses alliez, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir, ou, s'il réüssit et que rien ne luy resiste, le voilà tout porté avec ses alliez, jaloux de la religion et de la puissance de Cesar, pour fondre sur luy, pour luy enlever l'*aigle* et le reduire luy et son heritier à la *fasce d'argent* et aux païs hereditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrez à luy volontairement, à celuy peut-être de qui ils devoient se défier davantage. *Esope* ne leur diroit-il pas : *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme et s'effraye du voisinage du lyon, dont le seul rugis-*

sement luy fait peur; elle se refugie auprés de la bête, qui luy fait parler d'accommodement et le prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un aprés l'autre.





DE LA MODE

Une chose folle et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience. La viande noire est hors de mode, et par cette raison, insipide; ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée; de même l'on ne mouroit plus depuis longtemps par *Theotime*; ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, et Theotime a vu son successeur.

¶ La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a generale-

ment pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher; vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulippes et devant la *solitaire*; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus prés, il ne l'a jamais vûë si belle, il a le cœur épanoüi de joye; il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assoit, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pieces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice; il la contemple, il l'admire; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulippe, qu'il ne livreroit pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulippes seront negligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un culte et une religion, revient chez soy fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample recolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne

vous [illegible] de [illegible] cette [illegible] dante. [illegible] taille [illegible] l'amour [illegible] que vous [illegible] cette [illegible] tez-vous [illegible] ne trouverez pas ailleurs. [illegible] s'enfuit, [illegible] par quelques dehors [illegible] vin, et effet, [illegible] loüer et admirer [illegible] sieurs siecles. [illegible] pendant qu'il [illegible] tenant [illegible] possede une telle prune?

Un troisieme que vous allez voir vous parle des curieux ses confreres, et sur tout de [illegible] l'admire, dit-il, [illegible] jamais. » Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les medailles et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monumens fixes et indubitables de l'ancienne histoire? [illegible]

moins; vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *teste* vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompuë? c'est encore moins: Diognete sçait d'une medaille le *frust*, le *feloux* et la *fleur de coin*; il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vuide luy blesse la vûë, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il employe son bien et sa vie.

« Vous voulez, ajoûte *Democede*, voir mes estampes. » Et bien-tôt il les étale et vous les montre; vous en rencontrez une qui n'est ny noire, ny nette, ny dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont ou la ruë neuve; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée tres-cher, et qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. « J'ay, continuë-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours: j'ay tout *Calot*, hormis une seule, qui n'est pas à la verité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'acheveroit Calot; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je desespere enfin d'y réüssir: cela est bien rude. »

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent par inquietude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ny memoires ny relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui desirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivieres qu'on n'appelle ny la Seine ny la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satyrique parle juste et se fait écouter.

Mais, quand il ajoûte que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliotheque, je souhaite de la voir, je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dés l'escalier, je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts; il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorez sur tranche, ornez de filets d'or et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un aprés l'autre, dire que sa gallerie est remplie, à quelques endroits prés qui sont peints de maniere qu'on les prend pour de vrais livres arrangez sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajoûter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa

complaisance, et ne veux non plus que luy voir sa tannerie, qu'il appelle bibliotheque.

Quelques-uns, par une intemperance de sçavoir et par ne pouvoir se resoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes et n'en possedent aucune; ils aiment mieux sçavoir beaucoup que de sçavoir bien, et être foibles et superficiels dans diverses sciences que d'être sûrs et profonds dans une seule; ils trouvent en toutes rencontres celuy qui est leur maître et qui les redresse; ils sont les duppes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et penibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais; ils passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du Nort, celles des deux Indes, celles des deux pôles et celle qui se parle dans la lune; les idiomes les plus inutiles avec les caracteres les plus bizarres et les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui se bornent ingenuëment à sçavoir leur langue, ou tout au plus la grecque et la latine; ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire, ils parcourent tous les livres et ne profitent d'aucun; c'est en eux une sterilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la verité la meilleure recolte et la richesse la plus abondante de mots et

de paroles qui puisse s'imaginer; ils plient sous le faix, leur memoire en est accablée pendant que leur esprit demeure vuide.

Un bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné, qu'il est inhabitable; le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se resoudre à le loüer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proye aux Anglois et aux Allemans qui voyagent et qui viennent là du Palais Royal, du Palais L... G... et du Luxembourg; on heurte sans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maison, et personne à voir monsieur.

On en sçait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux à qui ils ne peuvent pas donner une dot; que dis-je? elles ne sont pas vétuës, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit et du linge blanc, qui sont pauvres, et la source de leur misere n'est pas fort loin : c'est un garde-meuble chargé et embarassé de bustes rares, déja poudreux et couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se resoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiseau et finit par mille; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliere; ce n'est

plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit si perçant et si aigu : on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent abboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agreable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire : il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures ; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministere que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des *canaris ;* il est vray que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres et sans éducation ; il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir joüir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter ; il retrouve ses oiseaux dans son sommeil, luy-même il est oiseau, il est huppé, il gazoüille, il perche ; il réve la nuit qu'il muë ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les differens genres de curieux? Devineriez-vous, à entendre parler celuy-cy de son *leopard* [1], de sa *plume* [2], de sa *musique* [3],

1-2-3. Noms de coquillages.

ɪ vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus
ɪgulier et de plus merveilleux, qu'il veut vendre
ɪ coquilles? Pourquoy non, s'il les achete au
ɪids de l'or?

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les
ɪrs de nouvelles emplettes; c'est sur tout le
ɪmier homme de l'Europe pour les papillons, il
a de toutes les tailles et de toutes les cou-
ɪrs. Quel temps prenez-vous pour luy rendre
ite? il est plongé dans une amere douleur, il a
ɪmeur noire, chagrine, et dont toute sa famille
ɪffre : aussi a-t-il fait une perte irreparable;
prochez, regardez ce qu'il vous montre sur son
igt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer :
st une chenille, et quelle chenille!

¶ Le duel est le triomphe de la mode et l'en-
ɪit où elle a exercé sa tirannie avec plus d'éclat;
ɪ usage n'a pas laissé au poltron la liberté de
ɪre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave
e soy et l'a confondu avec un homme de cœur;
a attaché de l'honneur et de la gloire à une
tion folle et extravagante; il a été approuvé par
présence des rois; il y a eu quelquefois une
pece de religion à le pratiquer; il a décidé de l'in-
ɪcence des hommes, des accusations fausses ou
ɪitables sur des crimes capitaux; il s'étoit enfin
profondément enraciné dans l'opinion des peu-
ɪs, et s'étoit si fort saisi de leur cœur et de leur

sa beauté ou pour son odeur ; l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps et d'une vogue ancienne et populaire ; que nos peres ont estimée, et que nous estimons aprés nos peres ; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sçauroient nuire : un lys, une rose.

¶ L'on voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il joüit d'un air pur et d'un ciel serein ; il avance d'un bon vent et qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se declare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée ; on voit Eustrate revenir sur l'eau et faire quelques efforts, on espere qu'il pourra du moins se sauver et venir à bord ; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu ; il paroît une seconde fois, et les esperances se réveillent, lorsqu'un flot survient et l'abîme : on ne le revoit plus, il est noyé.

¶ VOITURE et SARRAZIN étoient nez pour leur siecle, et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étoient attendus ; s'ils s'étoient moins pressez de venir, ils arrivoient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'huy qu'ils ont été alors : les conversations legeres, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjoüées et familieres, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu. Et qu'on ne dise point

qu'ils les feroient revivre ; ce que je puis faire en faveur de leur esprit est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre ; mais les femmes sont de nos jours ou devotes, ou coquettes, ou joüeuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois ; le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs, ont pris la place, et la défendent contre les gens d'esprit.

¶ Un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à éguillettes et des bottines ; il réve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur ; il y a autant de foiblesse à füir la mode qu'à l'affecter.

¶ L'on blâme une mode qui, divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entiere pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps ; l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre et la structure changent selon leurs caprices ; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les releve et les herisse à la maniere des bacchantes, et semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur phisionomie douce et modeste en une autre qui soit fiere et audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou une telle mode qui cependant,

toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut esperer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance et la legereté des hommes, qui attachent successivement les agréemens et la bienseance à des choses tout opposées, qui employent pour le comique et pour la mascarade ce qui leur a servi de parure grave et d'ornemens les plus serieux, et que si peu de temps en fasse la difference.

¶ N... est riche, elle mange bien, elle dort bien; mais les coëffures changent, et, lorsqu'elle y pense le moins et qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

¶ *Iphis* voit à l'eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé ; il étoit venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache ; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur ; il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, et il n'y a guere de momens où il ne veüille sourire ; il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de luy-même ; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras ; il a un mouvement de tête et je ne sçay quel adoucissement dans les yeux dont il n'oublie pas de s'em-

bellir ; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer ; il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude ; il est vray aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ny boucles d'oreilles ny colier de perles : aussi ne l'ay-je pas mis dans le chapitre des femmes.

¶ Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les negliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indecence et le ridicule où elles peuvent tomber dés qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agréement de la nouveauté ; ils leur préferent une parure arbitraire, une drapperie indifferente, fantaisies du peintre qui ne sont prises ny sur l'air ny sur le visage, qui ne rappellent ny les mœurs ny la personne ; ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une maniere dure, sauvage, étrangere, qui font un capitan d'un jeune abbé, et un Matamor d'un homme de robe ; une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple et timide une amazone ou une Pallas ; une Laïs d'une honnête fille ; un Scyte, un Attila, d'un prince qui est bon et magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cede elle-même à celle qui la suit et qui ne sera pas la derniere : telle est nôtre legereté. Pendant ces

revolutions un siecle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées et qui ne sont plus; la mode alors la plus curieuse et qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne; aidée du temps et des années, elle a le même agréement dans les portraits qu'a la saye ou l'habit romain sur les theatres, qu'ont la mante[1], le voile[2] et la tiare[3] dans nos tapisseries et dans nos peintures.

Nos peres nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes[4] et des autres ornemens qu'ils ont aimez pendant leur vie : nous ne sçaurions bien reconnoître cette sorte de bienfait qu'en traitant de même nos descendans.

¶ Le courtisan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chausses et en pourpoint, portoit de larges canons, et il étoit libertin : cela ne sied plus; il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est devot : tout se regle par la mode.

¶ Celuy qui depuis quelque temps à la cour étoit devot, et par là contre toute raison peu éloigné du ridicule, pouvoit-il esperer de devenir à la mode?

¶ De quoy n'est point capable un courtisan

1-2-3. Habits des Orientaux.
4. Offensives et défensives.

dans la vûë de sa fortune, si pour ne la pas manquer il devient devot?

¶ Les couleurs sont préparées, et la toile est toute prête; mais comment le fixer, cet homme inquiet, leger, inconstant, qui change de mille et mille figures? Je le peins devot, et je crois l'avoir attrapé, mais il m'échape, et déja il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, et je sçauray le prendre dans un point de déréglement de cœur et d'esprit où il sera reconnoissable; mais la mode presse, il est devot.

¶ Celuy qui a penetré la cour connoît ce que c'est que vertu et ce que c'est que devotion [1], il ne peut plus s'y tromper.

¶ Negliger vêpres comme une chose antique et hors de mode, garder sa place soy-même pour le salut, sçavoir les êtres de la chapelle, connoître le flanc, sçavoir où l'on est vû et où l'on n'est pas vû; réver dans l'eglise à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses; avoir un directeur mieux écouté que l'Evangile; tirer toute sa sainteté et tout son relief de la reputation de son directeur, dédaigner ceux dont le directeur a moins de vogue, et convenir à peine de leur salut; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prê-

1. Fausse devotion.

che chez soy ou par son directeur, préferer sa messe aux autres messes et les sacremens donnez de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance ; ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ny evangiles ny epîtres des Apôtres, ny morale des Peres ; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siecles ; circonstantier à confesse les défauts d'autruy, y pallier les siens ; s'accuser de ses souffrances, de sa patience ; dire comme un peché son peu de progrés dans l'heroïsme ; être en liaison secrette avec de certaines gens contre certains autres ; n'estimer que soy et sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même ; goûter, savourer la prosperité et la faveur, n'en vouloir que pour soy, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune et des dignitez : c'est, du moins jusqu'à ce jour, le plus bel effort de la devotion du temps.

Un devot[1] est celuy qui sous un roy athée seroit athée.

¶ Les devots[2] ne connoissent de crimes que l'incontinence, parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence : si *Pherecide* passe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice*

---

1. Faux devot.
2. Faux devots.

pour être fidele à son mari, ce leur est assez; laissez-les joüer un jeu ruineux, faire perdre leurs creanciers, se réjoüir du malheur d'autruy et en profiter, idolatrer les grands, mépriser les petits, s'enyvrer de leur propre mérite, secher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état; voulez-vous qu'ils empietent sur celuy des gens de bien, qui avec les vices cachez fuyent encore l'orgueil et l'injustice?

¶ Quand un courtisan sera humble, guéri du faste et de l'ambition; qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses creanciers; qu'il ne sera ny fourbe ny médisant, qu'il renoncera aux grands repas et aux amours illegitimes, qu'il priera autrement que des lévres, et même hors de la presence du prince; quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche et difficile, qu'il n'aura point le visage austere et la mine triste, qu'il ne sera point paresseux et contemplatif, qu'il sçaura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois tres-compatibles, qu'il pourra et qu'il voudra même tourner son esprit et ses soins aux grandes et laborieuses affaires, à celles sur tout d'une suite la plus étenduë pour les peuples et pour tout l'Etat; quand son caractere me fera craindre de le nommer en cet endroit, et que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas,

de s'y reconnoître, alors je diray de ce personnage : « Il est devot » ; ou plutôt c'est un homme donné à son siecle pour le modele d'une vertu sincere et pour le discernement de l'hypocrite.

¶ *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le cotton et sur le duvet ; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort legere en esté, et d'une autre fort moëlleuse pendant l'hyver ; il porte des chemises tres-déliées qu'il a un tres-grand soin de bien cacher. Il ne dit point : *ma haire* et *ma discipline ;* au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme devot ; il est vray qu'il fait en sorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifferemment : ouvrez-les, c'est le *Combat spirituel,* le *Chrétien interieur* et l'*Année sainte ;* d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est necessaire qu'il soit devot, les yeux baissez, la démarche lente et modeste, l'air recüeilli, luy sont familiers : il jouë son rôlle. S'il entre dans une eglise, il observe d'abord de qui il peut être vû, et, selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ny à se mettre à genoux ny à prier.

Arrive-t-il vers luy un homme de bien et d'autorité qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soûpirs; si l'homme de bien se retire, celuy-cy, qui le voit partir, s'appaise et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recüeillir et où tout le monde voit qu'il s'humilie ; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient et qui sont à la chappelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire, il reprend sa meditation, qui est toûjours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec luy-même et où il trouve son compte. Il évite une eglise deserte et solitaire, où il pourroit entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et luy, et sans que personne luy en sçût gré; il aime la paroisse, il frequente les temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup, on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence; mais à la fin de l'hyver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fiévre; il se fait prier, presser, quereller, pour rompre le carême dés son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procés de famille, il est

pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celuy ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a sçû imposer, dont il est le parasite et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne luy fait du moins ny avance ny declaration; il s'enfuira, il luy laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de luy-même; il est encore plus éloigné d'employer pour la flater et pour la seduire le jargon de la devotion [1]; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il luy est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre tres-ridicule. Il sçait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-temps, quand ce ne seroit que pour faire dire de soy dans le public qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter quand on le revoit paroître avec un visage extenué et d'un homme qui ne se ménage point? Les femmes, d'ailleurs, qui fleurissent et qui prosperent à l'ombre de la devotion [2], luy conviennent, seulement avec cette petite difference qu'il neglige celles qui ont vieilli, et qu'il cultive les jeunes, et entre celles-cy les plus belles

1. Fausse devotion.
2. Fausse devotion.

et les mieux faites : c'est son attrait. Elles vont, et il va ; elles reviennent, et il revient ; elles demeurent, et il demeure ; c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir. Qui pourroit n'en être pas édifié ? elles sont devotes, et il est devot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami et de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il luy emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami luy en offre ; il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins ; quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer ; il dit une autre fois et d'une certaine maniere que rien ne luy manque, et c'est lors qu'il ne luy faut qu'une petite somme ; il vante quelque autre fois publiquement la generosité de cet homme pour le piquer d'honneur et le conduire à luy faire une grande largesse ; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ny à s'attirer une donation generale de tous ses biens, s'il s'agit sur tout de les enlever à un fils, le legitime heritier ; un homme devot n'est ny avare, ny violent, ny injuste, ny même interessé. Onuphre n'est pas devot, mais il veut être crû tel, et, par une parfaite quoy que fausse imitation de la pieté, ménager sourdement ses interêts ; aussi ne se jouë-t-il pas à la ligne directe, et l ne s'insinuë jamais dans une famille où se trou-

pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celuy ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a sçû imposer, dont il est le parasite et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne luy fait du moins ny avance ny declaration; il s'enfuira, il luy laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de luy-même; il est encore plus éloigné d'employer pour la flater et pour la seduire le jargon de la devotion [1]; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il luy est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre tres-ridicule. Il sçait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-temps, quand ce ne seroit que pour faire dire de soy dans le public qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter quand on le revoit paroître avec un visage extenué et d'un homme qui ne se ménage point? Les femmes, d'ailleurs, qui fleurissent et qui prosperent à l'ombre de la devotion [2], luy conviennent, seulement avec cette petite difference qu'il neglige celles qui ont vieilli, et qu'il cultive les jeunes, et entre celles-cy les plus belles

1. Fausse devotion.
2. Fausse devotion.

et les mieux faites : c'est son attrait. Elles vont, et il va; elles reviennent, et il revient; elles demeurent, et il demeure; c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir. Qui pourroit n'en être pas édifié? elles sont devotes, et il est devot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami et de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il luy emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami luy en offre; il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins; quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer; il dit une autre fois et d'une certaine maniere que rien ne luy manque, et c'est lors qu'il ne luy faut qu'une petite somme; il vante quelque autre fois publiquement la generosité de cet homme pour le piquer d'honneur et le conduire à luy faire une grande largesse; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ny à s'attirer une donation generale de tous ses biens, s'il s'agit sur tout de les enlever à un fils, le legitime heritier; un homme devot n'est ny avare, ny violent, ny injuste, ny même interessé. Onuphre n'est pas devot, mais il veut être crû tel, et, par une parfaite quoy que fausse imitation de la pieté, ménager sourdement ses interêts; aussi ne se jouë-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinuë jamais dans une famille où se trou-

vent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir: il y a là des droits trop forts et trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'apprehende; sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert et de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collaterale, on l'attaque plus impunément; il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la niece, le flatteur et l'ami declaré de tous les oncles qui ont fait fortune; il se donne pour l'heritier legitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfans, et il faut que celuy-cy le desherite, s'il veut que ses parens recüeillent sa succession. Si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fonds, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une legere médisance luy suffit pour ce pieux dessein, et c'est le talent qu'il possede à un plus haut degré de perfection; il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile : il y a des gens, selon luy, qu'on est obligé en conscience de décrier, et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il desire la dépoüille; il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche; on luy parle d'*Eudoxe*, il sourit ou il soûpire ; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, et il a raison, il en a assez dit.

¶ Riez, *Zelie*, soyez badine et folâtre à vôtre ordinaire, qu'est devenuë vôtre joye? «Je suis riche, dites-vous, me voilà au large et je commence à respirer.» Riez plus haut, Zelie, éclatez: que sert une meilleure fortune, si elle amene avec soy le serieux et la tristesse? Imitez les grands qui sont nez dans le sein de l'opulence: ils rient quelquefois, ils cedent à leur temperament; suivez le vôtre, ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extremité à l'autre: «Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit.» Je m'en doutois, Zelie; mais, croyez-moy, ne laissez pas de rire, et même de me sourire en passant, comme autrefois; ne craignez rien, je n'en seray ny plus libre ny plus familier avec vous, je n'auray pas une moindre opinion de vous et de vôtre poste, je croiray également que vous étes riche et en faveur. «Je suis devote», ajoûtez-vous. C'est assez, Zelie, et je dois me souvenir que ce n'est plus la serenité et la joye que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage; les passions tristes et austeres ont pris le dessus et se répandent sur les dehors: elles menent plus loin, et l'on ne s'étonne plus de voir que la devotion[1] sçache encore

1. Fausse devotion.

mieux que la beauté et la jeunesse rendre une femme fiere et dédaigneuse.

¶ L'on a été loin depuis un siecle dans les arts et dans les sciences, qui toutes ont esté poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du salut que l'on a reduite en regle et en methode, et augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau et de plus sublime. La devotion [1] et la geometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art; celuy qui ne les sçait pas n'est ny devot ny geometre : les premiers devots, ceux mêmes qui ont été dirigez par les Apôtres, ignoroient ces termes, simples gens qui n'avoient que la foy et les œuvres, et qui se reduisoient à croire et à bien vivre.

¶ C'est une chose délicate à un prince religieux de reformer la cour et de la rendre pieuse : instruit jusques où le courtisan veut luy plaire et aux dépens de quoy il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolere, il dissimule, de peur de le jetter dans l'hypocrisie ou le sacrilege ; il attend plus de Dieu et du temps que de son zele et de son industrie.

¶ C'est une pratique ancienne dans les cours de donner des pensions et de distribuer des graces à un musicien, à un maître de danse, à un farceur,

1. Fausse devotion.

à un joüeur de flute, à un flateur, à un complaisant; ils ont un mérite fixe et des talens sûrs et connus qui amusent les grands, et qui les délassent de leur grandeur. On sçait que Favier est beau danseur et que Lorenzani fait de beaux motets; qui sçait au contraire si l'homme devot a de la vertu? Il n'y a rien pour luy sur la cassette ny à l'épargne, et avec raison: c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit le prince à mettre en honneur la dissimulation et la fourberie et à payer pension à l'hypocrite.

¶ L'on espere que la devotion de la cour ne laissera pas d'inspirer la residence.

¶ Je ne doute point que la vraye devotion ne soit la source du repos; elle fait supporter la vie et rend la mort douce, on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

¶ Chaque heure en soy, comme à nostre égard, est unique; est-elle écoulée une fois, elle a peri entierement, les millions de siecles ne la rameneront pas: les jours, les mois, les années, s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme des temps; le temps même sera détruit: ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de legeres et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'auto-

rité, l'indépendance, le plaisir, les joyes, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu ? La vertu seule, si peu à la mode, va au-delà des temps.





DE QUELQUES USAGES

Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels que, s'ils eussent obtenu six mois de delay de leurs creanciers, ils étoient nobles [1].

Quelques autres se couchent roturiers et se levent nobles [2].

Combien de nobles dont le pere et les aînez sont roturiers !

¶ Tel abandonne son pere qui est connu, et dont l'on cite le greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son ayeul, qui, mort depuis long-temps, est inconnu et hors de prise ; il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, et pour être noble il ne luy manque que des titres.

¶ Réhabilitations, mot en usage dans les tribu-

1-2. Veterans.

naux, qui a fait vieillir et rendu gothique celuy de lettres de noblesse, autrefois si françois et si usité: se faire réhabiliter suppose qu'un homme devenu riche originairement est noble, qu'il est d'une necessité plus que morale qu'il le soit; qu'à la verité son pere a pû déroger ou par la charruë, ou par la houë, ou par la malle, ou par les livrées, mais qu'il ne s'agit pour luy que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres et de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, et tout autres que celles de sa vaisselle d'étain; qu'en un mot, les lettres de noblesse ne luy conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est à dire celuy qui cherche encore le secret de devenir riche.

¶ Un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige; celuy qui continuë de cacher son âge pense enfin luy-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres: de même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien baron ou de quelque châtelain dont il est vray qu'il ne descend pas a le plaisir de croire qu'il en descend.

¶ Quelle est la roture un peu heureuse et établie à qui il manque des armes, et dans ces armes une piece honorable, des supports, un cimier, une devise, et peut-être le cry de guerre? Qu'est de-

venuë la distinction des casques et des *heaumes* ? Le nom et l'usage en sont abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermez, et ceux-ci de tant ou de tant de grilles ; on n'aime pas les minuties, on passe droit aux couronnes, cela est plus simple, on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une couronne de marquis, trop satisfaits de la comtale ; quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, et la font passer de leur enseigne à leur carosse.

¶ Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumiere répanduë dans la campagne ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, et qu'on appelle château, pour être crû noble sur sa parole.

¶ Un bon gentilhomme veut passer pour un petit seigneur, et il y parvient ; un grand seigneur affecte la principauté, et il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang et les préseances, de nouvelles armes et d'une genealogie que d'Hosier ne luy a pas faite, il devient enfin un petit prince.

¶ Les grands en toute chose se forment et se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inferieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'hon-

neurs et de distinctions dont leur condition se trouve chargée, et préferent à cette servitude une vie plus libre et plus commode; ceux qui suivent leur piste observent déja par émulation cette simplicité et cette modestie : tous ainsi se reduiront par hauteur à vivre naturellement et comme le peuple. Horrible inconvenient !

¶ Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne et pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur employ; d'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules dés que leur fortune devient meilleure; celuy-cy par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur un nom illustre; celuy-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, et de *Syrus* devient *Cyrus :* plusieurs suppriment leurs noms, qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toûjours d'eux qui les portent avec les grands hommes qui les ont portez; il s'en trouve enfin qui, nez à l'ombre des clochers de Paris, veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout païs, allongent leurs noms françois d'une terminaison étrangere, et croyent que venir de bon lieu, c'est venir de loin.

¶ Le besoin d'argent a reconcilié la noblesse

avec la roture, et a fait évanoüir la preuve des quatre quartiers.

¶ A combien d'enfans seroit utile la loy qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit! mais à combien d'autres seroit-elle contraire!

¶ Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands princes par une extremité, et par l'autre au simple peuple.

¶ Il n'y a rien à perdre à être noble : franchises, immunitez, exemptions, privileges, que manque-t-il à ceux qui ont un titre? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires [1] se sont faits nobles? Ils ne sont pas si vains; c'est pour le profit qu'ils en reçoivent : cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la communauté.

¶ Je le declare nettement, afin que l'on s'y prépare et que personne un jour n'en soit surpris: s'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins; si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de La Bruyere que toutes les croniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conqueste de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

---

1. Maison religieuse secretaire du Roy.

¶ Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; et, si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

¶ Il y a des choses qui, ramenées à leurs principes et à leur premiere institution, sont étonnantes et incomprehensibles. Qui peut concevoir en effet que certains abbez à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la molesse et de la vanité des sexes et des conditions, qui entrent auprés des femmes en concurrence avec le marquis et le financier, et qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement et dans l'étimologie de leur nom les peres et les chefs de saints moines et d'humbles solitaires, et qu'ils en devroient être l'exemple? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! Et, sans parler de plus grands desordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un jeune abbé en velours gris et à ramages comme une Eminence, ou avec des mouches et du rouge comme une femme ?

¶ Que les saletez des dieux, la Venus, le Ganimede, et les autres nuditez du Carache, ayent été faites pour des princes de l'Eglise, et qui se disent successeurs des Apôtres, le palais Farnese en est la preuve.

¶ Les belles choses le sont moins hors de leur place ; les bienseances mettent la perfection, et la raison met les bienseances. Ainsi l'on n'entend

point une gigue à la chapelle, ny dans un sermon des tons de theatre ; l'on ne voit point d'images profanes [1] dans les temples, un CHRIST, par exemple, et le Jugement de Pâris dans le même sanctuaire, ny à des personnes consacrées à l'Eglise le train et l'équipage d'un cavalier.

¶ Declareray-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau salut, la decoration souvent prophane, les places retenuës et payées, des [2] livres distribuez comme au theatre, les entrevûës et les rendez-vous frequens, le murmure et les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familierement, sechement, et sans autre zele que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un orchestre, le diray-je? et des voix qui concertent depuis longtemps, se fassent entendre ? Est-ce à moy à m'écrier que le zele de la maison du Seigneur me consume, et à tirer le voile leger qui couvre les mysteres témoins d'une telle indecence? Quoy! parce qu'on ne danse pas encore aux TT**, me forcera-t-on d'appeler tout ce spectacle office d'eglise ?

¶ L'on ne voit point faire de vœux ny de pelerinages pour obtenir d'un saint d'avoir l'esprit

1. Tapisseries.
2. Le motet traduit en vers françois par L. L**.

plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable et moins mal-faisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquietude et de la mauvaise raillerie.

¶ Quelle idée plus bizarre que de se representer une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniez, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, et qui est déja payé d'avance ! Il me semble qu'il faudroit ou fermer les theatres, ou prononcer moins severement sur l'état des comediens.

¶ Dans ces jours qu'on appelle saints le moine confesse, pendant que le curé tonne en chaire contre le moine et ses adherans; telle femme pieuse sort de l'autel qui entend au prône qu'elle vient de faire un sacrilege. N'y a-t-il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne ou de faire taire le pasteur, ou de suspendre pour un temps le pouvoir du *barnabite ?*

¶ Il y a plus de retribution dans les paroisses pour un mariage que pour un baptême, et plus pour un baptême que pour la confession : l'on diroit que ce soit un tau sur les sacremens, qui semblent par là être appreciez. Ce n'est rien au fond que cet usage, et ceux qui reçoivent pour les choses saintes ne croyent point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter.

Ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples et aux indevots.

¶ Un pasteur frais et en parfaite santé, en linge fin et en point de Venise, a sa place dans l'œuvre auprés les pourpres et les fourrures; il y acheve sa digestion, pendant que le feüillant ou le recollet quitte sa cellule et son desert, où il est lié par ses vœux et par la bien-seance, pour venir le prêcher, luy et ses oüailles, et en recevoir le salaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, et vous dites : « Quelle censure ! et combien elle est nouvelle et peu attenduë ! Ne voudriez-vous point interdire à ce pasteur et à son troupeau la parole divine et le pain de l'Evangile ? » Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât luy-même le matin, le soir, dans les temples, dans les maisons, dans les places, sur les toîts, et que nul ne prétendît à un employ si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens et des poulmons capables de luy mériter les belles offrandes et les riches retributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vray, d'excuser un curé sur cette conduite par un usage reçû, qu'il trouve établi et qu'il laissera à son successeur; mais c'est cet usage bizarre et dénué de fondement et d'apparence que je ne puis approuver, et que je goûte encore moins que celuy de se faire payer quatre fois des mêmes obseques, pour soy, pour

ses droits, pour sa presence, pour son assistance.

¶ *Tite*, par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la premiere qui est vacante : ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des paroissiens, ne sçauroient l'y faire asseoir ; il naît de dessous terre un autre clerc [1] pour la remplir : Tite est reculé ou congedié, il ne se plaint pas : c'est l'usage.

¶ « Moy, dit le cheffecier, je suis maître du chœur : qui me forcera d'aller à matines ? Mon predecesseur n'y alloit point : suis-je de pire condition ? dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ay reçûë ? — Ce n'est point, dit l'ecolatre, mon interêt qui me mene, mais celuy de la prebende ; il seroit bien dur qu'un grand chanoine fût sujet au chœur, pendant que le tresorier, l'archidiacre, le penitencier et le grand vicaire s'en croient exempts. — Je suis bien fondé, dit le prevost, à demander la retribution sans me trouver à l'office ; il y a vingt années entieres que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ay commencé, et l'on ne me verra point déroger à mon titre ; que me serviroit d'être à la tête d'un chapitre ? mon exemple ne tire point à consequence. » Enfin c'est

1. Ecclesiastique.

entr'eux tous à qui ne louëra point Dieu, à qui fera voir par un long usage qu'il n'est point obligé de le faire; l'émulation de ne se point rendre aux offices divins ne sçauroit être plus vive ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, et leur melodie, qui réveille les chantres et les enfans de chœur, endort les chanoines, les plonge dans un sommeil doux et facile et qui ne leur procure que de beaux songes ; ils se levent tard, et vont à l'eglise se faire payer d'avoir dormi.

¶ Qui pourroit s'imaginer, si l'experience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se resoudre d'eux-mêmes à leur propre felicité, et qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui par un discours préparé, tendre et pathetique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en sueur et qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme chrétien et raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre et à faire son salut?

¶ La fille d'*Aristippe* est malade et en peril; elle envoye vers son pere, veut se reconcilier avec luy et mourir dans ses bonnes graces : cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de luy-même cette démarche si raisonnable? y entraînera-t-il sa femme? Ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du directeur?

¶ Une mere, je ne dis pas qui cede et qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution : afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

¶ Un homme jouë et se ruine : il marie neanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pû sauver des mains d'un *Ambreville;* la cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

¶ Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté.

¶ Celle qui délibere sur le choix d'une abbaye ou d'un simple monastere pour s'y enfermer agite l'ancienne question de l'état populaire et du despotique.

¶ Faire une folie et se marier *par amourette,* c'est épouser *Melite* qui est jeune, belle, sage, œconome, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose et qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, et tout vôtre fond avec sa dot.

¶ Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long éiablisesment, une affaire sérieuse et qui

méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise : même table, même demeure, même lit; l'on n'en étoit pas quitte pour une pension; avec des enfans et un ménage complet l'on avoit pas les apparences et les délices du célibat.

¶ Qu'on évite d'être vu seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée; qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la reputation est attaquée, cela n'est pas incomprehensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, et l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inseparable, qui doit faire sa joye, ses délices et toute sa societé; avec celle qu'il aime et qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance, luy font honneur? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage?

Je connois la force de la coûtume et jusqu'où elle maîtrise les esprits et contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison et de fondement; je sens neanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours et d'y passer en revûë avec une personne qui seroit ma femme.

¶ Ce n'est pas une honte ny une faute à un

jeune homme que d'épouser une femme a
en âge ; c'est quelquefois prudence, c'est
tion. L'infamie est de se joüer de sa bien
par des traitemens indignes, et qui luy déc
qu'elle est la duppe d'un hypocrite et d'un
si la fiction est excusable, c'est où il faut
de l'amitié ; s'il est permis de tromper, c'e
une occasion où il y auroit de la dureté
sincere. « Mais elle vit long-temps. » Avi
stipulé qu'elle mourût aprés avoir signé
fortune et l'acquit de toutes vos dettes ? n'
plus, aprés ce grand ouvrage, qu'à rete
haleine, qu'à prendre de l'oppium ou de la
a-t-elle tort de vivre ? Si même vous moure
celle dont vous aviez déja reglé les funer
qui vous destiniez la grosse sonnerie et le
ornemens, en est-elle responsable ?

¶ Il y a depuis long-temps dans le mon
maniere [1] de faire valoir son bien qui c
toûjours d'être pratiquée par d'honnêtes g
d'être condamnée par d'habiles docteurs.

¶ On a toûjours vû dans la republique
taines charges [2] qui semblent n'avoir été im
la premiere fois que pour enrichir un se
dépens de plusieurs : les fonds ou l'arge

1. Billets et obligations.
2. Greffe, consignation.

particuliers y coule sans fin et sans interruption; diray-je qu'il n'en revient plus ou qu'il n'en revient que tard? C'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves, et qui ne les rend pas, ou, si elle les rend, c'est par des conduits secrets, ou soûterrains, sans qu'il y paroisse ou qu'elle en soit moins grosse et moins enflée; ce n'est qu'aprés en avoir joüi long-temps et qu'elle ne peut plus les retenir.

¶ Le fonds perdu, autrefois si sûr, si religieux et si inviolable, est devenu avec le temps, et par les soins de ceux qui en étoient chargez, un bien perdu : quel autre secret de doubler mes revenus et de thesauriser? entreray-je dans le huitiéme denier ou dans les aydes? seray-je avare, partisan ou administrateur?

¶ Vous avez une piece d'argent, ou même une piece d'or, ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opere; faites-en si vous pouvez, un amas considerable et qui s'éleve en pyramide, et je me charge du reste. Vous n'avez ni naissance ni esprit, ni talens ni experience, qu'importe! ne diminuez rien de vôtre monceau, et je vous placeray si haut que vous vous couvrirez devant vôtre maître si vous en avez; il sera même fort éminent si, avec vôtre métal qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

¶ *Orante* plaide depuis dix ans entiers en regle-

ment de juges pour une affaire juste, capitale et où il y va de toute sa fortune : elle sçaura peut-être dans cinq années quels seront ses juges et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

¶ L'on applaudit à la coûtume qui s'est introduite dans les tribunaux d'interrompre les avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens et d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait et aux preuves toutes seches qui établissent leurs causes et le droit de leurs parties ; et cette pratique si severe, qui laisse aux orateurs le regret de n'avoir par prononcé les plus beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, et va faire du parlement une muette jurisdiction, on l'autorise par une raison solide et sans replique, qui est celle de l'expedition ; il est seulement à desirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle reglât au contraire les bureaux comme les audiences, et qu'on cherchât une fin aux écritures[1], comme on a fait aux plaidoyers.

¶ Le devoir des juges est de rendre la justice ; leur métier, de la differer : quelques-uns sçavent leur devoir, et font leur métier.

¶ Celuy qui sollicite son juge ne luy fait pas

---

1. Procés par écrit.

honneur; car, ou il se défie de ses lumieres et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il luy demande une injustice.

¶ Il se trouve des juges auprés de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance, nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes.

¶ Le magistrat coquet ou galant est pire dans les consequences que le dissolu : celuy-cy cache son commerce et ses liaisons, et l'on ne sçait souvent par où aller jusqu'à luy; celuy-là est ouvert par mille foibles qui sont connus, et l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

¶ Il s'en faut peu que la religion et la justice n'aillent de pair dans la republique, et que la magistrature ne consacre les hommes comme la prêtrise : l'homme de robe ne sçauroit gueres danser au bal, paroître aux theatres, renoncer aux habits simples et modestes, sans consentir à son propre avilissement; et il est étrange qu'il ait falu une loy pour regler son exterieur et le contraindre ainsi à être grave et plus respecté.

¶ Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage, et, en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique et d'exercice qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans consequence, et

ment de juges pour une affaire juste, capit
où il y va de toute sa fortune : elle sçaura
être dans cinq années quels seront ses ju
dans quel tribunal elle doit plaider le reste
vie.

¶ L'on applaudit à la coûtume qui s'est
duite dans les tribunaux d'interrompre les a
au milieu de leur action, de les empêcher
éloquens et d'avoir de l'esprit, de les rame
fait et aux preuves toutes seches qui étab
leurs causes et le droit de leurs parties; et
pratique si severe, qui laisse aux orateurs le
de n'avoir par prononcé les plus beaux tr
leurs discours, qui bannit l'éloquence d
endroit où elle est en sa place, et va faire du
ment une muette jurisdiction, on l'autorise p
raison solide et sans replique, qui est ce
l'expedition; il est seulement à desirer qu'e
moins oubliée en toute autre rencontre,
reglât au contraire les bureaux comme l
diences, et qu'on cherchât une fin aux écrit
comme on a fait aux plaidoyers.

¶ Le devoir des juges est de rendre la j
leur métier, de la differer : quelques-uns s
leur devoir, et font leur métier.

¶ Celuy qui sollicite son juge ne luy fa

1. Procés par écrit.

honneur; car, ou il se défie de ses lumieres et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il luy demande une injustice.

¶ Il se trouve des juges auprés de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance, nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes.

¶ Le magistrat coquet ou galant est pire dans les consequences que le dissolu : celuy-cy cache son commerce et ses liaisons, et l'on ne sçait souvent par où aller jusqu'à luy; celuy-là est ouvert par mille foibles qui sont connus, et l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

¶ Il s'en faut peu que la religion et la justice n'aillent de pair dans la republique, et que la magistrature ne consacre les hommes comme la prêtrise : l'homme de robe ne sçauroit gueres danser au bal, paroître aux theatres, renoncer aux habits simples et modestes, sans consentir à son propre avilissement; et il est étrange qu'il ait falu une loy pour regler son exterieur et le contraindre ainsi à être grave et plus respecté.

¶ Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage, et, en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique et d'exercice qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans consequence, et

menent au contraire à la perfection. La guerre même, qui ne semble naître et durer que par la confusion et le desordre, a ses preceptes; on ne se massacre pas par pelotons et par troupes en raze campagne sans l'avoir appris, et l'on s'y tuë methodiquement : il y a l'école de la guerre; où est l'école du magistrat? Il y a un usage, des loix, des coûtumes: où est le temps, et le temps assez long, que l'on employe à les digerer et à s'en instruire? L'essay et l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la ferule à la pourpre, et dont la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes

¶ La principale partie de l'orateur, c'est la probité : sans elle il degenere en declamateur, il déguise ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion et les haines de ceux pour qui il parle, et il est de la classe de ces avocats dont le proverbe dit qu'ils sont payez pour dire des injures.

¶ Il est vray, dit-on, cette somme luy est dûë et ce droit luy est acquis ; mais je l'attends à cette petite formalité : s'il l'oublie, il n'y revient plus, et *consequemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchû de son droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse et d'équité, ce seroit précisement la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fond.

¶ La question est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion foible et sauver un coupable qui est né robuste.

¶ Un coupable puni est un exemple pour la canaille ; un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je diray presque de moy : Je ne seray pas voleur ou meurtrier ; je ne seray pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation et la procedure ont trouvé un crime ; celle même de son juge peut-elle l'être davantage ?

¶ Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un prevost ou l'un de ces magistrats créez pour poursuivre les voleurs et les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-temps de nom et de visage, sçavoit leurs vols, j'entends l'espece, le nombre et la quantité, penetroit si avant dans toutes ces profondeurs et étoit si initié dans tous ces affreux mysteres qu'il sçût rendre à un homme de credit un bijoux qu'on luy avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, et dont il étoit sur le

point de faire de l'éclat ; que le parlement intervint dans cette affaire et fit le procés à cet officier, je regarderois cet évenement comme l'une de ces choses dont l'histoire se charge et à qui le temps ôte la croyance ; comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits recens, connus et circonstanciez, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle est même tournée en jeu et passée en coûtume ?

¶ Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes et inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans nuls égards pour les petits, rigides et severes dans les minuties, qui refusent les petits presens, qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, et que les femmes seules peuvent corrompre !

¶ Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procés.

¶ Les mourans qui parlent dans leurs testamens peuvent s'attendre à être écoutez comme des oracles : chacun les tire de son côté et les interprete à sa maniere, je veux dire selon ses desirs ou ses interêts.

¶ Il est vray qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la derniere volonté qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irresolution et l'inquietude : un dépit, pendant qu'ils vivent, les fait

tester ; ils s'appaisent et déchirent leur minute, la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette que d'almanachs sur leur table, ils les comptent par les années ; un second se trouve détruit par un troisiéme, qui est aneanti luy-même par un autre mieux digeré, et celuy-cy encore par un cinquiéme *olographe ;* mais, si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celuy qui a interêt de le supprimer, il faut qu'il en essuye les clauses et les conditions, car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans que par un dernier acte, signé de leur main, et aprés lequel ils n'ont pas du moins eû le loisir de vouloir tout le contraire.

¶ S'il n'y avoit point de testamens pour regler le droit des heritiers, je ne sçay si l'on auroit besoin de tribunaux pour regler les differends des hommes ; les juges seroient presque reduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs et les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des chambres, au parquet, à la porte ou dans la salle du magistrat ? Des heritiers *ab intestat ?* Non, les loix ont pourvû à leurs partages ; on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exheredées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, conscientieux, et qui a été aidé d'un bon conseil ;

d'un acte où le praticien n'a rien *obmis* de son jargon et de ses finesses ordinaires; il est signé du testateur et des témoins publics, il est paraphé; et c'est en cet état qu'il est cassé et declaré nul.

¶ *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de la perte de celuy dont il espere recüeillir la succession : un article luy donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisiéme le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clause qui, bien entenduë, luy accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve et avec les meubles : son affliction augmente, les larmes luy coulent des yeux. Le moyen de les contenir! il se voit officier, logé aux champs et à la ville, meublé de même; il se voit une bonne table et un carosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicile, il faut le lire ; il fait *Mævius* legataire universel, et il renvoye Titius dans son faubourg, sans rentes, sans titres, et le met à pied : il essuye ses larmes; c'est à Mævius à s'affliger.

¶ La loy qui défend de tuer un homme n'embrasse-t-elle pas dans cette défense le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide? La loy qui ôte aux maris et aux femmes le pouvoir de se donner reciproquement n'a-t-elle

connu que les voyes directes et immediates de donner? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes? a-t-elle introduit les fideicommis, ou si même elle les tolere ? Avec une femme qui nous est chere et qui nous survit, legue-t-on son bien à un ami fidele par un sentiment de reconnoissance pour luy, ou plûtôt par une extrême confiance et par la certitude qu'on a du bon usage qu'il sçaura faire de ce qu'on luy legue? Donne-t-on à celuy que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne à qui en effet l'on veut donner? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte ou de sermens pour former cette collusion? les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent esperer les uns des autres? Et si, au contraire, la proprieté d'un tel bien est dévoluë au fideicommissaire, pourquoy perd-il sa reputation à le retenir? sur quoy fonde-t-on la satyre et les vaudevilles? Voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépost, à un domestique qui vole l'argent que son maître luy envoye porter? On auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une liberalité, et à conserver pour soy ce qui est à soy? Étrange embarras, horrible poids que le fideicommis! Si par la reverence des loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien; si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on

blesse la loy : elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être; et il ne me convient pas de dire icy: « La loy peche, » ny: « Les hommes se trompent. »

¶ J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques compagnies: « Tel et tel corps se contestent l'un à l'autre la préseance; le mortier et la pairie se disputent le pas. » Il me paroît que celuy des deux qui évite de se rencontrer aux assemblées est celuy qui cede, et qui, sentant son foible, juge luy-même en faveur de son concurrent.

¶ *Typhon* fournit un grand de chiens et de chevaux; que ne luy fournit-il point! Sa protection le rend audacieux; il est impunément dans sa province tout ce qui luy plaît d'être, assassin, parjure; il brûle ses voisins, et il n'a pas besoin d'asyle : il faut enfin que le prince se mêle luy-même de sa punition.

¶ Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares et inintelligibles en nôtre langue; et, s'il est vray qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe et la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre et d'une misere publique, à la vûë de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siege? Où est-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius*? Ay-je lû quelque part que *Miltiade*,

qu'*Epaminondas*, qu'*Agesilas*, ayent fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté et de la sumptuosité des generaux qu'aprés n'avoir plus rien à dire sur leur sujet et s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée et d'une ville prise ; j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

¶ *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commoditez ; il leur sacrifie l'usage reçû, la coûtume, les modes, la bienseance ; il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne neglige aucune de celles qui sont pratiquables, il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte ; il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes ; il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appetit le porte ; il voit faire son lit, quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? il sort rarement de chez soy, il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, et dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins ; pour luy, s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher ; imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, et meilleurs, et

plus commodes à son gré que ceux-mêmes dont les ouvriers se servent ; il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage; nul ne se peut comparer à luy pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a sçu tourner sa chambre : combien de pas épargnez dans le cours d'une vie! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre ou l'on tire à soy, et une porte s'ouvre : quelle fatigue ! voila un mouvement de trop qu'il sçait s'épargner : et comment? c'est un mystere qu'il ne revele point ; il est à la verité un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celuy d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

¶ Il y a déja long-temps que l'on improuve les medecins et que l'on s'en sert ; le theatre et la satyre ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlemens et dans la prelature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le

métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le medecin sera raillé et bien payé.

¶ Un bon medecin est celuy qui a des remedes specifiques, ou, s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont de guérir son malade.

¶ La temerité des charlatans, et leurs tristes succés qui en sont les suites, font valoir la medecine et les medecins : si ceux-cy laissent mourir, les autres tuēnt.

¶ *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remede, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amelioré en ses mains ; de specifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fiévre quarte, de la pleuresie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'epilepsie ; forcez un peu vôtre memoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'esprit : l'hemorragie, dites-vous ? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vray, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit necessairement jusqu'à la decrepitude, et ce n'est que par hazard que son pere et son ayeul, qui avoient ce ecret, sont morts fort jeunes. Les medecins reçoient pour leurs visites ce qu'on leur donne, uelques-uns se contentent d'un remerciement ; arro Carri est si sûr de son remede et de l'effet

plus commodes à son gré que ceux-mêmes dont les ouvriers se servent ; il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage; nul ne se peut comparer à luy pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a sçu tourner sa chambre : combien de pas épargnez dans le cours d'une vie! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre ou l'on tire à soy, et une porte s'ouvre : quelle fatigue ! voila un mouvement de trop qu'il sçait s'épargner : et comment? c'est un mystere qu'il ne revele point ; il est à la verité un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celuy d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

¶ Il y a déja long-temps que l'on improuve les medecins et que l'on s'en sert ; le theatre et la satyre ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlemens et dans la prelature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le

métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le medecin sera raillé et bien payé.

¶ Un bon medecin est celuy qui a des remedes specifiques, ou, s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont de guérir son malade.

¶ La temerité des charlatans, et leurs tristes succés qui en sont les suites, font valoir la medecine et les medecins : si ceux-cy laissent mourir, les autres tuënt.

¶ *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remede, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amelioré en ses mains ; de specifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fiévre quarte, de la pleuresie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'epilepsie ; forcez un peu vôtre memoire, nommez une maladie, la premierè qui vous viendra en l'esprit : l'hemorragie, dites-vous ? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vray, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit necessairement jusqu'à la decrepitude, et ce n'est que par hazard que son pere et son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les medecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement ; Carro Carri est si sûr de son remede et de l'effet

qui en doit suivre, qu'il n'hesite pas de s'en faire payer d'avance et de recevoir avant que de donner. Si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remede; commencez par luy livrer quelques sacs de mille francs, passez-luy un contrat de constitution, donnez-luy une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que luy de vôtre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O et en I, noms venerables qui imposent aux malades et aux maladies. Vos medecins, Fagon, et de toutes les facultez, avoüez-le, ne guerissent pas toûjours ny sûrement; ceux au contraire qui ont herité de leurs peres la medecine pratique, et à qui l'experience est échûë par succession, promettent toûjours et avec sermens qu'on guérira : qu'il est doux aux hommes de tout esperer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie! La mort surprend agreablement et sans s'être fait craindre; on la sent plûtôt qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y resoudre. O Fagon Esculape! faites regner sur toute la terre le quinquina et l'emetique ; conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie ; observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes et les

complexions; guérissez de la maniere seule qu'il convient à chacun d'être guéri; chassez des corps, où rien ne vous est caché de leur œconomie, les maladies les plus obscures et les plus inveterées; n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables; laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* et à *Carpus* la passion ou la fureur des charlatans.

¶ L'on souffre dans la republique les chiromantiens et les devins, ceux qui font l'horoscope et qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire verité; et ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles epouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point, et charment l'inquietude des jeunes femmes qui ont de vieux maris; ils trompent enfin à tres-vil prix ceux qui cherchent à être trompez.

¶ Que penser de la magie et du sortilege ? La theorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire; mais il y a des faits embarassans, affirmez par des hommes graves qui les ont vûs ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous ou les nier tous paroît un égal inconvenient, et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses

extraordinaires et qui sortent des communes regles, il y a un parti à trouver entre les ames credules et les esprits forts.

¶ L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoissance de trop de langues, et il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agreable érudition. Si l'on remet cette étude si penible à un âge un peu plus avancé et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perseverer; et, si l'on y persevere, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déja aller plus loin et qui demande des choses; c'est au moins avoir perdu les premieres et les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement et profondément; que la memoire est neuve, prompte et fidele; que l'esprit et le cœur sont encore vuides de passions, de soins et de desirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

L'étude des textes ne peut jamais être assez
mmandée : c'est le chemin le plus court, le
sûr et le plus agreable pour tout genre d'éru-
on. Ayez les choses de la premiere main :
ez à la source ; maniez, remaniez le texte
renez-le de memoire ; citez-le dans les occa-
s ; songez sur tout à en penetrer le sens dans
e son étenduë et dans ses circonstances [illegible]
z un auteur original [illegible]
s-même les conclusions. [illegible]
urs se sont trouvez [illegible]
s soyez ; n'empruntez [illegible]
ez leurs vûës [illegible]
rtes : leurs explications [illegible]
vent aisément [illegible]
contraire, laissez [illegible]
; vous les [illegible]
conversation. [illegible]
oute : ayez le [illegible]
té dans la [illegible]
t invincibles. [illegible]
tes eux-mêmes [illegible]
s, si abondans [illegible]
ueuse érudition [illegible]
font de peine [illegible]
si de [illegible]
tudier que [illegible]
couragé le [illegible]

enrichir les bibliotheques, à faire perir le texte sous le poids des commentaires, et qu'elle a en cela agi contre soy-même et contre ses plus chers interêts, en multipliant les lectures, les recherches et le travail qu'elle cherchoit à éviter.

¶ Qui regle les hommes dans leur maniere de vivre et d'user des alimens? La santé et le regime? Cela est douteux : une nation entiere mange les viandes aprés les fruits; une autre fait tout le contraire; quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits et les finissent par d'autres. Est-ce raison? est-ce usage? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises et des collets, eux qui ont eu si longtemps la poitrine découverte? est-ce par bienseance, sur tout dans un temps où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillez? Et d'ailleurs, les femmes qui montrent leur gorge et leurs épaules sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienseances? Quelle est la pudeur qui engage celles-cy à couvrir leurs jambes et presque leurs pieds, et qui leur permet d'avoir les bras nuds au dessus du coude? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre, ou pour attaquer, et qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives et des défensives? Qui les oblige aujourd'huy de renoncer à

celles-cy, et, pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soûtenir sans armes et en pourpoint des travailleurs, exposez à tout le feu d'une contrescarpe? Nos peres, qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au prince et à la patrie, étoient-ils sages ou insensez? et nous-mêmes, quels heros celebrons-nous dans nôtre histoire? un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet et endossé une cuirasse. Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots et de la proscription de quelques autres?

Ains a péri, la voyelle qui le commence et si propre pour l'élision n'a pû le sauver: il a cedé à un autre monosyllabe[1] et qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son declin; la poësie le reclame, et nôtre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose et qui se commettent pour luy dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, et par son origine qui est françoise. *Moult,* quoyque latin, étoit dans son temps d'un même mérite, et je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur luy. Quelle persecution le *car* n'a-t-il pas essuyée! et, s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens

1. Mais.

d'un acte où le praticien n'a rien *obmis* de son jargon et de ses finesses ordinaires; il est signé du testateur et des témoins publics, il est paraphé; et c'est en cet état qu'il est cassé et declaré nul.

¶ *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de la perte de celuy dont il espere recüeillir la succession : un article luy donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisiéme le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clause qui, bien entenduë, luy accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve et avec les meubles : son affliction augmente, les larmes luy coulent des yeux. Le moyen de les contenir! il se voit officier, logé aux champs et à la ville, meublé de même; il se voit une bonne table et un carosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicile, il faut le lire ; il fait *Mævius* legataire universel, et il renvoye Titius dans son faubourg, sans rentes, sans titres, et le met à pied : il essuye ses larmes; c'est à Mævius à s'affliger.

¶ La loy qui défend de tuer un homme n'embrasse-t-elle pas dans cette défense le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide? La loy qui ôte aux maris et aux femmes le pouvoir de se donner reciproquement n'a-t-elle

connu que les voyes directes et immediates de donner? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes? a-t-elle introduit les fideicommis, ou si même elle les tolere ? Avec une femme qui nous est chere et qui nous survit, legue-t-on son bien à un ami fidele par un sentiment de reconnoissance pour luy, ou plûtôt par une extrême confiance et par la certitude qu'on a du bon usage qu'il sçaura faire de ce qu'on luy legue? Donne-t-on à celuy que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne à qui en effet l'on veut donner? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte ou de sermens pour former cette collusion? les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent esperer les uns des autres? Et si, au contraire, la proprieté d'un tel bien est dévoluë au fideicommissaire, pourquoy perd-il sa reputation à le retenir? sur quoy fonde-t-on la satyre et les vaudevilles? Voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépost, à un domestique qui vole l'argent que son maître luy envoye porter? On auroit tort: y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une liberalité, et à conserver pour soy ce qui est à soy? Étrange embarras, horrible poids que le fideicommis! Si par la reverence des loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien; si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on

blesse la loy : elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être; et il ne me convient pas de dire icy: « La loy peche, » ny: « Les hommes se trompent. »

¶ J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques compagnies: « Tel et tel corps se contestent l'un à l'autre la préseance; le mortier et la pairie se disputent le pas. » Il me paroît que celuy des deux qui évite de se rencontrer aux assemblées est celuy qui cede, et qui, sentant son foible, juge luy-même en faveur de son concurrent.

¶ *Typhon* fournit un grand de chiens et de chevaux; que ne luy fournit-il point! Sa protection le rend audacieux; il est impunément dans sa province tout ce qui luy plaît d'être, assassin, parjure; il brûle ses voisins, et il n'a pas besoin d'asyle : il faut enfin que le prince se mêle luy-même de sa punition.

¶ Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares et inintelligibles en nôtre langue; et, s'il est vray qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe et la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre et d'une misere publique, à la vûë de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siege? Où est-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius*? Ay-je lû quelque part que *Miltiade*,

qu'*Epaminondas*, qu'*Agesilas*, ayent fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté et de la sumptuosité des generaux qu'aprés n'avoir plus rien à dire sur leur sujet et s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée et d'une ville prise ; j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

¶ *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commoditez ; il leur sacrifie l'usage reçû, la coûtume, les modes, la bienseance ; il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne neglige aucune de celles qui sont pratiquables, il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte ; il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes ; il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appetit le porte ; il voit faire son lit, quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? il sort rarement de chez soy, il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, et dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins ; pour luy, s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher ; imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, et meilleurs, et

plus commodes à son gré que ceux-mêmes dont les ouvriers se servent ; il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage ; nul ne se peut comparer à luy pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a sçu tourner sa chambre : combien de pas épargnez dans le cours d'une vie! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre ou l'on tire à soy, et une porte s'ouvre : quelle fatigue ! voila un mouvement de trop qu'il sçait s'épargner : et comment? c'est un mystere qu'il ne revele point ; il est à la verité un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celuy d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

¶ Il y a déja long-temps que l'on improuve les medecins et que l'on s'en sert ; le theatre et la satyre ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlemens et dans la prelature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le

métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le medecin sera raillé et bien payé.

¶ Un bon medecin est celuy qui a des remedes specifiques, ou, s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont de guérir son malade.

¶ La temerité des charlatans, et leurs tristes succés qui en sont les suites, font valoir la medecine et les medecins : si ceux-cy laissent mourir, les autres tuënt.

¶ *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remede, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amelioré en ses mains ; de specifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fiévre quarte, de la pleuresie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'epilepsie ; forcez un peu vôtre memoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'esprit : l'hemorragie, dites-vous ? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vray, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit necessairement jusqu'à la decrepitude, et ce n'est que par hazard que son pere et son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les medecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement ; Carro Carri est si sûr de son remede et de l'effet

qui en doit suivre, qu'il n'hesite pas de s'en faire payer d'avance et de recevoir avant que de donner. Si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remede; commencez par luy livrer quelques sacs de mille francs, passez-luy un contrat de constitution, donnez-luy une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que luy de vôtre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O et en I, noms venerables qui imposent aux malades et aux maladies. Vos medecins, Fagon, et de toutes les facultez, avoüez-le, ne guerissent pas toûjours ny sûrement; ceux au contraire qui ont herité de leurs peres la medecine pratique, et à qui l'experience est échûë par succession, promettent toûjours et avec sermens qu'on guérira : qu'il est doux aux hommes de tout esperer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie! La mort surprend agreablement et sans s'être fait craindre; on la sent plûtôt qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y resoudre. O FAGON ESCULAPE! faites regner sur toute la terre le quinquina et l'emetique ; conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie ; observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes et les

complexions; guérissez de la maniere seule qu'il convient à chacun d'être guéri; chassez des corps, où rien ne vous est caché de leur œconomie, les maladies les plus obscures et les plus inveterées; n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables; laissez à *Corinne,* à *Lesbie,* à *Canidie,* à *Trimalcion* et à *Carpus* la passion ou la fureur des charlatans.

¶ L'on souffre dans la republique les chiromantiens et les devins, ceux qui font l'horoscope et qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas,* ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire verité; et ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles epouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point, et charment l'inquietude des jeunes femmes qui ont de vieux maris; ils trompent enfin à tres-vil prix ceux qui cherchent à être trompez.

¶ Que penser de la magie et du sortilege ? La theorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire; mais il y a des faits embarassans, affirmez par des hommes graves qui les ont vûs ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous ou les nier tous paroît un égal inconvenient, et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses

extraordinaires et qui sortent des communes regles, il y a un parti à trouver entre les ames credules et les esprits forts.

¶ L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoissance de trop de langues, et il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire ; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agreable érudition. Si l'on remet cette étude si penible à un âge un peu plus avancé et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perseverer ; et, si l'on y persevere, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire ; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déja aller plus loin et qui demande des choses ; c'est au moins avoir perdu les premieres et les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement et profondément ; que la memoire est neuve, prompte et fidele ; que l'esprit et le cœur sont encore vuides de passions, de soins et de desirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

¶ L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée : c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agreable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la premiere main ; puisez à la source ; maniez, remaniez le texte ; apprenez-le de memoire ; citez-le dans les occasions ; songez sur tout à en penetrer le sens dans toute son étenduë et dans ses circonstances ; conciliez un auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvez dans le cas où je desire que vous soyez ; n'empruntez leurs lumieres et ne suivez leurs vûës qu'où les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous, et peuvent aisément vous échaper ; vos observations, au contraire, naissent de vôtre esprit et y demeurent ; vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation et dans la dispute : ayez le plaisir de voir que vous n'étes arrêté dans la lecture que par les difficultez qui sont invincibles, où les commentateurs et les scoliastes eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondans et si chargez d'une vaine et fastueuse érudition dans les endroits clairs, et qui ne font de peine ny à eux ny aux autres ; achevez ainsi de vous convaincre par cette methode d'étudier que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pedantisme à grossir plûtôt qu'à

enrichir les bibliotheques, à faire perir le texte sous le poids des commentaires, et qu'elle a en cela agi contre soy-même et contre ses plus chers interêts, en multipliant les lectures, les recherches et le travail qu'elle cherchoit à éviter.

¶ Qui regle les hommes dans leur maniere de vivre et d'user des alimens? La santé et le regime? Cela est douteux : une nation entiere mange les viandes aprés les fruits; une autre fait tout le contraire; quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits et les finissent par d'autres. Est-ce raison? est-ce usage? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises et des collets, eux qui ont eu si longtemps la poitrine découverte? est-ce par bienseance, sur tout dans un temps où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillez? Et, d'ailleurs, les femmes qui montrent leur gorge et leurs épaules sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienseances? Quelle est la pudeur qui engage celles-cy à couvrir leurs jambes et presque leurs pieds, et qui leur permet d'avoir les bras nuds au dessus du coude? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre, ou pour attaquer, et qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives et des défensives? Qui les oblige aujourd'huy de renoncer à

celles-cy, et, pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soûtenir sans armes et en pourpoint des travailleurs, exposez à tout le feu d'une contrescarpe? Nos peres, qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au prince et à la patrie, étoient-ils sages ou insensez? et nous-mêmes, quels heros celebrons-nous dans nôtre histoire? un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet et endossé une cuirasse. Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots et de la proscription de quelques autres?

Ains a péri, la voyelle qui le commence et si propre pour l'élision n'a pû le sauver: il a cedé à un autre monosyllabe[1] et qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son declin; la poësie le reclame, et nôtre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose et qui se commettent pour luy dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, et par son origine qui est françoise. *Moult,* quoyque latin, étoit dans son temps d'un même mérite, et je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur luy. Quelle persecution le *car* n'a-t-il pas essuyée! et, s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens

1. Mais.

polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sçût quel mot luy substituer? *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue françoise; il est douloureux pour les poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*. Celuy-cy se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, et qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'employe qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux*; *haine, haineux*; *peine, peineux*; *fruit, fructueux*; *pitié, piteux*; *joye, jovial*; *foy, feal*; *cour, courtois*; *giste, gisant*; *haleine, halené*; *vanterie, vantart*; *mensonge, mensonger*; *coûtume, coûtumier*; comme *part* maintient *partial*; *point, pointu* et *pointilleux*; *ton, tonant*; *son, sonore*; *frein, effrené*; *front, effronté*; *ris, ridicule*; *loy, loyal*; *cœur, cordial*; *bien, benin*; *mal, malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sçauroit entrer; il a fait *heureux*, qui est si françois, et il a cessé de l'être. Si quelques poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issuë* prospere, et vient d'*issir*, qui est aboli. *Fin* subsiste sans consequence pour *finer*, qui vient de luy, pendant que *cesse* et *cesser* regnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ny *fête fêtoyer*, ny *larme larmoyer*, ny *deüil se douloir*, *se condouloir*, ny *joye s'éjoüir*, bien qu'il fasse toû-

jours *se réjoüir, se conjoüir*, ainsi qu'*orgueil s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent* : ce mot si facile non seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux*, dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que* ou *de maniere que ; de moy*, au lieu de *pour moy* ou de *quant à moy ;* de dire : *je sçay que c'est qu'un mal*, plûtôt que *je sçay ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préferé *par consequent* à *par consequence*, et *en consequence* à *en consequent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, et *manieres d'agir* à *façons d'agir*... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoûtumé* à *souloir*, *convenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *picquer* à *poindre*, *faire ressouvenir* à *ramentevoir*..... Et dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot et dont le vers se trouvoit si bien ; *grandes actions* à *proüesses*, *loüanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaistié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastere* à *monstier*, *prairies* à *prées*... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté et rendre une langue plus abondante. L'usage a, par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater*,

prouver de *preuver*, *profit* de *proufit*, *froment* de *froument*, *profil* de *pourfil*, *provision* de *pourveoir*, *promener* de *pourmener*, et *promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait, selon l'occasion, d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* et de *fertile*, sans y rien changer, des genres differens; au contraire, de *vil*, *vile*; *subtil*, *subtile*, selon leur terminaison masculins ou feminins. Il a altéré les terminaisons anciennes : de *scel* il a fait *sceau*; de *mantel*, *manteau*; de *capel*, *chapeau* ; de *coutel*, *couteau*; de *hamel*, *hameau* ; de *damoisel*, *damoiseau* ; de *jouvancel*, *jouvanceau*, et cela sans que l'on voye gueres ce que la langue françoise gagne à ces differences et à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrés d'une langue que de déferer à l'usage ? Seroit-il mieux de secouër le joug de son empire si despotique? Faudroit-il dans une langue vivante écouter la seule raison, qui prévient les équivoques, suit la racine des mots et le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis, si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage ?

Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et l'expression, par la clarté et la briéveté du discours, c'est une question souvent agitée, toûjours indecise; on ne la terminera point en comparant, comme l'on fait quelquefois, un

froid ecrivain de l'autre siecle aux plus celebres de celuy-cy, ou les vers de Laurent, payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT et de DESPORTES. Il faudroit, pour prononcer juste sur cette matiere, opposer siecle à siecle et excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-cy, qu'une tradition nous a conservez sans nous en marquer le temps ny l'auteur.

BIEN à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs de mescreans monder :
Ja n'est besoin de conter sa vaillance,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or, quand il eut tout mis en assurance,
De voyager il voulut s'enharder,
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il se sceut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout decrepite
Transmué fut par maniere subite
En jeune gars, frais, gracieux et droit.

Grand dommage est que cecy soit sornettes,
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

DE cettuy preux maints grands clercs ont écrit
Qu'oncques dangier n'étonna son courage ;
Abusé fut par le malin esprit
Qu'il épousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ny de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit tres-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de roy s'éprit
De son amour, qui voulentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc, s'il vaut mieux de diable ou femme avoir,
Et qui des deux brüit plus en ménage,
Ceulx qui voudront, si le pourront sçavoir
De cettuy preux.





DE LA CHAIRE

Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus; elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la regularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumerations. On n'écoute plus serieusement la parole sainte ; c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs.

¶ L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du bareau, où LE MAITRE, PUCELLE et FOURCROY l'ont fait regner et où elle n'est plus d'usage, à la chaire, où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel et en la présence des mysteres : celuy qui écoute s'établit juge de celuy qui prêche pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus

converti par le discours qu'il favorise que par celuy auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose, que, comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprentif est docile, il écoute son maître, il profite de ses leçons, et il devient maître ; l'homme indocile critique le discours du predicateur comme le livre du philosophe, et il ne devient ny chrétien ny raisonnable.

¶ Jusqu'à ce qu'il revienne un homme qui, avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la parole divine uniment et familierement, les orateurs et les declamateurs seront suivis.

¶ Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathetique, les antitheses, les figures outrées, ont fini ; les portraits finiront et feront place à une simple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion.

¶ Cet homme que je souhaittois impatiemment, et que je ne daignois pas esperer de nôtre siecle, est enfin venu ; les courtisans, à force de goût et de connoître les bienséances, luy ont applaudi ; ils ont, chose incroyable ! abandonné la chapelle du roy pour venir entendre avec le peuple la parole

de Dieu annoncée par cet homme apostolique. La [illegible] n'a pas été de l'avis de la cour [illegible] prêché. les paroissiens ont deserté, jusqu'aux marguilliers ont disparu ; les pasteurs ont tenu ferme, mais les ouailles se sont dispersées, et les orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, et ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, et qu'à parler pour être écouté : ne sçavois-je pas quelle est dans les hommes et en toutes choses la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années on prête l'oreille aux rheteurs, aux declamateurs, aux *numerateurs*; on court ceux qui peignent en grand ou en mignature ; [illegible] avoient des chûtes [illegible] quelquefois même [illegible] voient passer pour [illegible] je l'avouë, et [illegible] Ils ont toûjours [illegible] geometrique [illegible] tions ; ils [illegible] premiere par[illegible] la seconde [illegible] troisiéme. [illegible] certaine [illegible] autre [illegible]

1. Le [illegible]

d'une troisiéme verité, et c'est leur troisiéme point; de sorte que la premiere reflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de vôtre religion; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et la derniere reflexion, d'un troisiéme et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois; enfin, pour reprendre et abreger cette division et former un plan..... « Encore! dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire! Plus ils cherchent à le digerer et à l'éclaircir, plus ils m'embroüillent.» Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la memoire de leurs auditeurs : il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. Comment neanmoins seroit-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peüt qu'à peine les entendre articuler, les suivre et ne les pas perdre de vûë? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impetueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perduës! le temps des homelies n'est plus ; les Basiles, les Chrysostomes, ne le rameneroient pas; on passeroit en d'autres dioceses pour être hors de la portée de

struction et pour le salut du laboureur ou du vigneron.

¶ C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjoüée, des figures reïterées, des traits brillans et de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit neglige ces ornemens étrangers indignes de servir à l'Evangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

¶ L'orateur fait de si belles images de certains desordres, y fait entrer des circonstances si delicates, met tant d'esprit, de tour et de raffinement dans celuy qui péche, que, si je n'ay pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ay besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agreable.

¶ Un beau sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses regles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine et paré de tous les ornemens de la rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ny une seule pensée ; ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énumerations où il se promene, comme dans toutes les élevations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

¶ Le solide et l'admirable discours que celuy

qu'on vient d'entendre ! Les points de religion les plus essentiels comme les plus pressans motifs de conversion y ont été traitez : quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit et dans l'ame de tous les auditeurs ! Les voilà rendus, ils en sont émûs et touchez au point de resoudre dans leur cœur, sur ce sermon de *Theodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

¶ La morale douce et relâchée tombe avec celuy qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille et qui picque la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine severe, et qui l'aime même dans celuy qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux états qui doivent la partager : celuy de dire la verité dans toute son étenduë, sans égards, sans déguisement ; celuy de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, et de n'en faire cependant ny pis ny mieux.

¶ L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plûpart des predicateurs ; au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour benir le Ciel de si rares presens qui en sont venus, ils ont entré en societé avec les auteurs et les poëtes, et, devenus comme eux panegyristes, ils ont encheri sur les epîtres dedicatoires,

sur les stances et sur les prologues ; ils ont changé la parole sainte en un tissu de loüanges, justes à la verité, mais mal placées, interessées, que personne n'exige d'eux et qui ne conviennent point à leur caractere. On est heureux si, à l'occasion du heros qu'ils celebrent jusques dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu et du mystere qu'ils devoient prêcher. Il s'en est trouvé quelques-uns qui, ayant assujetti le saint Evangile, qui doit être commun à tous, à la presence d'un seul auditeur, se sont vûs déconcertez par des hazards qui le retenoient ailleurs, n'ont pû prononcer devant des chrétiens un discours chrétien qui n'étoit pas fait pour eux, et ont été suppléez par d'autres orateurs qui n'ont eu le temps que de loüer Dieu dans un sermon précipité.

¶ *Theodule* a moins réüssi que quelques-uns de ses auditeurs ne l'apprehendoient, ils sont contens de luy et de son discours; il a mieux fait à leur gré que de charmer l'esprit et les oreilles, qui est de flater leur jalousie.

¶ Le métier de la parole ressemble en une chose à celuy de la guerre : il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

¶ Si vous étes d'une certaine qualité, et que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celuy de faire de froids discours, prêchez, faites de froids discours : il n'y a rien de pire pour sa fortune que

d'être entierement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases et de son ennuyeuse monotonie.

¶ L'on a eu de grands evêchez par un mérite de chaire qui presentement ne vaudroit pas à son homme une simple prebende.

¶ Le nom de panegyriste semble gemir sous le poids des titres dont il est accablé ; leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les ruës en caracteres monstrueux, et qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, et qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualitez celle de mauvais predicateur.

¶ L'oisiveté des femmes et l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'assemblent donnent du nom à de froids orateurs, et soûtiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

¶ Devroit-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être loüable ou non, et devant le saint autel, et dans la chaire de la verité loüé et celebré à ses funerailles ? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance ? Pourquoy n'est-il pas établi de faire publiquement le panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans

l'équité, dans la douceur, dans la fidelité, dans la pieté? Ce qu'on appelle une oraison funebre n'est aujourd'huy bien reçûë du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus prés d'un éloge profane.

¶ L'orateur cherche par ses discours un evêché; l'apôtre fait des conversions : il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

¶ L'on voit des clercs revenir de quelques provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pû faire, se comparer déja aux VINCENS et aux XAVIERS, et se croire des hommes apostoliques : de si grands travaux et de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'une abbaye.

¶ Tel, tout d'un coup et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soy-même : « Je vais faire un livre, » sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je luy crie inutilement : « Prenez une scie, *Dioscore*, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de rouë, vous aurez vôtre salaire. » Il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers. « Copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie, n'écrivez point. » Il veut écrire et

faire imprimer, et, parce qu'on n'envoye pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui luy plaît; il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluye. Et, comme ce discours n'est ny contre la religion ny contre l'Etat, et qu'il ne fera point d'autre desordre dans le public que de luy gâter le goût et l'accoûtumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, et, à la honte du siecle comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur : « Je prêcheray, » et il prêche. Le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un benefice.

¶ Un clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est declamateur.

Il y a au contraire des hommes saints et dont le seul caractere est efficace pour la persuasion : ils paroissent, et tout un peuple qui doit les écoûter est déja émû et comme persuadé par leur presence : le discours qu'ils vont prononcer fera le reste.

¶ L'. de MEAUX et le P. BOURDALOUE me rappellent DEMOSTHENE et CICERON. Tous deux, maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modeles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

¶ L'éloquence de la chaire, en ce qui y entre

d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connuë de peu de personnes et d'une difficile execution. Quel art en ce genre pour plaire en persuadant! il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit et ce que l'on prévoit que vous allez dire; les matieres sont grandes, mais usées et triviales; les principes sûrs, mais dont les auditeurs penetrent les conclusions d'une seule vûë; il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime? Il y a des mysteres que l'on doit expliquer, et qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une matiere aussi vaste et aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images et se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre. Aprés l'invective commune contre les honneurs, les richesses et le plaisir, il ne reste plus à l'orateur qu'à courir à la fin de son discours et à congedier l'assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est émû, aprés avoir fait attention au genie et au caractere de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matiere qui se prêche elle-même et nôtre interêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une veritable éloquence que la ferme poitrine du missionnaire qui nous ébranle et qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le predi-

cateur n'est point soûtenu, comme l'avocat, par des faits toûjours nouveaux, par de differens évenemens, par des avantures inoüies : il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures et les presomptions, toutes choses neanmoins qui élevent le genie, luy donnent de la force et de l'étenduë, et qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent et ne la dirigent ; il doit, au contraire, tirer son discours d'une source commune et où tout le monde puise ; et, s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou declamateur, il ne prêche plus l'Evangile ; il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre, talent rare et qui passe les forces du commun des hommes. Ce qu'ils ont de genie, d'imagination, d'érudition et de memoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'avocat est penible, laborieuse, et suppose dans celuy qui l'exerce un riche fond et de grandes ressources ; il n'est pas seulement chargé, comme le predicateur, d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, recitées de memoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui avec de mediocres changemens luy font honneur plus d'une fois : il prononce de graves plaidoyez devant des juges qui peuvent luy imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent ; il

doit être prêt sur la replique ; il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de differentes affaires. Sa maison n'est pas pour luy un lieu de repos et de retraite, ny un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes; il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne luy prépare point des raffraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes pour le feliciter sur l'agréement et sur la politesse de son langage, luy remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire : il se delasse d'un long discours par de plus longs écrits; il ne fait que changer de travaux et de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat et l'éloquence de la chaire du ministere du predicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

¶ Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les duppes de l'action et de la parole comme de tout l'appareil de l'auditoire : pour peu de prévention

qu'ils ayent en faveur de celuy qui parle, ils l'admirent et cherchent ensuite à le comprendre; avant qu'il ait commencé, ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt, et, le discours fini, ils se reveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un auteur : son ouvrage est lû dans le loisir de la campagne ou dans le silence du cabinet; il n'y a point de rendez-vous publics pour luy applaudir, encore moins de cabale pour luy sacrifier tous ses rivaux et pour l'élever à la prelature; on lit son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver mediocre; on le feüillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air et qui s'oublient, ce qui est imprimé demeure imprimé; on l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier, et le plaisir le plus délicat que l'on en tire vient de la critique qu'on en fait; on est picqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à apprehender d'en être diverti, et on ne quitte ce livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour orateur : les phrases, les figures, le don de la memoire, la robe ou l'engagement de celuy qui prêche, ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veüille toûjours s'approprier; chacun, au contraire, croit penser bien et écrire encore mieux ce qu'il a pensé; il en est moins fa-

vorable à celuy qui pense et qui écrit aussi bien que luy ; en un mot, le *sermoneur* est plûtôt evêque que le plus solide écrivain n'est revêtu d'un prieuré simple, et, dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celuy-là pendant que l'auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

¶ S'il arrive que les méchans vous haïssent et vous persecutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractere ; de même, si certains hommes sujets à se récrier sur le mediocre desapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au barreau, soit dans la chaire ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut gueres être exposé à une tentation d'orgüeil plus délicate et plus prochaine.

¶ Il me semble qu'un predicateur devroit faire choix dans chaque discours d'une verité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond et l'épuiser ; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées et si differentiées ; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sçait sa religion et ses devoirs, et ne pas apprehender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinez des catechismes ; ce temps si long que l'on

use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere que le tour et les expressions naissent dans l'action et coulent de source ; se livrer aprés une certaine préparation à son genie et au mouvement qu'un grand sujet peut inspirer ; qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de memoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire serieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage ; jetter au contraire par un bel entousiasme la persuasion dans les esprits et l'allarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

¶ Que celuy qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soy-même dans le ministere de la parole sainte ne se décourage point par les regles austeres qu'on luy prescrit, comme si elles luy ôtoient les moyens de faire montre de son esprit et de monter aux dignitez où il aspire : quel plus beau talent que celuy de prêcher apostoliquement, et quel autre mérite mieux un evêché ? FENELON en étoit-il indigne ? auroit-il pû échaper au choix du prince que par un autre choix ?



d'une troisiéme verité, et c'est leur troisiéme point; de sorte que la premiere reflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de vôtre religion; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et la derniere reflexion, d'un troisiéme et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois; enfin, pour reprendre et abreger cette division et former un plan..... « Encore ! dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire ! Plus ils cherchent à le digerer et à l'éclaircir, plus ils m'embroüillent.» Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la memoire de leurs auditeurs : il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. Comment neanmoins seroit-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peüt qu'à peine les entendre articuler, les suivre et ne les pas perdre de vûë? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impetueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perduës! le temps des homelies n'est plus ; les Basiles, les Chrysostomes, ne le rameneroient pas; on passeroit en d'autres dioceses pour être hors de la portée de

leur voix et de leurs familieres instructions. Le commun des hommes aime les phrases et les periodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point, ou entre le dernier sermon et le penultiéme.

¶ Il y a moins d'un siecle qu'un livre françois étoit un certain nombre de pages latines où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en nôtre langue. Les passages, les traits et les citations n'en étoient pas demeurés là. Ovide et Catulle achevoient de décider des mariages et des testamens, et venoient avec les Pandectes au secours de la veuve et des pupilles : le sacré et le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissez ensemble jusques dans la chaire ; S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece, parloient alternativement ; les poëtes étoient de l'avis de S. Augustin et de tous les Peres ; on parloit latin, et long-temps devant des femmes et des marguilliers on a parlé grec : il faloit sçavoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage ; le texte est encore latin, tout le discours est françois et d'un beau françois, l'Evangile même n'est pas cité : il faut sçavoir aujourd'huy tres-peu de chose pour bien prêcher.

¶ L'on a enfin banni la scolastique de toutes les chaires des grandes villes, et on l'a releguée dans les bourgs et dans les villages pour l'in-

struction et pour le salut du laboureur ou du vigneron.

¶ C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjoüée, des figures reïterées, des traits brillans et de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit neglige ces ornemens étrangers indignes de servir à l'Evangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

¶ L'orateur fait de si belles images de certains desordres, y fait entrer des circonstances si delicates, met tant d'esprit, de tour et de raffinement dans celuy qui péche, que, si je n'ay pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ay besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agreable.

¶ Un beau sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses regles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine et paré de tous les ornemens de la rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ny une seule pensée ; ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énumerations où il se promene, comme dans toutes les élevations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

¶ Le solide et l'admirable discours que celuy

qu'on vient d'entendre ! Les points de religion les plus essentiels comme les plus pressans motifs de conversion y ont été traitez : quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit et dans l'ame de tous les auditeurs ! Les voilà rendus, ils en sont émûs et touchez au point de resoudre dans leur cœur, sur ce sermon de *Theodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

¶ La morale douce et relâchée tombe avec celuy qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille et qui picque la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine severe, et qui l'aime même dans celuy qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux états qui doivent la partager : celuy de dire la verité dans toute son étenduë, sans égards, sans déguisement ; celuy de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, et de n'en faire cependant ny pis ny mieux.

¶ L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plûpart des predicateurs ; au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour benir le Ciel de si rares presens qui en sont venus, ils ont entré en societé avec les auteurs et les poëtes, et, devenus comme eux panegyristes, ils ont encheri sur les epîtres dedicatoires,

sur les stances et sur les prologues ; ils ont changé la parole sainte en un tissu de loüanges, justes à la verité, mais mal placées, interessées, que personne n'exige d'eux et qui ne conviennent point à leur caractere. On est heureux si, à l'occasion du heros qu'ils celebrent jusques dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu et du mystere qu'ils devoient prêcher. Il s'en est trouvé quelques-uns qui, ayant assujetti le saint Evangile, qui doit être commun à tous, à la presence d'un seul auditeur, se sont vûs déconcertez par des hazards qui le retenoient ailleurs, n'ont pû prononcer devant des chrétiens un discours chrétien qui n'étoit pas fait pour eux, et ont été suppléez par d'autres orateurs qui n'ont eu le temps que de loüer Dieu dans un sermon précipité.

¶ *Theodule* a moins réüssi que quelques-uns de ses auditeurs ne l'apprehendoient, ils sont contens de luy et de son discours ; il a mieux fait à leur gré que de charmer l'esprit et les oreilles, qui est de flater leur jalousie.

¶ Le métier de la parole ressemble en une chose à celuy de la guerre : il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

¶ Si vous étes d'une certaine qualité, et que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celuy de faire de froids discours, prêchez, faites de froids discours : il n'y a rien de pire pour sa fortune que

d'être entierement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases et de son ennuyeuse monotonie.

¶ L'on a eu de grands evêchez par un mérite de chaire qui presentement ne vaudroit pas à son homme une simple prebende.

¶ Le nom de panegyriste semble gemir sous le poids des titres dont il est accablé ; leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les ruës en caracteres monstrueux, et qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, et qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualitez celle de mauvais predicateur.

¶ L'oisiveté des femmes et l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'assemblent donnent du nom à de froids orateurs, et soûtiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

¶ Devroit-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être loüable ou non, et devant le saint autel, et dans la chaire de la verité loüé et celebré à ses funerailles ? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance ? Pourquoy n'est-il pas établi de faire publiquement le panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans

l'équité, dans la douceur, dans la fidelité, dans la pieté? Ce qu'on appelle une oraison funebre n'est aujourd'huy bien reçûë du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus prés d'un éloge profane.

¶ L'orateur cherche par ses discours un evêché; l'apôtre fait des conversions : il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

¶ L'on voit des clercs revenir de quelques provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pû faire, se comparer déja aux VINCENS et aux XAVIERS, et se croire des hommes apostoliques : de si grands travaux et de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'une abbaye.

¶ Tel, tout d'un coup et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soy-même : « Je vais faire un livre, » sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je luy crie inutilement : « Prenez une scie, *Dioscore*, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de rouë, vous aurez vôtre salaire. » Il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers. « Copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie, n'écrivez point. » Il veut écrire et

faire imprimer, et, parce qu'on n'envoye pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui luy plaît ; il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluye. Et, comme ce discours n'est ny contre la religion ny contre l'Etat, et qu'il ne fera point d'autre desordre dans le public que de luy gâter le goût et l'accoûtumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, et, à la honte du siecle comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur : « Je prêcheray, » et il prêche. Le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un benefice.

¶ Un clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est declamateur.

Il y a au contraire des hommes saints et dont le seul caractere est efficace pour la persuasion : ils paroissent, et tout un peuple qui doit les écoûter est déja émû et comme persuadé par leur presence : le discours qu'ils vont prononcer fera le reste.

¶ L'. de MEAUX et le P. BOURDALOUE me rappellent DEMOSTHENE et CICERON. Tous deux, maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modeles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

¶ L'éloquence de la chaire, en ce qui y entre

d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connuë de peu de personnes et d'une difficile execution. Quel art en ce genre pour plaire en persuadant! il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit et ce que l'on prévoit que vous allez dire; les matieres sont grandes, mais usées et triviales; les principes sûrs, mais dont les auditeurs penetrent les conclusions d'une seule vûë; il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime? Il y a des mysteres que l'on doit expliquer, et qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une matiere aussi vaste et aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images et se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre. Aprés l'invective commune contre les honneurs, les richesses et le plaisir, il ne reste plus à l'orateur qu'à courir à la fin de son discours et à congedier l'assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est émû, aprés avoir fait attention au genie et au caractere de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matiere qui se prêche elle-même et nôtre interêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une veritable éloquence que la ferme poitrine du missionnaire qui nous ébranle et qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le predi-

cateur n'est point soûtenu, comme l'avocat, par des faits toûjours nouveaux, par de differens évenemens, par des avantures inoüies; il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures et les presomptions, toutes choses neanmoins qui élevent le genie, luy donnent de la force et de l'étenduë, et qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent et ne la dirigent; il doit, au contraire, tirer son discours d'une source commune et où tout le monde puise; et, s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou declamateur, il ne prêche plus l'Evangile; il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre, talent rare et qui passe les forces du commun des hommes. Ce qu'ils ont de genie, d'imagination, d'érudition et de memoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'avocat est penible, laborieuse, et suppose dans celuy qui l'exerce un riche fond et de grandes ressources; il n'est pas seulement chargé, comme le predicateur, d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, recitées de memoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui avec de mediocres changemens luy font honneur plus d'une fois: il prononce de graves plaidoyez devant des juges qui peuvent luy imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent; il

doit être prêt sur la replique ; il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de differentes affaires. Sa maison n'est pas pour luy un lieu de repos et de retraite, ny un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes ; il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne luy prépare point des raffraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes pour le feliciter sur l'agréement et sur la politesse de son langage, luy remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire : il se delasse d'un long discours par de plus longs écrits ; il ne fait que changer de travaux et de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat et l'éloquence de la chaire du ministere du predicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

¶ Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les duppes de l'action et de la parole comme de tout l'appareil de l'auditoire : pour peu de prévention

qu'ils ayent en faveur de celuy qui parle, ils l'admirent et cherchent ensuite à le comprendre ; avant qu'il ait commencé, ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt, et, le discours fini, ils se reveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un auteur : son ouvrage est lû dans le loisir de la campagne ou dans le silence du cabinet; il n'y a point de rendez-vous publics pour luy applaudir, encore moins de cabale pour luy sacrifier tous ses rivaux et pour l'élever à la prelature; on lit son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver mediocre ; on le feüillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air et qui s'oublient, ce qui est imprimé demeure imprimé ; on l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier, et le plaisir le plus délicat que l'on en tire vient de la critique qu'on en fait ; on est picqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à apprehender d'en être diverti, et on ne quitte ce livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour orateur : les phrases, les figures, le don de la memoire, la robe ou l'engagement de celuy qui prêche, ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veüille toûjours s'approprier ; chacun, au contraire, croit penser bien et écrire encore mieux ce qu'il a pensé ; il en est moins fa-

vorable à celuy qui pense et qui écrit aussi bien que luy ; en un mot, le *sermoneur* est plûtôt evêque que le plus solide écrivain n'est revêtu d'un prieuré simple, et, dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celuy-là pendant que l'auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

¶ S'il arrive que les méchans vous haïssent et vous persecutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractere ; de même, si certains hommes sujets à se récrier sur le mediocre desapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au barreau, soit dans la chaire ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut gueres être exposé à une tentation d'orgüeil plus délicate et plus prochaine.

¶ Il me semble qu'un predicateur devroit faire choix dans chaque discours d'une verité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond et l'épuiser ; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées et si differentiées ; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sçait sa religion et ses devoirs, et ne pas apprehender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinez des catechismes ; ce temps si long que l'on

use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere que le tour et les expressions naissent dans l'action et coulent de source ; se livrer aprés une certaine préparation à son genie et au mouvement qu'un grand sujet peut inspirer ; qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de memoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire serieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage ; jetter au contraire par un bel entousiasme la persuasion dans les esprits et l'allarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

¶ Que celuy qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soy-même dans le ministere de la parole sainte ne se décourage point par les regles austeres qu'on luy prescrit, comme si elles luy ôtoient les moyens de faire montre de son esprit et de monter aux dignitez où il aspire : quel plus beau talent que celuy de prêcher apostoliquement, et quel autre mérite mieux un evêché ? FENELON en étoit-il indigne ? auroit-il pû échaper au choix du prince que par un autre choix ?





DES ESPRITS FORTS

Les esprits forts sçavent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin! Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles creatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans nôtre esprit l'idée d'un Être superieur à tous les êtres, qui les a tous faits et à qui tous se doivent rapporter; d'un Être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont nôtre ame est l'image, et, si j'ose le dire, une portion comme esprit et comme immortelle?

¶ Le docile et le foible sont susceptibles d'impressions : l'un en reçoit de bonnes, l'autre de

mauvaises, c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidele, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi, l'esprit docile admet la vraye religion, et l'esprit foible ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or l'esprit fort ou n'a point de religion ou se fait une religion ; donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

¶ J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit et le cœur sont attachez à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre ; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-de-là, gens aussi limitez que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine que l'on mesure, dont on compte les arpens et dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la verité ; si avec des vûës si courtes ils ne percent point à travers le ciel et les astres jusques à Dieu même ; si, ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame, ils ressen tent encore moins combien elle est difficile à assouvir; combien la terre entiere est au-dessous d'elle, de quelle necessité luy devient un Être souverainement parfait qui est Dieu, et quel besoin indispensable elle a d'une religion qui le luy indique et qui luy en est une caution sûre. Je comprends, au contraire, fort aisément qu'il est

naturel à de tels esprits de tomber dans l'incredulité ou l'indifference, et de faire servir Dieu et la religion à la politique, c'est-à-dire à l'ordre et à la decoration de ce monde, la seule chose selon eux qui mérite qu'on y pense.

¶ Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restoit; ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses ceremonies; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indeterminez sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter: le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifferens; elles ont chacune leur agréement et leur bienséance: ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

¶ Il y a des hommes qui attendent à être devots et religieux que tout le monde se declare impie et libertin : ce sera alors le parti du vulgaire, ils sçauront s'en dégager ; la singularité leur plaît dans une matiere si serieuse et si profonde ; ils ne suivent la mode et le train commun que dans les choses de rien et de nulle suite. Qui sçait même s'ils n'ont pas déja mis une sorte de bravoure et d'intrepidité à courir tout le risque de l'avenir? Il ne faut pas d'ailleurs que, dans une certaine condition, avec une certaine étenduë d'esprit et de certaines vûës, l'on songe à croire comme les sçavans et le peuple.

¶ L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pecher que d'avoir un commerce avec une personne libre [1] ; quand l'on devient malade, et que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine et l'on croit en Dieu.

¶ Il faudroit s'éprouver et s'examiner tres-serieusement avant que de se declarer esprit fort ou libertin, afin au moins, et selon ses principes, de finir comme l'on a vécu ; ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se resoudre de vivre comme l'on veut mourir.

¶ Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place ; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misere que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien serieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

¶ Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit et d'une agreable litterature, esclaves des grands dont ils ont épousé le libertinage et porté le joug toute leur vie, contre leurs propres lumieres et contre leur conscience. Ces hommes n'ont

---

1. Une fille.

jamais vécu que pour d'autres hommes, et ils semblent les avoir regardez comme leur derniere fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur, et ils se sont perdus par déference ou par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des grands assez grands et des puissans assez puissans pour mériter de nous que nous croyïons et que nous vivions à leur gré, selon leur goût et leurs caprices, et que nous poussions la complaisance plus loin en mourant, non de la maniere qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage ?

¶ J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun et les grandes regles qu'ils sçûssent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires et de ces argumens qui emportent conviction.

¶ Je voudrois voir un homme sobre, moderé, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans interêt, mais cet homme ne se trouve point.

¶ J'aurois une extrême curiosité de voir celuy qui seroit persuadé que Dieu n'est point ; il me diroit du moins la raison invincible qui a sçû le convaincre.

¶ L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me découvre son existence.

¶ Dieu condamne et punit ceux qui l'offensent, seul juge en sa propre cause, ce qui repugne s'il

n'est luy-même la justice et la verité, c'est-à-dire s'il n'est Dieu.

¶ Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point : cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile ; je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature, j'en ay reçû les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ay conservez depuis trop naturellement dans un âge plus avancé pour les soupçonner de fausseté ; mais il y a des esprits qui se défont de ces principes. C'est une grande question s'il s'en trouve de tels : et, quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

¶ L'atheïsme n'est point : les grands qui en sont le plus soupçonnez sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas ; leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifferens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame et sur les consequences d'une vraie religion : ils ne nient ces choses ni ne les accordent, ils n'y pensent point.

¶ Nous n'avons pas trop de toute nôtre santé, de toutes nos forces et de tout nôtre esprit, pour penser aux hommes ou au plus petit interêt : il semble, au contraire, que la bienséance et la coûtume exigent de nous que nous ne pensions à nous que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

¶ Un grand croit s'évanoüir, et il meurt ; un autre grand perit insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de soy-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! Des circonstances si marquées et si sensiblement opposées ne se relevent point et ne touchent personne ; les hommes n'y ont pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane ou à une feüille qui tombe ; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies et par qui.

¶ Les hommes sont-ils assez bons, assez fideles, assez équitables, pour mériter toute nôtre confiance et ne nous pas faire desirer du moins que Dieu existât, à qui nous pussions appeller de leurs jugemens et avoir recours quand nous en sommes persecutez ou trahis.

¶ Si c'est le grand et le sublime de la religion qui éblouït ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles genies et de petits esprits ; et si c'est, au contraire, ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebutte, ils sont à la verité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairez, si élevez, et neanmoins si fideles, que les LEONS, les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

¶ Un Pere de l'Eglise, un docteur de l'Eglise, quels noms ! quelle tristesse dans leurs écrits ! quelle secheresse, quelle froide devotion, et peut-être

quelle scholastique ! disent ceux qui ne les ont jamais lûs; mais plûtôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la verité, s'il voyoient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des graces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plûpart des livres de ce temps, qui sont lûs avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crûë, soûtenuë, expliquée par de si beaux genies et par de si solides esprits, sur tout lorsque l'on vient à connoître que pour l'étenduë de connoissance, pour la profondeur et la penetration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN que PLATON et que CICERON !

¶ L'homme est né menteur : la verité est simple et ingenuë, et il veut du specieux et de l'ornement; elle n'est pas à luy, elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection ; et l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossiereté et par sottise ;

demandez même au plus honnête homme s'il est toûjours vray dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelques fois dans des déguisemens où engagent necessairement la vanité et la legereté, si, pour faire un meilleur conte, il ne luy échape pas souvent d'ajoûter à un fait qu'il recite une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'huy et presque sous nos yeux : cent personnes qui l'ont vûë la racontent en cent façons differentes ; celuy-cy, s'il est écouté, la dira encore d'une maniere qui n'a pas été dite. Quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens et éloignez de nous par plusieurs siecles? quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens? que devient l'histoire? Cesar a-t-il été massacré au milieu du senat? y a-t-il eu un Cesar? Quelle consequence! me dites-vous; quels doutes! quelle demande! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse, et je crois même que vous avez raison. Je suppose neanmoins que le livre qui fait mention de Cesar ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les bibliotheques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vrayes ou apocriphes; qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin; qu'il porte en soy ces caracteres, qu'il se trouve depuis prés de deux mil ans dans une societé nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps

la moindre alteration, et qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son integrité ; qu'il y ait même un engagement religieux et indispensable d'avoir de la foy pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de Cesar et de sa dictature ; avoüez-le, *Lucille,* vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar.

¶ Toute musique n'est pas propre à loüer Dieu et à être entenduë dans le sanctuaire ; toute philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses operations et de ses mysteres : plus cette philosophie est subtile et ideale, plus elle est vaine et inutile pour expliquer des choses qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connuës jusques à un certain point, et qui au delà sont inexplicables. Vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, et, si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens philosophes, que les apôtres, que les premiers docteurs, mais ce n'est pas rencontrer si juste ; c'est creuser longtemps et profondément sans trouver les sources de la verité : dés qu'on a abandonné les termes de bonté, de misericorde, de justice et de toute-puissance, qui donnent de Dieu de si hautes et de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions seches, steriles, vuides de sens, admettre les pensées creuses, écartées des

notions communes, ou tout au plus les subtiles et les ingenieuses, et, à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle metaphysique, perdre un peu de sa religion.

¶ Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'interêt de la religion, dont ils sont si peu persuadez et qu'ils pratiquent si mal ?

¶ Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur et avec zele contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mêmes dans leur esprit par des sentimens particuliers; ils y ajoûtent et ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, et ils demeurent fermes et inébranlables dans cette forme qu'ils luy ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation qu'elle vit sous un même culte et qu'elle n'a qu'une seule religion ; mais, à parler exactement, il est vray qu'elle en a plusieurs et que chacun presque y a la sienne.

¶ Deux sortes de gens fleurissent dans les cours et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites, ceux-là gayement, ouvertement, sans art et sans dissimulation, ceux-cy finement, par des artifices, par la cabale. Cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès ; ils veulent la gouverner, la posseder seuls, la partager entr'eux et en exclure tout autre;

dignitez, charges, postes, benefices, pensions, honneurs, tout leur convient et ne convient qu'à eux : le reste des hommes en est indigne ; ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les esperer. Une troupe de masques entre dans un bal : ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres ; ils dansent encore, ils dansent toûjours, ils ne rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention ; on languit, on seche de les voir danser et de ne danser point ; quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur party et s'en vont.

¶ Il y a deux especes de libertins : les libertins, ceux du moins qui croyent l'être ; et les hypocrites ou faux devots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas êtres crus libertins. Les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs.

Le faux devot ou ne croit pas en Dieu, ou se mocque de Dieu ; parlons de luy obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

¶ Si toute religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le prince ?

¶ Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le roy treschrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *Talapoins*, qui eussent penetré dans nos maisons pour persuader leur reli-

gion à nos femmes, à nos enfans et à nous-mêmes, par leurs livres et par leurs entretiens ; qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ? Nous faisons cependant six mille lieuës de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire tres-serieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître tres-folles et tres-ridicules. Ils supportent neanmoins nos religieux et nos prêtres ; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions. Qui fait cela en eux et en nous ? Ne seroit-ce point la force de la verité ?

¶ Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier et d'avoir tous les pauvres d'une ville assemblez à sa porte, qui y reçoivent leurs portions. Qui ne sçait pas au contraire des miseres plus secretes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immediatement et par ses secours, ou du moins par sa mediation ? De même il n'est pas donné à tous de monter en chaire et d'y distribuer en missionnaire ou en catechiste la parole sainte ; mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à reduire et à ramener, par de douces et insinuantes conversations, à la docilité ? Quand

on ne seroit pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre ny luy être un fardeau inutile.

¶ Il y a deux mondes : l'un où l'on sejourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bien-tôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute reputation, les grands biens, servent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

¶ Qui a vécu un seul jour a vécu un siecle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'huy que demain; il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet et qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toûjours; ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sçait; la maladie, la douleur, le cadavre, le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde; il faut tout le serieux de la religion pour le reduire.

¶ Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toûjours vivre, aprés avoir medité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennuy, à la maladie,

ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs et de la santé, que pour les voir changer inviolablement et par la revolution des temps en leurs contraires, et être ainsi le joüet des biens et des maux, l'on ne sçauroit gueres à quoy se resoudre. La nature nous fixe et nous ôte l'embarras de choisir, et la mort, qu'elle nous rend necessaire, est encore adoucie par la religion.

¶ Si ma religion étoit fausse, je l'avouë, voilà le piege le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat des mysteres ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de vertus ! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siecles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus moderez qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même verité soûtient dans l'exil, dans les fers, contre la vûë de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me seduire? Par où échaper? où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en appro-

che? S'il faut perir, c'est par là que je veux perir : il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si specieuse et si entiere; mais je l'ay approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion, c'en est fait.

¶ La religion est vraye, ou elle est fausse. Si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perduës pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire; ils ne courent pas un autre risque. Mais, si elle est fondée sur la verité même, c'est alors un épouventable malheur pour l'homme vicieux; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop foible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la verité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

¶ Je ne sçay si ceux qui osent nier Dieu méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, et qu'on les traite plus serieusement que l'on n'a fait dans ce chapitre; l'ignorance, qui est leur caractere, les rend incapables des principes les plus clairs et des raisonnemens les mieux suivis. Je consens neanmoins qu'ils lisent celuy que je vais faire, pourvû qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une verité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point et qu'il n'étoit pas en moy de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moy qui suis une fois de n'être plus. J'ay donc commencé et je continuë d'être par quelque chose qui est hors de moy, qui durera aprés moy, qui est meilleur et plus puissant que moy : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moy qui existe n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle qui a toûjours été telle que nous la voyons en remontant jusques à l'infinité des temps [1] ; mais cette nature, ou elle est seulement esprit, et c'est Dieu ; ou elle est matiere, et ne peut par consequent avoir créé mon esprit ; ou elle est un composé de matiere et d'esprit, et alors ce qui est esprit dans la nature, je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit n'est qu'une portion de matiere qui existe par la force d'une nature universelle qui est aussi matiere, qui a toûjours été et qui sera toûjours telle que nous la voyons, et qui n'est point Dieu [2] ; mais, du moins, faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense, et que, s'il est matiere, il est

1. Objection ou systeme des libertins.
2. Instance des libertins.

necessairement une matiere qui pense : car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moy quelque chose qui pense pendant que je fais ce raisonnement. Or, ce quelque chose qui est en moy et qui pense, s'il doit son être et sa conservation à une nature universelle qui a toûjours été et qui sera toûjours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble et plus parfaite que ce qui pense ; et, si cette nature ainsi faite est matiere, l'on doit encore conclure que c'est une matiere universelle qui pense, ou qui est plus noble et plus parfaite que ce qui pense.

Je continüe et je dis : Cette matiere telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimerique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens ; et, si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties qui constituë les corps et qui en fait la difference. Elle est donc elle-même tous ces differens corps ; et, comme elle est une matiere qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle du moins selon quelques-uns de ces corps, et par une suite necessaire selon tous ces corps, c'est à dire qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moy-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les

autres parties qui la composent. C'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossieres, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matiere universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est de moy, qui pense, et que j'appelle mon esprit, ce qui est absurde.

Si, au contraire, cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps ny aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matiere, ny perceptible par aucun des sens. Si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un estre meilleur et plus accompli que ce qui est esprit. Si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moy, et que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa premiere cause et son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soy et qu'il le trouve encore moins dans la matiere, ainsi qu'il a esté démontré, alors je ne dispute point des noms ; mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même et qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je pense, donc Dieu existe : car ce qui pense en moy, je ne le dois point à moy-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moy de me le donner une premiere fois qu'il dépend encore de moy

de me le conserver un seul instant. Je ne le dois point à un estre qui soit au dessus de moy et qui soit matiere, puis qu'il est impossible que la matiere soit au dessus de ce qui pense; je le dois donc à un estre qui est au dessus de moy et qui n'est point matiere, et c'est Dieu.

¶ De ce qu'une nature universelle qui pense exclut de soy generalement tout ce qui est matiere, il suit necessairement qu'un estre particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en soy la moindre matiere : car, bien qu'un estre universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance et de capacité qu'un estre particulier qui pense, il ne renferme pas neanmoins une plus grande exclusion de matiere, puisque cette exclusion dans l'un et l'autre de ces deux estres est aussi grande qu'elle peut être et comme infinie, et qu'il est autant impossible que ce qu pense en moy soit matiere qu'il est inconcevable que Dieu soit matiere. Ainsi, comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

¶ Je ne sçais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense ; quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en luy ny passions ny sentiment, mais l'effet naturel et necessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matiere, je puis au moins acquies-

cer à cette doctrine; mais je pense, et je suis certain que je pense: or, quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiere, c'est à dire d'une étenduë selon toutes ses dimensions, qui est longue, large et profonde, et qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense?

¶ Si tout est matiere, et si la pensée, en moy comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiere, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses materielles? La matiere a-t-elle dans son fond une idée aussi pure, aussi simple, aussi immaterielle qu'est celle de l'esprit? Comment peut-elle être le principe de ce qui la nie et l'exclut de son propre estre? comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matiere?

¶ Il y a des estres qui durent peu, parce qu'ils sont composez de choses tres-differentes et qui se nuisent reciproquement; il y en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples; mais ils périssent parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisez. Ce qui pense en moy doit durer beaucoup, parce que c'est un être pur, exempt de tout mélange et de toute composition; et il n'y a pas de raison qu'il doive perir, car qui peut corrompre ou separer un estre simple et qui n'a point de parties?

¶ L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, et entend les sons par l'organe de l'oreille ; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets luy manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur ou ce qui entend les sons ; elle n'est que ce qui pense : or, comment peut-elle cesser d'être telle ? Ce n'est point par le défaut d'organe, puis qu'il est prouvé qu'elle n'est point matiere, ny par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu et d'éternelles veritez : elle est donc incorruptible.

¶ Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de son estre infini, et souverainement parfait doive être anéantie.

¶ Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre plus propre et plus orné que les autres terres qui luy sont contiguës : icy ce sont des compartimens mêlez d'eaux plates et d'eaux jaillissantes, là des allées en palissade qui n'ont pas de fin et qui vous couvrent des vents du nort ; d'un côté c'est un bois épais qui défend de tous les soleils, et d'un autre un beau point de vûë ; plus bas, une Yvette ou un Lignon, qui couloit obscurément entre les saules et les peupliers, est devenu un canal qui est revétu ; ailleurs de longues et fraîches avenuës se perdent dans la campagne et annoncent la maison qui est entourée d'eau. Vous récrierez-vous :

« Quel jeu du hazard! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément! » Non, sans doute; vous direz, au contraire : « Cela est bien imaginé et bien ordonné ; il regne icy un bon goût et beaucoup d'intelligence. » Je parleray comme vous, et j'ajoûteray que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer et prendre des alignemens dés le jour même qu'ils sont en place : qu'est-ce pourtant que cette piece de terre ainsi disposée et où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir, si même toute la terre n'est qu'un atôme suspendu en l'air, et si vous écoutez ce que je vais dire ?

Vous étes placé, ô Lucile! quelque part sur cet atôme ; il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place. Cependant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel. Qu'y appercevez-vous quelquefois ? la lune dans son plein? elle est belle alors et fort lumineuse, quoy que sa lumiere ne soit que la reflexion de celle du soleil; elle paroît grande comme le soleil, plus grande que les autres planettes et qu'aucune des étoiles ; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors : il n'y a rien au ciel de si petit que la lune; sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, et

son diametre de sept cens cinquante lieuës n'est que le quart de celuy de la terre : aussi est-il vray qu'il n'y a que son voisinage qui luy donne une si grande apparence, puis qu'elle n'est gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mil lieuës. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel, car il est certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieuës : ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cens lieuës, et trois cens soixante et quinze lieuës dans une minutte; il faut neanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cent fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieuës par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus legerement que le son, que le bruit, par exemple, du canon et du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens soixante et dix-sept lieuës.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! Vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diametre de la terre : il est de trois mille lieuës; celuy du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cens mille lieuës. Si c'est là la largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie? quelle sa solidité? Comprenez-vous bien cette étenduë, et qu'un million de terres

comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil ? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence ! Vous avez raison, il est prodigieux ; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil moins de dix mille diametres de la terre, autrement moins de trente millions de lieuës ; peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin : on n'a aucune methode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement vôtre imagination à se la representer, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre ; donnons-luy la plus grande vîtesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut ; supposons encore qu'elle conserve toûjours cette même vîtesse, sans en acquerir et sans en perdre ; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire la moitié de l'élevation des plus hautes tours, et ainsi neuf cens toises en une minutte, passons-luy mille toises en une minutte pour une plus grande facilité ; mille toises font une demie lieuë commune ; ainsi en deux minuttes la meule fera une lieuë, et en une heure elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cens vingt lieuës. Or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre : il luy faudra donc quarante un mille six cent soixante-six jours, qui sont plus de cent quatorze années, pour faire ce voyage.

Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moy : la distance de la terre à Saturne est au moins decuple de celle de la terre au soleil : c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieuës, et que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élevation de Saturne élevez vous-même, si vous le pouvez, vôtre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au dessus de nos têtes. Le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieuës de diametre, et par consequent plus de dix-huit cens millions de lieuës de circonference; un cheval anglois qui feroit dix lieuës par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ay pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hazard, que vous admettez seul pour la cause premiere de toutes choses; il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez : connoissez le hazard, laissez-vous instruire de toute la puissance de vôtre Dieu. Sçavez-vous que cette distance de trente millions de lieuës qu'il y a de la terre au soleil, et celle de trois cens millions de lieuës de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux

étoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir, sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison : quelle proportion, à la verité, de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas ? On ne connoît point la hauteur d'une étoile ; elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable :* il n'y a plus ny angles, ny sinus, ny parallaxes dont on puisse s'aider. Si un homme observoit à Paris une étoile fixe et qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre ne feroient pas un angle et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entiere n'est pas espace par rapport à cet éloignement ; mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne et avec le soleil, il faut dire quelque chose de plus : si deux observateurs, l'un sur la terre, et l'autre dans le soleil, observoient en même temps une étoile, les deux rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement, si un homme étoit situé dans une étoile, nôtre soleil, nôtre terre et les trente millions de lieuës qui les separent lui paroîtroient un même point ; cela est demontré.

On ne sçait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelques voisines qu'elles nous paroissent. Les pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux ; une étoile paroît assise

sur l'une de celles qui forment la queuë de la Grande Ourse ; à peine la vûë peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les separe : c'est comme une étoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison des deux polaires? Quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'un polaire à l'autre? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes que de vouloir imaginer la solidité du globe dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles, si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, et qu'on ne les perde pas toutes de vûë? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des étoiles : oüy, de celles qui sont apparentes. Le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point? celles par exemple qui composent la voye de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel dans une nuit sereine, du nord au midy, et qui par leur extraordinaire élevation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne

font au plus que blanchir cette route des cieux où elles sont placées?

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre systeme, et qui ne diminuë rien du merveilleux? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers. Je me les represente, tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche; ils ne s'embarassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point. Si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à nôtre égard que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sçait pas s'ils sont au monde. O œconomie merveilleuse du hazard! l'intelligence même pourroit-elle mieux réüssir? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine : ces grands corps sont si précis et si con-

stans dans leur marche, dans leurs revolutions et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense qu'on appelle le monde, aprés les avoir observez, s'est fait une methode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'huy en deux, en quatre, en vingt mille ans. Voilà mon scrupule, Lucile : si c'est par hazard qu'ils observent des regles si invariables, qu'est-ce que l'ordre? qu'est-ce que la regle ?

Je vous demanderay même ce que c'est que le hazard : est-il corps, est-il esprit? est-ce un estre distingué des autres estres, qui ait son existence particuliere, qui soit quelque part ? ou plûtôt n'est-ce pas un mode ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit : « C'est un hazard ; » mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? Si par ce hazard ou cette rencontre la boule ne va plus droit, mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct, mais reflechi ; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle piroüette, concluray-je que c'est par ce même hazard qu'en general la boule est en mouvement ? Ne soupçonneray-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soy-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée? Et, parce que les rouës d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire

d'une telle ou telle vîtesse, examinay-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte? Mais ny ces rouës ny cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature : il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs et par une puissance qui leur est étrangere. Et les corps celestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? Je ne me l'imagine pas ainsi; ils se meuvent cependant, et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir. Qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus, à la verité, qui les met en mouvement, mais on seroit toûjours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces rouës ou cette boule; et, quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes qui se sont liez et enchaînez ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois : « Qui a créé cet atome? est-il matiere? est-il intelligence? a-t-il eu quelque

idée de soy-même [illegible]
il étoit donc [illegible]
et il n'étoit pas tout à la fois; [illegible]
son être et de sa maniere d'être [illegible]
fait corps plûtôt qu'esprit? [illegible]
n'a-t-il point commencé? [illegible]
fini? ferez-vous [illegible]

¶ Le ciron a des yeux [illegible]
contre des objets qui [illegible]
on le met sur de l'ébene pour [illegible]
si dans le temps qu'il [illegible]
presente le moindre fetu, il [illegible]
ce un jeu du hazard que son [illegible]
son nerf optique?

L'on voit dans une goutte d'eau [illegible]
qu'on y a mis tremper [illegible]
que innombrable de petits animaux [illegible]
scope nous fait appercevoir la figure, [illegible]
meuvent avec une rapidité [illegible]
tant de monstres dans une vaste mer; [illegible]
ces animaux est plus petit [illegible]
et neanmoins c'est un corps qui [illegible]
nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, [illegible]
vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, [illegible]
teres, et un cerveau pour [illegible]
maux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain
de sable paroît dans le microscope comme un amas

de plusieurs plantes tres-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées: de quelle étrange petitesse doivent être les racines et les philtres qui separent les alimens de ces petites plantes? Et, si l'on vient à considerer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes et les pins, et que ces petits animaux dont je viens de parler se multiplient par voye de generation comme les elephans et les baleines, où cela ne mene-t-il point? Qui a sçû travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échapent à la vûë des hommes, et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrêmité? Ne seroit-ce point celuy qui a fait les cieux, les astres, ces masses énormes, épouventables par leur grandeur, par leur élevation, par la rapidité et l'étenduë de leur course, et qui se jouë de les faire mouvoir?

¶ Il est de fait que l'homme joüit du soleil, des astres, des cieux et de leurs influences, comme il joüit de l'air qu'il respire et de la terre sur laquelle il marche et qui le soûtient; et, s'il faloit ajoûter à la certitude d'un fait la convenance ou la vraysemblance, elle y est toute entiere, puisque les cieux et tout ce qu'ils contiennent ne peuvent pas entrer en comparaison, pour la noblesse et la dignité, avec le moindre des hommes qui sont sur la

terre, et que la proportion qui se trouve entre eux et luy est celle de la matiere incapable de sentiment, qui est seulement une étenduë selon trois dimensions, à ce qui est esprit, raison ou intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté et sa magnificence, puisque, quelque chose que nous voyïons qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier, s'il est fait pour l'homme, est litteralement la moindre chose que Dieu ait fait pour l'homme : la preuve s'en tire du fond de la religion. Ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme de se rendre sur ses avantages à la force de la verité ; ce seroit en luy stupidité et aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert pour luy faire connoître ses privileges, ses ressources, ses esperances, pour luy apprendre ce qu'il est et ce qu'il peut devenir. « Mais la lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit. » Que parlez-vous, Lucile, de la lune, et à quel propos? En supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible ? Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'univers que Dieu ait si bien traitez ? s'il n'y a point dans la lune ou d'autres hommes, ou d'autres creatures que Dieu ait aussi favorisées?

Vaine curiosité, frivole demande ! La terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons, et nous sçavons que nous l'habitons ; nous avons nos preuves, nôtre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu et de nous-mêmes. Que ceux qui peuplent les globes celestes, quels qu'ils puissent être, s'inquietent pour eux-mêmes ; ils ont leurs soins, et nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalitez, sa hauteur, son étenduë, son cours, ses éclipses ; tous les astronomes n'ont pas été plus loin. Imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée, et de quels animaux? ressemblent-ils aux hommes? sont-ce des hommes? Laissez-moy voir aprés vous, et, si nous sommes convaincus l'un et l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont chrétiens, et si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux et nous.

¶ Tout est grand et admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier ; ce qui s'y voit quelquefois d'irregulier et d'imparfait suppose regle et perfection. Homme vain et présomptueux ! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez. Vous avez horreur du crapaud ; faites un crapaud, s'il est possible. Quel excellent maître que celuy qui fait des

ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à vôtre attelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme : l'entreprise est forte et au dessus de vous ; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, monarques, potentats, sacrées majestez ! vous ay-je nommez par tous vos superbes noms ? Grands de la terre, tres-hauts, [illegible] et peut-être bien-tôt *tout-puissans* [illegible] ! [illegible] autres hommes nous avons besoin [illegible] sons d'un peu de pluye, de [illegible] d'un peu de rosée : faites [illegible] la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la decoration [illegible] sont populaires ; les [illegible] point : demandez à une [illegible] œil n'a qu'à s'ouvrir pour [illegible] homme docte.

¶ Plusieurs millions [illegible] nes de millions [illegible] ne sont qu'un [illegible] Dieu, qui est eternel [illegible] entier ne sont qu'un [illegible] comparez à son [illegible] 'avance, car quelle [illegible] e demande qu'[illegible]

homme, qu'est-ce qu'un grain de poussiere qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possede et qu'il habite? Les méchans prosperent pendant qu'ils vivent, quelques méchans, je l'avouë; la vertu est opprimée et le crime impuni sur la terre, quelquefois, j'en conviens. C'est une injustice? Point du tout: il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni. Il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent et où les méchans prosperent eût une durée, et que ce que nous appellons prosperité et fortune ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanoüit; que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scene où se doivent passer la punition et les récompenses.

De ce que je pense, je n'infere pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais ou ne fais point selon qu'il me plaît que je suis libre. Or liberté, c'est un choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, et ainsi une action bonne ou mauvaise, et ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vray, c'est injustice; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystere; supposons pourtant

avec l'athée que c'est injustice. Toute injustice est une negation ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice ; toute justice est une conformité à une souveraine raison : je demande, en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles. Or toute conformité à la raison est une verité ; cette conformité, comme il vient d'être dit, a toûjours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles veritez ; cette verité, d'ailleurs, ou n'est point et ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance : elle est donc éternelle, cette connoissance, et c'est Dieu.

Les dénouëmens qui découvrent les crimes les plus cachez, et où la précaution des coupables pour les dérober aux yeux des hommes a été plus grande, paroissent si simples et si faciles qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur ; et les faits d'ailleurs que l'on en rapporte sont en si grand nombre que, s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils soûtiennent que le hazard de tout temps a passé en coûtume.

¶ Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance et que rien ne leur manque, j'infere de là que nul homme qui est sur

étoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir, sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison : quelle proportion, à la verité, de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas ? On ne connoît point la hauteur d'une étoile ; elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable :* il n'y a plus ny angles, ny sinus, ny parallaxes dont on puisse s'aider. Si un homme observoit à Paris une étoile fixe et qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre ne feroient pas un angle et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entiere n'est pas espace par rapport à cet éloignement ; mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne et avec le soleil, il faut dire quelque chose de plus : si deux observateurs, l'un sur la terre, et l'autre dans le soleil, observoient en même temps une étoile, les deux rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement, si un homme étoit situé dans une étoile, nôtre soleil, nôtre terre et les trente millions de lieuës qui les separent lui paroîtroient un même point ; cela est demontré.

On ne sçait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelques voisines qu'elles nous paroissent. Les pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux ; une étoile paroît assise

sur l'une de celles qui forment la queuë de la Grande Ourse ; à peine la vûë peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les separe : c'est comme une étoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison des deux polaires? Quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'un polaire à l'autre? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles, si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent neanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plûtôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, et qu'on ne les perde pas toutes de vûë? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échape. On fixe le nombre des étoiles : oüy, de celles qui sont apparentes ; le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point, celles par exemple qui composent la voye de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel dans une nuit sereine, du nort au midy, et qui, par leur extraordinaire élevation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne

font au plus que blanchir cette route des cieux où elles sont placées?

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination , d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre systeme, et qui ne diminuë rien du merveilleux? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers. Je me les represente, tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche; ils ne s'embarassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point. Si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à nôtre égard que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sçait pas s'ils sont au monde. O œconomie merveilleuse du hazard! l'intelligence même pourroit-elle mieux réüssir? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine : ces grands corps sont si précis et si con-

stans dans leur marche, dans leurs revolutions et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense qu'on appelle le monde, aprés les avoir observez, s'est fait une methode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'huy en deux, en quatre, en vingt mille ans. Voilà mon scrupule, Lucile : si c'est par hazard qu'ils observent des regles si invariables, qu'est-ce que l'ordre? qu'est-ce que la regle?

Je vous demanderay même ce que c'est que le hazard : est-il corps, est-il esprit? est-ce un estre distingué des autres estres, qui ait son existence particuliere, qui soit quelque part? ou plûtôt n'est-ce pas un mode ou une façon d'être? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit : « C'est un hazard ; » mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement? Si par ce hazard ou cette rencontre la boule ne va plus droit, mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct, mais reflechi ; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle piroüette, concluray-je que c'est par ce même hazard qu'en general la boule est en mouvement? Ne soupçonneray-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soy-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée? Et, parce que les roüës d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire

d'une telle ou telle vîtesse, examinay-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte? Mais ny ces rouës ny cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mèmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature : il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs et par une puissance qui leur est étrangere. Et les corps celestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? Je ne me l'imagine pas ainsi; ils se meuvent cependant, et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir. Qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus, à la verité, qui les met en mouvement, mais on seroit toûjours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces rouës ou cette boule; et, quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes qui se sont liez et enchaînez ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois : « Qui a créé cet atome? est-il matiere? est-il intelligence? a-t-il eu quelque

idée de soy-même avant que de se faire soy-même? il étoit donc un moment avant que d'être; il étoit et il n'étoit pas tout à la fois; et, s'il est auteur de son être et de sa maniere d'être, pourquoy s'est-il fait corps plûtôt qu'esprit? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? est-il éternel, est-il infini? ferez-vous un dieu de cet atome? »

¶ Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui luy pourroient nuire; quand on le met sur de l'ébene pour le mieux remarquer, si dans le temps qu'il marche vers un côté on luy presente le moindre fetu, il change de route: est-ce un jeu du hazard que son cristalin, sa retine et son nerf optique?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a alterée, un nombre presque innombrable de petits animaux dont le microscope nous fait appercevoir la figure, et qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer; chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, et neanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres, et un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable paroît dans le microscope comme un amas

de plusieurs plantes tres-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines et les philtres qui separent les alimens de ces petites plantes? Et, si l'on vient à considerer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes et les pins, et que ces petits animaux dont je viens de parler se multiplient par voye de generation comme les elephans et les baleines, où cela ne mene-t-il point ? Qui a sçû travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échapent à la vûë des hommes, et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrêmité? Ne seroit-ce point celuy qui a fait les cieux, les astres, ces masses énormes, épouventables par leur grandeur, par leur élevation, par la rapidité et l'étenduë de leur course, et qui se jouë de les faire mouvoir?

¶ Il est de fait que l'homme joüit du soleil, des astres, des cieux et de leurs influences, comme il joüit de l'air qu'il respire et de la terre sur laquelle il marche et qui le soûtient; et, s'il faloit ajoûter à la certitude d'un fait la convenance ou la vraysemblance, elle y est toute entiere, puisque les cieux et tout ce qu'ils contiennent ne peuvent pas entrer en comparaison, pour la noblesse et la dignité, avec le moindre des hommes qui sont sur la

terre, et que la proportion qui se trouve entre eux et luy est celle de la matiere incapable de sentiment, qui est seulement une étenduë selon trois dimensions, à ce qui est esprit, raison ou intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté et sa magnificence, puisque, quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier, s'il est fait pour l'homme, est litteralement la moindre chose que Dieu ait fait pour l'homme : la preuve s'en tire du fond de la religion. Ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme de se rendre sur ses avantages à la force de la verité ; ce seroit en luy stupidité et aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert pour luy faire connoître ses privileges, ses ressources, ses esperances, pour luy apprendre ce qu'il est et ce qu'il peut devenir. « Mais la lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit. » Que parlez-vous, Lucile, de la lune, et à quel propos? En supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible ? Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'univers que Dieu ait si bien traitez? s'il n'y a point dans la lune ou d'autres hommes, ou d'autres creatures que Dieu ait aussi favorisées?

Vaine curiosité, frivole demande ! La terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons, et nous sçavons que nous l'habitons ; nous avons nos preuves, nôtre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu et de nous-mêmes. Que ceux qui peuplent les globes celestes, quels qu'ils puissent être, s'inquietent pour eux-mêmes ; ils ont leurs soins, et nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalitez, sa hauteur, son étenduë, son cours, ses éclipses ; tous les astronomes n'ont pas été plus loin. Imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée, et de quels animaux? ressemblent-ils aux hommes? sont-ce des hommes? Laissez-moy voir aprés vous, et, si nous sommes convaincus l'un et l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont chrétiens, et si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux et nous.

¶ Tout est grand et admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier ; ce qui s'y voit quelquefois d'irregulier et d'imparfait suppose regle et perfection. Homme vain et présomptueux ! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez. Vous avez horreur du crapaud ; faites un crapaud, s'il est possible. Quel excellent maître que celuy qui fait des

ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à vôtre attelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme : l'entreprise est forte et au dessus de vous ; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, monarques, potentats, sacrées majestez ! vous ay-je nommez par tous vos superbes noms ? Grands de la terre, tres-hauts, tres-puissans, et peut-être bien-tôt *tout-puissans seigneurs !* nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluye, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la decoration, les effets de la nature, sont populaires ; les causes, les principes, ne le sont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

¶ Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les temps, ne sont qu'un instant, comparez à la durée de Dieu, qui est éternel ; tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point, qu'un leger atome, comparez à son immensité. S'il est ainsi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini ? je demande qu'est-ce que le cours de la vie d'un

homme, qu'est-ce qu'un grain de poussiere qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possede et qu'il habite? Les méchans prosperent pendant qu'ils vivent, quelques méchans, je l'avouë ; la vertu est opprimée et le crime impuni sur la terre, quelquefois, j'en conviens. C'est une injustice ? Point du tout: il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni. Il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent et où les méchans prosperent eût une durée, et que ce que nous appellons prosperité et fortune ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanoüit; que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scene où se doivent passer la punition et les récompenses.

De ce que je pense, je n'infere pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais ou ne fais point selon qu'il me plaît que je suis libre. Or liberté, c'est un choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, et ainsi une action bonne ou mauvaise, et ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vray, c'est injustice ; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystere ; supposons pourtant

avec l'athée que c'est injustice. Toute injustice est une negation ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice ; toute justice est une conformité à une souveraine raison : je demande, en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles. Or toute conformité à la raison est une verité ; cette conformité, comme il vient d'être dit, a toûjours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles veritez ; cette verité, d'ailleurs, ou n'est point et ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance : elle est donc éternelle, cette connoissance, et c'est Dieu.

Les dénouëmens qui découvrent les crimes les plus cachez, et où la précaution des coupables pour les dérober aux yeux des hommes a été plus grande, paroissent si simples et si faciles qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur ; et les faits d'ailleurs que l'on en rapporte sont en si grand nombre que, s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils soûtiennent que le hazard de tout temps a passé en coûtume.

¶ Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance et que rien ne leur manque, j'infere de là que nul homme qui est sur

la terre n'est dans l'abondance et que tout luy manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et ausquelles les deux autres se reduisent, l'argent et les terres. Si tous sont riches, qui cultivera les terres et qui foüillera les mines? Ceux qui sont éloignez des mines ne les foüilleront pas, ny ceux qui habitent des terres incultes et minerales ne pourront pas en tirer des fruits. On aura recours au commerce, et on le suppose; mais, si les hommes abondent de bien et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une region à une autre les lingots ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravannes? On manquera alors du necessaire et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs, cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, reduit les hommes à se servir eux-mêmes et à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les loix frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

¶ Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se leve pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre et la rend feconde; en vain le ciel verse sur elle

ses influences; les fleuves en vain l'arrosent et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser foüiller dans leur sein et en tirer tous les tresors qu'ils y renferment. Mais, si vous établissez que, de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches et les autres pauvres et indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie; ceux-cy servent, obéïssent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là joüissent, nourrissent, secourent, protegent, gouvernent : tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

¶ Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté; la dépendance, les soins et la misere de l'autre : ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loy divine; une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmy les hommes, est leur ouvrage ou la loy des plus forts.

Les extremitez sont vicieuses, et partent de l'homme; toute compensation est juste, et vient de Dieu.

¶

Si on ne goûte point ces *Caracteres*, je m'en étonne ; et, si on les goûte, je m'en étonne de même.

FIN





NOTES

DU TOME SECOND

Page 2, ligne 24. *Honnête* [illegible] élevé.

6, 25-26. *Vû* n'est [illegible]

11, 25. *Reçû* n'est [illegible] temps.

14, 26. *Rousseau*, [illegible] — [illegible] damné à être brûlé pour [illegible] — *La Couture*, [illegible] de la *Dampi*[illegible]

18, 2. [illegible] est ainsi écrit [illegible] éditions contemporaines de La Bruyère.

— 17. Il faut évidemment : [illegible] les éditions originales donnent : [illegible]

20, 27. On ignore quel [illegible] à lui attribué pourrait bien avoir été [illegible]

23, 1. *Il part de la main*, [illegible] à un cheval qui prend le galop.

— 2. Sur doit être une faute, pour [illegible] se trouve dans les éditions précédentes.

P. 27, [illegible] est ainsi imprimé dans toutes les éditions du te[illegible].

31, 7. *Appliqué* est au singulier dans toutes les éditions du temps.

— 11. *Quelques* est imprimé avec une *s* dans toutes les éditions.

35, 26. *Parlez* est au pluriel dans toutes les éditions du XVII[e] siècle.

43, 11. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de *réparer* pris dans le sens de compenser, remplacer, et s'appliquant à une personne. Aussi pourrait-on être tenté d'imprimer *répare* au singulier, en le rapportant à *la mort*. On aurait ainsi une forme de phrase analogue à celle qu'on trouve dans la première pensée de La Bruyère : « depuis... qu'il y a des hommes, et qui pensent. »

49, 8. *Coteaux*, connaisseurs en vins, nom donné, dit l'édition de La Haye, « à trois grands seigneurs tenant table, qui étoient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux qui sont aux environs de Reims ».

50, 23. *Propose* est sans doute une faute, pour *oppose*.

57, 20. *Attentifs* est bien un pluriel, quoiqu'il paraisse se rapporter à *peuple*.

59, 4. *A droit*, pour *à droite*. Voir, dans le tome I, la note de la page 71.

63, 13. V***, Versailles. — F***, Fontainebleau.

68, 13. Le chevalier de Soyecour, mort de blessures reçues à la bataille de Fleurus, en 1690.

71, 22. *Quelques* est au pluriel dans toutes les éditions contemporaines de La Bruyère.

— 28. *Convié* est sans accord dans toutes les éditions du temps.

P. 72, l. 16. La Bruyère écrit indifféremment *s'assit* ou *s'assied*. Voir plus loin, p. 96, ligne 13.

— 26. T. K. L., Tekeli, chef de l'insurrection hongroise contre l'empereur d'Autriche.

74, 28. Le sens semblerait demander ici *différentes*, qui se trouve d'ailleurs dans la 4e édition.

80, 2. Le *bas de saye* est la partie inférieure de la saye, vêtement que portaient les acteurs tragiques dans l'antiquité.

81, 19. *Cet autre* est le cardinal de Richelieu.

93, 4. Au lieu de *douleur*, l'édition que nous suivons donne *douceur*, qui est une faute évidente.

96, 13. Encore une fois *s'assit* pour *s'assied*. Voir plus haut, page 72.

100, 25. *Cueillere* est écrit ainsi dans toutes les éditions du temps.

108, 3. Il y a bien *souvent où*, et non *où souvent*.

111, 10. Il faudrait *n'aspire*, que l'on trouve dans les quatre premières éditions.

115, 1. *Uniforme* doit être une faute, pour *informe*, que donnent les autres éditions.

119, 26. *La même vertu* est là dans le sens de *la vertu même*, qui se trouve d'ailleurs aux éditions précédentes.

122, 24. *Extérieurement* devrait être corrigé pour *intérieurement*, qui est la leçon des cinq premières éditions.

125, 18. Au lieu de *ôtent*, les éditions antérieures à la nôtre donnent *ôtant*, qui nous paraît préférable.

130, 26. Les cinq premières éditions donnent *ses aliments*, ce qui est une leçon bien meilleure.

133, 21. *Rendu* est sans accord dans toutes les éditions du temps.

P. 141, l. 19. *Qui est*, pour : « ce qui est », « c'est ». C'est à tort que les éditions modernes l'ont remplacé par « qui sont ».

144, 17. *Committimus*, privilége de plaider devant certaines juridictions.

— 19. Le *syndic de direction* était celui qui régissait les biens du débiteur pour le compte des créanciers.

— 27. Nous n'avons pas copié ici la neuvième édition, qui donne *de jour*, et non *du jour*.

145, 5. *Soufferts* se trouve avec l'*s* dans toutes les éditions du temps.

146, 23. *Formalité* doit être là pour *familiarité*, que donnent les éditions précédentes.

151, 13. *Brutes* est écrit ainsi dans les éditions du temps.

— 20. *De Lingendes*, jésuite, célèbre prédicateur du XVIIe siècle.

153, 11. Nous avons imprimé *caractere* au singulier, bien que les éditions du temps le donnent au pluriel.

154, 16. *Vanter*, sans doute pour *venger*.

155, 4. *Hoqueton*, casaque que portaient les archers.

161, 5. Q***, Quinault, le « phœnix de la poésie chantante ».

162, 19. *Doctrine*, science, sens du latin *doctrina*.

— 24. *Toute établie* est bien imprimé ainsi.

163, 14. Sur le mot *feindre*, signifiant hésiter, voir la note de la page 66 du tome I.

166, 15. *Praticien* s'entend ici de celui qui conduit un procès.

— 18. *Un homme rouge ou feuille-morte*, c'est-à-dire un laquais en habit de livrée.

P. [illegible], [illegible]. F[illegible]. [illegible], sculpteur de figures de cire.

— 22. H[illegible]. [illegible], qui vendait de l'eau de rivière pour de l'eau minérale.

167, 16. *Donne* est bien imprimé au singulier. Les cas sont d'ailleurs assez fréquents du verbe régi par un seul terme du sujet.

168, 14. *Grossier* est bien au singulier.

— 26. *Prime*, jeu de cartes.

171, 9. *Entend* doit être une faute, pour *étend*, que donne l'édition précédente.

— 16. Il y a bien dans notre texte *éloquence*, et non *éloquente*.

176, 14. *Fond* est bien imprimé [illegible]

178, 9. Sur ce qu'on [illegible] homme, voir la note de la page [illegible].

— 11. Nous avons cru devoir [illegible] *ses*.

180, 1. Il s'agit ici de La Fontaine.

— 7. Il s'agit ici de Corneille.

— 18. C'est de Santeul que [illegible]

183, 1. *Succede*, c'est-à-dire [illegible].

188, 22. *Fait* n'est accordé [illegible]

189, 24-25. Cette pensée qu'[illegible] guère, est bien conforme au [illegible] Mais n'y a-t-il pas une [illegible] voulu placer ici la [illegible] qu'on peut, [illegible]

192, 12. Le marquis de [illegible] de la cavalerie, [illegible] en abrégé dans le texte.

— 13. L'édition [illegible] mais nous avons cru [illegible]

P. 193, l. 8. *Aussi* pourrait bien être une faute pour *ainsi,* qu'on trouve d'ailleurs dans les 6e, 7e et 8e éditions.

195, 24. *Couru* n'est accordé dans aucune des éditions du temps.

197, 17. *Masquez-vous,* pour *vous masquez-vous.*

198, 10-17. UN JEUNE PRINCE, etc. Nous avons conservé à cet alinéa la ponctuation qu'il a dans le texte que nous reproduisons, tout étrange qu'elle nous ait paru, et bien que nous ne puissions en supposer la raison.

200 et suiv. La fin du chapitre fait allusion à l'entreprise du prince d'Orange contre son beau-père, Jacques II, pour le détrôner.

203, 4. Au lieu de *luy,* qui est bien dans notre texte, il faudrait *leur,* qu'on trouve dans les éditions précédentes.

— 9. A *tout* nous préférerions *tous,* que donnent les éditions précédentes.

— 10. Ce *prince* est l'empereur d'Allemagne, Léopold Ier.

— 13. Ce *grand empire* est la Turquie.

204, 26. *Un tiercelet de faucon* est un faucon mâle.

207, 24. Cet *homme pâle et livide* est le roi Guillaume de Nassau.

209, 15. *Cesar* est l'empereur d'Allemagne.

— 23. *Le réduire à la fasce d'argent et aux pays hereditaires,* c'est-à dire le réduire aux armes de la maison d'Autriche.

214, 5. *Frust,* état d'une médaille usée. — *Feloux* ou *flou,* état d'une médaille dont les angles sont empâtés. — *Fleur de coin,* qualité de la médaille neuve, qui semble sortir du coin.

— 19. *Dessein* est bien imprimé ainsi. *Dessin* et *dessein*

sont d'ailleurs le même mot, et un *dessein* (projet) n'est autre chose que le *dessin* de ce qu'on veut faire.

P. 221, l. 2. *Souffler,* jeter *en sable,* avaler d'un seul trait.

— 19. *Epic,* qui vient d'ailleurs du latin *spica,* est imprimé ainsi dans les éditions du temps.

228, 21. Nous avons mis ici *athée,* qui est exigé par le sens, bien que notre texte porte, par erreur, *devot.*

239 (à la note). On appelait *vétérans* les secrétaires du roi et les conseillers des cours souveraines qui, après vingt ans d'exercice, prenaient leur retraite en conservant les privilèges de leurs charges, et avaient le droit de transmettre la noblesse à leurs enfants.

240, 7. La malle était une sorte de panier dans lequel les petits merciers portaient leur marchandise.

242, 16. *Syrus,* nom d'esclave dans les comédies de Plaute et de Térence.

245, 21. Les TT***, les Théatins, dont les saluts étaient de véritables spectacles.

246, 15. *Adherans* est imprimé ainsi dans toutes les éditions anciennes.

247, 5. Les *pourpres* et les *fourrures,* c'est-à-dire les cardinaux et les docteurs.

248, 10. *Cheffecier* ou *chevecier,* celui qui a soin du chevet de l'église, du chœur. S'emploie pour dire le trésorier.

— 15. L'*écolatre* était un ecclésiastique chargé primitivement d'un enseignement gratuit, et qui n'était plus alors qu'un surveillant d'écoles.

250, 9. *Ambreville* était le nom d'un célèbre chef d'aventuriers.

— 26. *Fond* est imprimé sans *s* dans les éditions anciennes.

253, 1. *Coule* est bien imprimé au singulier.

P. 253, l. 14. Pour le *huitième denier*, voir au tome I la note de la page 216.

— 16. *Administrateur* d'hôpital.

257, 26. *Sçût* est mis au subjonctif dans toutes les anciennes éditions.

259, 20. *Lanternes*, tribunes dans lesquelles on pouvait assister aux séances sans être vu.

260, 15. *Officier*, c'est-à-dire muni d'un office.

261, 14. *Rencontre* était souvent du masculin au XVII[e] siècle.

262, 15. *Tout ce qui.* Ainsi dans notre édition et dans la 8[e], *tout ce qu'il* dans les précédentes.

266, 6. Il s'agit d'une *constitution* de rente.

— 12. *Et* (ceux) *de toutes les facultez.*

267, 12. L'une des pratiques divinatoires des magiciens consistait à faire tourner un *sas.*

271, 7-8. Bertrand du Guesclin, — Olivier de Clisson, — Gaston de Foix, — Jean de Boucicaut, maréchal de France.

278, 3. *Convenir* a ici le sens de s'accorder.

279, 14. *Mignature* est ainsi imprimé dans les éditions anciennes.

285, 7. Notre texte donne bien *le nom de panegyriste*, mais il faudrait, comme dans les éditions précédentes, *le nom de ce panegyriste.*

299, 26. Au lieu de *à nous*, il faut *à Dieu*, sans quoi la phrase n'aurait pas de sens.

305, 27. On donnait le nom de *Talapoins* aux prêtres siamois.

308, 15. *Innocence de vertus* peut paraître singulier. Les éditions précédentes donnent : *innocence de mœurs.*

P. 308, l. 19. Il y a *moderez* au masculin, malgré le substantif *personne*, dans toutes les éditions anciennes.

312, 5. *De moi* est peut-être une faute, pour *en moi*, qui d'ailleurs se comprendrait mieux.

316, 8. *Nautre*, le célèbre Le Nôtre, le dessinateur de jardins.

320, 26. *Quelques* est bien au pluriel dans les anciennes éditions.

321, 10. Au lieu d'*un polaire*, il faudrait *une polaire*.

324, 1. *Examinay-je*, au lieu d'*examiné-je*, est une orthographe très fréquente, et même presque généralement adoptée, au XVII[e] siècle.

— 6. Il y a bien *d'eux-mêmes* au lieu de *d'elles-mêmes*.

327, 9 et 12. Il y a bien *fait*, et non *faite*, dans les deux cas.

332, 3. Le mot *deux* est évidemment de trop, et ôte tout sens à la phrase.







INDEX DES NOMS

[illegible]

QUI SE RENCONTRENT DANS LES CARACTÈRES

NOTA. — [illegible]

Acis, [illegible]
Adraste, assez corrompu pour devenir [illegible]. II, [illegible]
Alain [illegible]. I, [illegible]
Alcippe, qui aime pour être vu avec un grand. I, 124.
Alexandre. I, [illegible]
Ambreville. II, [illegible]
Amyot. I, 97.
André, qui se ruine [illegible] ment. I, 243.
Antagoras, qui est de tous les procès. II, 143.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Aristide, II, 47.
Aristippe, qui ne veut pas se réconcilier avec sa fille en danger de mort sans l'avis de son directeur. II, 249.
Ariston. I, 250.
Aronce, qui parle proverbe. I, 178.
Arrias, qui a tout lu, tout vu. I, 181.
Arsène, qui se croit au-dessus de la vie commune. I, 88.
Artémon, l'ambitieux qui dissimule. II, 16.
Arténice, la femme sage et aimable. II, 171.
Astérie, femme de *Géronte*. II, 135.
Augustin (Saint). II, 300.
Aurèle, oncle de *Fauste* et de *Frontin*. II, 136.

Balzac. I, 94, 95, 97, 109.
Bartas (Du). I, 96.
Basilide, narrateur important et emphatique des opérations militaires. II, 73.
Bathylle le danseur. I, 140. — Pantomime couru des dames romaines. II, 161.
Bayard. II, 192.
Belleau. I, 96.
Benserade. II, 275.
Bérylle, qui tombe en syncope à la vue d'un char. II, 166.
Bignon. II, 164
Bossuet. II, 163, 287.
Bourbon (De). II, 163.
Bourdaloue. II, 287.
Bronte le questionnaire. I, 141.
Brontin, dévot qui s'enferme pour méditer. I, 221.

Canidie, qui promet aux jeunes femmes de secondes noces. I, 154.
Capys, auteur prétentieux et envieux. I, 92.
Carro Carri le charlatan. II, 265 et suiv.
Célimène, celle chez qui les femmes vont perdre leur réputation. I, 145.
Celse, qui se fait valoir. I, 127.
César. I, 124. — II, 197, 302.
Césonie, amoureuse de *Dracon*. I, 141.
Champagne, le puissant adonné à la table. I, 216.
Chartres (De). II, 163.
Chevreuse (De). II, 163.
Chrysante, homme opulent et impertinent. I, 228.
Chrysippe, l'homme modeste enrichi et devenu avide d'argent. I, 220.
Cicéron. II, 287, 301.
CID (LE). I, 92.
Cimon, homme important, affairé et empressé. II, 6.
Clarice, qui met des mouches et du rouge. I, 135.

Claudie, amoureuse du comédien *Roscius*. I, 140.
Cléante, l'époux qui ne peut rester avec sa femme pour incompatibilité d'humeurs. I, 195.
Cléarque, qui n'économise point pour son héritier. I, 232.
Cléon, qui parle peu obligeamment ou peu juste. I, 188.
Climène, celle chez qui les femmes vont perdre leur temps. I, 145.
Clitandre, homme important, affairé et empressé. II, 6.
Clitiphon, l'homme important qui ne peut recevoir les visiteurs. I, 213.
Cliton, l'homme né pour la digestion. II, 141.
Cobus, le sauteur. I, 140.
Coeffeteau. I, 97.
Condé (De). II, 163.
Conti (De). II, 163.
Corinne, la seule amie de *Glycère*. I, 154.
Corneille. I, 103-5. — II, 162.
Crantor. I, 206.
Crassus, patron de l'affranchi *Xantus*. I, 120.
Crésus, le concussionnaire mort insolvable. I, 216.
Criton, qui fait des dupes. I, 221.
Crispins (*Les*), qui se cotisent dans leur famille pour se donner grand air. I, 246, 248.
Ctésiphon, l'amant d'*Euphrosine*. I, 160.
Cydias, le bel esprit. I, 205.

Damis, auteur. I, 92.
Dave, familier de *Téléphon*. II, 47.
Démocède, l'amateur d'estampes. II, 214.
Démocrite. II, 204.
Démophile, qui prédit les malheurs et les défaites de l'État. II, 71.
Démosthène. II, 287.
Descartes. I, 230. — II, 176.
Desportes. II, 275.
Despréaux. I, 112.
Diognète, l'amateur de médailles. II, 213.
Dioscore, qui s'improvise écrivain. II, 286.
Diphile, l'amateur d'oiseaux. II, 217.
Dorilas. I, 112.
Dorinne, qui aime son médecin. I, 140.
Dorus, le riche fils d'un pauvre. I, 217.
Dosithée. I, 205.
Dracon, le joueur de flûte. I, 141.
Drance, qui veut gouverner son maître. I, 174.

Égésippe, le postulant d'emploi. I, 115.

Egine, fille riche et dépensière. II, 250.
Elamire. I, 250.
Élise. I, 209.
Elvire, qui aime mieux passer pour être vive que pour avoir du bon sens. II, 171.
Émile, né grand homme de guerre. I, 124.
Émilie, fausse délicate. II, 151.
Émire, la fille de Smyrne. I, 157.
Ergaste, le riche exacteur. I, 220.
Ergaste, homme riche, indifférent à l'État. II, 67.
Erophile, le fourbe heureux et infatué de lui-même. II, 109.
Estrées (D'). II, 163.
Eugène, homme de mérite et pauvre. I, 228.
Eumolpe, exemple de l'inconstance de la fortune. I, 238.
Euphrosine, l'amie d'*Émire*. I, 158.
Euripide. I, 105.
Euripile, le bel esprit. II, 164.
Eustrate, le favori noyé. II, 222.
Euthicrate, capricieux avec ses amis. II, 94.
Eutidème. I, 184.
Eutiphron, qui a la manie d'estimer la fortune des autres. I, 189.

Fagon, médecin. II, 266.
Fauste, neveu dissolu d'*Aurèle*, qui néanmoins ne le déshérite pas. II, 136.
Favier, beau danseur. II, 237.
Fénelon. II, 293.
Fernand (*Don*), provincial oisif et querelleur. II, 145.
Fontaine (La). II, 164.
Fourcroy, avocat. II, 277.
Frontin, neveu honnête et dévoué d'*Aurèle*, qui ne lui laisse qu'une légère pension. II, 136.
Fulvie, amie d'*Anthime*, auteur. I, 88.

Géronte, le vieillard qui meurt sans rien laisser à sa jeune femme. II, 135.
Giton, le riche qui se croit tous les talents. I, 239.
Glycère, la femme qui n'aime pas les femmes. I, 154.
Gnathon, égoïste et grossier. II, 140.

Handburg. I, 112.
Harlay (De), II, 163.
Hémery, protégé de Mazarin. I, 154.
Héraclite. II, 201.
Hérille, qui a la manie des citations. II, 183.

Hermagoras, qui ne connaît que l'histoire ancienne. I, 204.
Hermas. I, 146.
Hermippe, l'esclave de ses petites commodités. II, 263.
Hermodore, auteur. I, 88.
Homère. I, 84, 229.
Horace. I, 84, 112.
Hyacinthe. II, 8.

Iphicrate. II, 32.
Iphis, esclave de la mode. II, 224.
Irène, la malade de vieillesse. II, 112.
Ismène, celle chez qui les femmes vont perdre leur argent. I, 145.

Jason, riche qui se ruine. I, 247.
Jodelle. I, 96.

Lamoignon. II, 163, 164.
Léandre, l'amant qui fait des cadeaux au mari. I, 156.
Lélie, la femme qui a la passion des comédiens. I, 140.
Lise, qui ne veut pas avoir vieilli. I, 135.
— Déjà vieille, et qui veut rendre une jeune femme ridicule en la contrefaisant. I, 151.
Lorenzani, auteur de beaux motets. II, 237.
Lucile, qui a la passion des grands. II, 44. — Personnage interpellé dans le chapitre des ESPRITS FORTS (t. II).

Maine (Du). II, 163.
Maître (Le), avocat. II, 277.
Malherbe. I, 95, 96, 109.
Marot. I, 95, 96. — II, 275.
Mélanie, amie d'*Anthime*, auteur. I, 88.
Mélinde, qui parle de ses vapeurs. I, 178.
Mélite, fille pauvre et économe. II, 250.
Ménalippe. I, 248.
Ménandre. I, 249.
Ménalque le distrait. II, 94-104.
Ménippe, l'oiseau paré de divers plumages. I, 128.
Ménophile, celui qui copie les autres. II, 18.
Messaline, maîtresse du comédien *Roscius*. I, 140.
Moïse. I, 84.
Molière. I, 95. — II, 164.
Montaigne. I, 95, 191.
Montausier. II, 163.
Monthoron, trésorier de l'épargne. I, 154.
Montrevel, II, 192.
Mopse, l'indiscret intrigant. I, 126.

N**, le dévot fastueux. II, 135. — La femme victime de la mode. II, 224.

Narcisse, l'homme efféminé. I, 250.
Nérine, femme choriste à Rome. II, 161.
Nicandre, qui veut se remarier. I, 209.
Novion. II, 163.

Onuphre, l'hypocrite. II, 230.
Orante, condamnée à plaider toute sa vie. II, 253.
Oronte, le vieux riche, préféré, pour une jeune fille, à tous ses rivaux. I, 231.
Ossat. II, 164.

Pamphile, le faux grand. II, 59.
Parménon, l'affranchi favori de *Glycère.* I, 155.
Pelisson. II, 163.
Périandre, le riche parvenu qui fait un usage adroit de sa fortune. I, 217.
Phédon, l'homme dont la pauvreté paralyse les moyens. I, 240.
Phérécide, le faux vertueux. II, 228.
Phérénice, la fausse vertueuse. II, 228.
Philante, courtisan d'un grand, et peu considéré de son maître. II, 42.
Philémon, couvert d'or et de bijoux, I, 122.
Philippe, vieillard petit-maître. II, 139.
Pison, qu'on loue parce qu'il est mort. II, 188.
Plancus, loué par son ami de son vivant, et décrié par lui après sa mort. II, 22.
Platon. I, 84. — II, 160, 301.
Pucelle, avocat. II, 277.
PUCELLE (LA). II, 161.

Rabelais. I, 96.
Racan. I, 96.
Racine. I, 104, 105.
Rhoé, danseuse à Rome. II, 161.
Richelieu. II, 164.
RODOGUNE. II, 161.
Ronsard. I, 95, 96.
Roscie, femme choriste à Rome. II, 161.
Roscius le comédien. I, 140.
Ruffin, l'homme heureux et indifférent. II, 142.

Sannions (*Les*), parvenus entichés de noblesse. I, 247.
Sarrazin, II, 222.
Scudéry (M[lle] de). II, 163.
Seguier. II, 163.
Sethon, ambassadeur de France. I, 181.
Socrate. I, 126. — II, 47, 160, 184.
Sophocle. I, 105.
Sosie, le laquais parvenu. I, 215.
Soyecour. II, 68.
Sylvain, le riche parvenu. I, 216.

Syrus, qui a changé son nom en *Cyrus*. II, 242.

Talapoins (Les). II, 305.
Télèphe, qui présume trop de son esprit. II, 149.
Téléphon, qui réussit à faire illusion sur lui-même. II, 46.
Térence. I, 95.
Théagène. II, 40.
Théobalde, qui ne veut pas avoir vieilli. I, 201.
Théocrine, auteur vulgaire, qui n'admet que ses ouvrages. I, 89.
Théodas, qui parle comme un fou et pense comme un sage. II, 180.
Théodat, le prédicateur sans talent. II, 285.
Théodecte, qui parle bruyamment. I, 183.
Théodème. I, 189.
Théodore, le prédicateur à la mode. II, 283.
Théodote, l'homme précieux, doucereux, mystérieux. II, 23.
Théodule, le prédicateur qui flatte ses auditeurs. II, 284.
Théognis, l'homme efféminé et maniéré. II, 59.
Théonas, l'abbé lassé de l'être. II, 20.
Théophile. I, 95.
Théophile, qui veut gouverner les grands. II, 44.
Théotime, dont les exhortations ne sont plus de mode. II, 211.
Théramène, le riche qui vient d'hériter. I, 252.
Thrasille, le vicieux qui se trahit. II, 199.
Thrason, riche qui veut se marier. I, 247.
Tigillin, baladin admis chez les grands. II, 221.
Timante, remonté dans l'estime des courtisans par un nouveau poste obtenu. II, 21.
Timagène. II, 32.
Timon le Misanthrope. II, 155.
Tite, le prêtre de mérite sacrifié à la faveur. II, 248.
Titius, l'héritier dépouillé par un codicille. II, 260.
Tityre, joueur de flûte. II, 167.
Triphon, homme vicieux cru vertueux. I, 228.
Troïle, qui s'introduit partout et se fait l'oracle de tous. I, 184.
Trophime, qui veut être cardinal. I, 121.
Typhon, le scélérat protégé par un grand. II, 262.

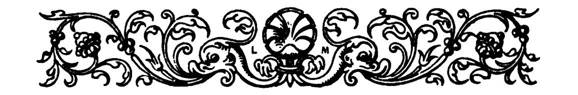
Varron. II, 160.
Vauban. II, 193.
Vendôme (De). II, 163
Virgile. I, 84.
Voiture. I, 94 97. — II, 222, 275.

Wardes. II, 163.

Xante. I, 250.
Xantippe, le provincial devenu ambitieux. II, 28.
Xantus, affranchi faible et timide. I, 119.
Ximenès. II, 164.

Zélie, la dévote riche et dédaigneuse. II, 235.
Zelotes, qui ne veut pas trouver un livre bon avant que tout le monde l'ait jugé tel. I, 87.
Zénobie, la grande reine. I, 237.
Zoïle, auteur. I, 86.





TABLE

DU TOME SECOND

Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle (Suite).

De la Cour. 1
Des Grands. 40
Du Souverain ou de la République. 65
De l'Homme. 92
Des Jugemens. 157
De la Mode. 211
De Quelques Usages. 239
De la Chaire. 277
Des Esprits forts. 294

Notes 335

Index des noms vrais ou supposés 345





IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

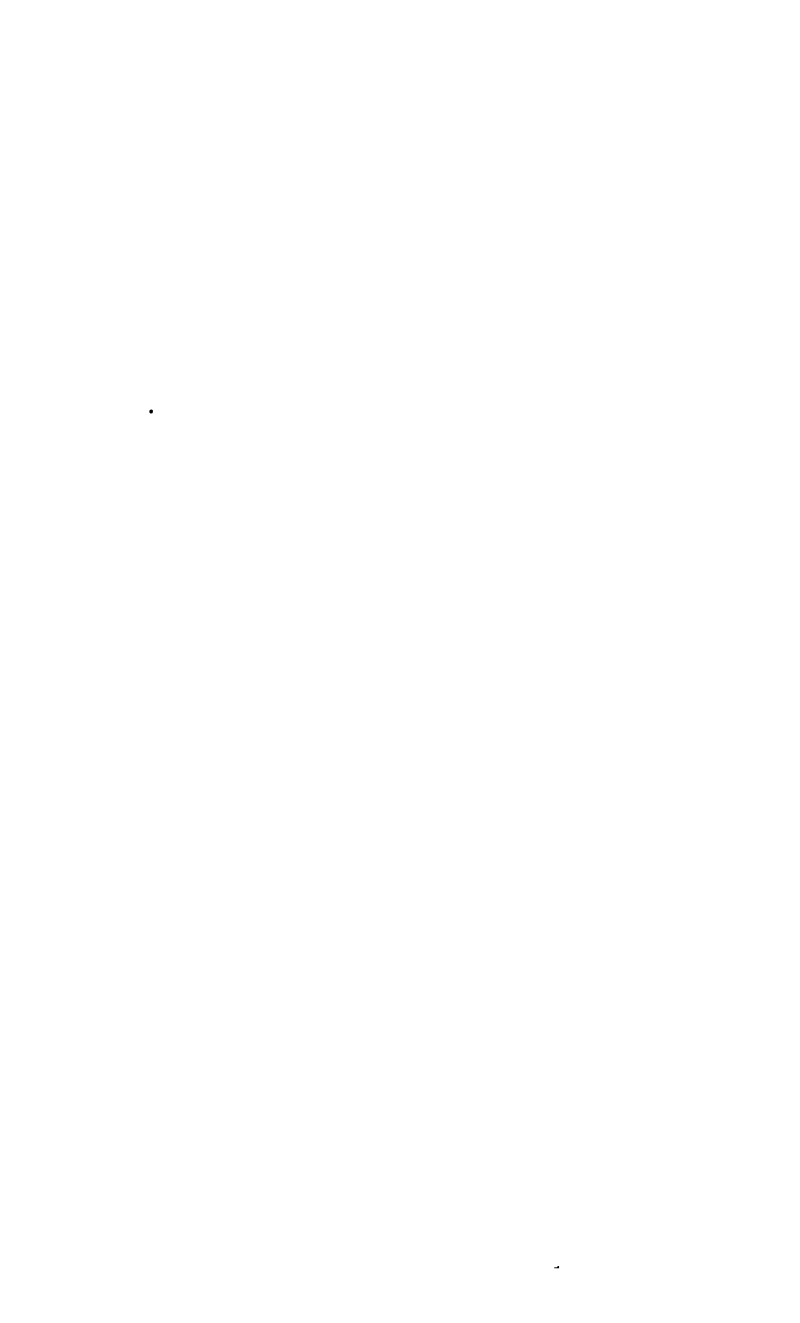
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1881



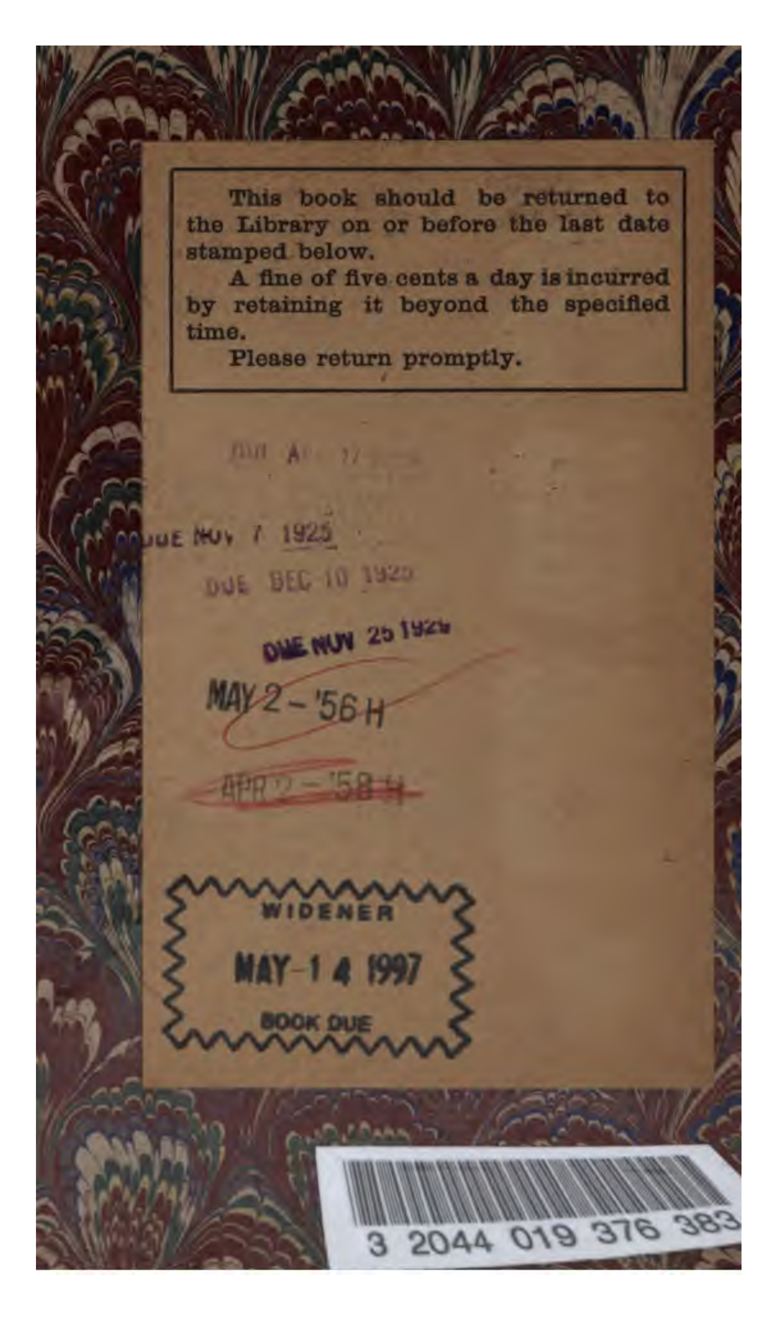











This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
DUE NOV 7 1925
DUE DEC 10 1925
DUE NOV 25 1926
MAY 2 - '56 H
APR 2 - '58 H
WIDENER
MAY-1 4 1997
BOOK DUE
3 2044 019 376 383



